E. BEAU DE LOMÉNIE

# NAISSANCE DE LA NATION ROUMAINE

## DE BYZANCE À ÉTIENNE-LE-GRAND DE MOLDAVIE

AVEC UNE PRÉFACE DE

N. IORGA

Membre de l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Bucarest



BUCAREST
1937

# NAISSANCE DE LA NATION ROUMAINE

## DE BYZANCE À ÉTIENNE-LE-GRAND DE MOLDAVIE





1. Etienne-le-Grand. Miniature dans l'Evangéliaire de Humor

E. BEAU DE LOMÉNIE

# NAISSANCE DE LA NATION ROUMAINE

## DE BYZANCE À ÉTIENNE-LE-GRAND DE MOLDAVIE

AVEC UNE PRÉFACE DE

N. IORGA
Membre de l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Bucarest

BUCAREST
1937

## *PREFACE*

*Monsieur Beau de Loménie, qui vit depuis des années dans un milieu roumain, à Jassy même, une des capitales du grand prince, guerrier et organisateur, que fut, au XV-e siècle, pour sa Moldavie, Étienne-le-Grand, a voulu expliquer par l'analyse de cette si rare personnalité la fondation de l'État roumain, basé sur des traditions millénaires, mais animé, en même temps que de l'idée byzantine, des principes réalistes de la monarchie moderne, territoriale, armée et gouvernant.*

*Il fera aussi des incursions dans l'époque plus ancienne et, comme à la page 23, il rencontrera des théories contraires à la permanence des ancêtres des Roumains et il hésitera à les combattre, alors que nous croyons avoir prouvé, plus récemment, dans la première partie d'une « Histoire des Roumains et de la romanité orientale », leur inanité absolue. Parfois il donnera des pages, bien informées, sur ce qui correspond en Occident à cette vie de l'« Orient romain » qui précède, sous la forme, populaire, plus tard monarchique des Roumains, l'« Orient latin » et lui survit en vertu de la solidité immuable de sa base. Chacun des lecteurs trouvera ce qui correspond à ses préoccupations, à ses accoutumances et à ses intérêts. Il pourra choisir aussi, en fait de nation et de langue, l'hypothèse qui lui sourit le plus.*

*Il a voulu avoir de moi ces quelques lignes par lesquelles je tiens à lui témoigner surtout combien j'ai eu de plaisir à voir un Français aimant s'occuper d'une histoire qui devait être si lointaine de sa direction d'esprit et des travaux « si honorables » dont il est l'auteur et ensuite de lire un exposé rédigé dans cette belle langue qui nous sert à nous, étrangers, comme un instrument de communication internationale, mais qui a une autre saveur sous la plume de quelqu'un dont il est le parler maternel.*

*J'ajoute aux conclusions qui finissent cet ouvrage que, connaissant peut-être mieux que personne les ressources infinies de sa race, je peux assurer qu'elle saura maintenir et développer ce qu'elle s'est gagné au prix de son sang.*

*N. IORGA*

# INTRODUCTION

Un peuple, déclarent volontiers beaucoup de théoriciens modernes, c'est, avant tout, une race, une communauté ethnique possédant par une nécessité de nature le droit et le devoir de s'unir en corps de nation pour accomplir une destinée fixée une fois pour toutes par les lois obscures qui mènent le monde.

L'histoire de l'Europe orientale, telle que nous la construisent la plupart des doctrinaires d'aujourd'hui, apparaît comme le long développement d'une lutte séculaire par laquelle des peuples longtemps soumis à l'esclavage ont travaillé à conquérir leurs limites naturelles et à retrouver leur conscience nationale.

Et certes une telle conception n'est pas sans quelque grandeur majestueuse et simple. Mais ne comporte-t-elle pas aussi quelque chose de déconcertant pour la dignité et l'indépendance humaine, en présentant comme fixés une fois pour toutes par les lois de l'espèce les rapports à établir entre les races ?

Et puis d'ailleurs que d'arbitraire elle offre dans le détail ; que de complications elle soulève, lorsqu'il s'agit surtout de ces vieilles terres de l'est européen tant de fois traversées au cours des âges par des migrations de toutes sortes, de ces terres où les types, les langues, les usages se sont tant de fois mêlés,

confondus, superposés dans une instabilité constamment diverse.

A vrai dire, si au lieu de nous en tenir aux synthèses générales qui survolent à la fois tous les siècles et toutes les régions, nous considérons de près, dans leur réalité vivante et complexe, certains moments caractéristiques de la carrière de tel peuple déterminé, le point de vue change.

L'histoire d'une nation n'apparaît plus comme l'évolution rigide d'un droit naturel fixé une fois pour toutes par le destin. Elle se révèle plutôt comme le produit complexe d'un ensemble de circonstances naturelles et de libres efforts humains que vient parfois dominer une volonté forte, une personnalité prestigieuse, imposant sa marque à son époque, et laissant après elle un long sillage de souvenirs et de légendes où chacun, par la suite, ira chercher des leçons, de modèles, des raisons de croire et d'espérer.

Déjà, au cours de ma carrière d'historien, de pareilles observations s'étaient à maintes reprises offertes à mon esprit. Elles se sont précisées et fixées davantage encore quand, appelé ces dernières années à vivre en Roumanie, j'ai été amené à m'intéresser à la destinée si troublée de ce peuple dont la patiente renaissance est venue, depuis le siècle dernier, transformer tant de problèmes européens.

J'ai cherché les moments de son histoire les plus riches d'enseignements essentiels. Il m'a semblé que le règne d'Étienne-le-Grand de Moldavie, dont la carrière domine toute la seconde moitié du 15[e] siècle, et qui reste encore une des plus éclatantes gloires du passé roumain, était plus particulièrement propre à nous fournir des leçons variées. Le héros lui même offre une personnalité curieuse. Et puis il est

apparu à un moment essentiel de l'histoire, au lendemain de la chute de Constantinople, à la charnière du Moyen Âge et des temps modernes, à l'époque où l'Empire Byzantin achevait de s'effondrer sous les coups des Turcs; où dans le désarroi de l'orient, des états nouveaux essayaient de naître, où la barbare offensive de l'Islam faisait peser sur l'Europe une longue angoisse; où, contre le danger nouveau qui la menaçait, la Chrétienté occidentale cherchait partout des appuis. Étienne de Moldavie, par son intervention dans la lutte contre les Turcs, allait faire, pour la première fois, apparaître les peuples roumains sur la grande scène européenne. C'est cette apparition de la nation roumaine dans l'histoire de l'Europe que je me suis proposé de raconter aux Français.

Seulement, à peine entré dans le sujet, je me suis rendu compte que j'allais me heurter à des difficultés nombreuses. Sans doute l'école historique roumaine qui, depuis le siècle dernier, travaille à réveiller les gloires anciennes étouffées sous la longue et triste domination des Turcs, a publié beaucoup d'ouvrages et de textes précieux. M. le professeur Iorga, en particulier, infatigable explorateur d'archives et prestigieux éveilleur d'idées, a révélé et mis en oeuvre une foule de pièces dispersées. Ses disciples, ses cadets, et lui ont écrit sur Étienne-le-Grand et son époque plusieurs livres de grande valeur. Cependant bien des détails manquent encore, qui ne seront peut être jamais tous élucidés, tant les documents parfois les plus essentiels ont été saccagés au cours des siècles.

Et puis surtout pour faire comprendre à des Français cette apparition des principautés roumaines à la fin du Moyen-Âge, pour les intéresser à elle, il ne

suffit pas de connaître les personnage principaux et de raconter leùr carrière. Il faut encore expliquer une foule d'autres choses dont les Français n'ont, pour la très grande majorité, qu'une notion extrêmement confuse.

Lorsqu'il nous arrive d'effleurer l'histoire un peu ancienne des peuples qui constituent l'ensemble du bloc européen notre première surprise est de découvrir combien nous la connaissons mal, et quelles vastes zones d'ombre laisse, sauf pour quelques spécialistes, la culture générale distribuée aux Français par notre enseignement secondaire et même notre enseignement supérieur.

L'antiquité, pour la plupart d'entre nous, c'est la Grèce du siècle de Périclès, la Rome de Tite Live, celle de Cicéron et celle de Tacite. Avec Néron et ses perspécutions contre les premiers chrétiens l'empire méditerranéen disparaît à peu près complètement à nos yeux, dissimulé sous les étiquettes vagues de la décadence, des invasions et des Barbares.

Et puis, sans lien, sans transition, nous entrons dans un autre monde avec Clovis, les Mérovingiens, Charlemagne, puis la lente série des premiers Capétiens occupés à élargir aux dépens de leurs vassaux du bas Moyen Âge le fameux *pré carré* de leur domaine royal.

Et certes, dans sa longue et patiente progression, cette oeuvre de nos rois qui allaient faire la France comporte une grandeur mesurée et sage dont tous les Français tirent une juste fierté. Et j'ai bien des fois aussi entendu des étrangers, dont l'histoire nationale est plus confuse, admirer et envier la noble et régulière ordonnance de la nôtre.

Tout de même notre éducation a une tendance dangereuse à nous trop enfermer dans l'unique con-

templation de notre évolution particulière. À peine nous raconte-t-on d'ordinaire les pages essentielles des histoires d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Italie qui se trouvent mêlées de plus près à nos propres aventures. Mais plus loin, lorsqu'il s'agit des époques anciennes surtout, nous ne voyons plus rien ou peu s'en faut. Lorsque nous en étions encore aux Francs chevelus de Clovis ou aux charrettes à bœufs de Dagobert rien ne nous semble avoir dû exister en même temps de plus perfectionné ailleurs.

Et pourtant la coupure ainsi établie arbitrairement entre l'ancienne civilisation greco-romaine et notre civilisation moderne à nous n'a pas existé. Sans doute, à partir du 5e siècle environ, Rome n'était plus Rome; sans doute notre occident allait peiner lentement pendant des siècles, avant de retrouver son éclat. Mais, à l'autre bout du continent, Constantinople, fondée à l'apogée de l'empire, pour devenir, à cheval sur l'Europe et l'Asie, la seconde et bientôt la véritable capitale du monde méditerranéen, au moment même ou la religion chrétienne, devenue après ses persécutions la religion officielle de l'État, contribuait à renforcer encore, par son caractère universel, l'universalité de la civilisation impériale, Constantinople avait maintenu, conservé, entretenu sans rupture la tradition greco-latine.

Certes le déplacement d'influences provoqué par le transfert du centre impérial sur le Bosphore n'avait pas été sans conséquences graves. Plus voisine de l'orient Constantinople allait être davantage soumise aux influences encore vivantes des vieilles civilisations asiatiques que Rome avait dominées sans les détruire, et dont les somptuosités voluptueuses demeuraient riches de tentations amollissantes.

Elle allait aussi subir de plus près le choc des nomades barbares du Turquestan et de la Sibérie, quand ceux-ci, à leur tour, quittant en quête de pillages leurs steppes lointaines, allaient inonder par larges vagues confuses tous les pays qu'ils trouvaient ouverts devant eux.

Peu à peu, d'âge en âge, sous ces assauts répétés et divers, les mœurs changeront, le domaine soumis aux lois de Constantinople se rétrécira. Des différences d'interprétation du dogme sépareront sur quelques points essentiels l'Église orthodoxe orientale de la communauté catholique; les relations entre notre occident atlantique et l'orient méditerranéen deviendront plus incertaines. L'unité intellectuelle et morale d'une civilisation commune qui avait été le rêve aussi bien des premiers empereurs que des premiers papes se fera de plus en plus chimérique.Tandis que l'occident, peu à peu livré à lui même, poursuivra seul ses voies nouvelles, l'empire d'orient perdra insensiblement sa marque romaine pour devenir l'Empire Byzantin où domineront les influences de Grèce et d'Asie Mineure.

Cependant il n'y aura à aucun moment de coupure tranchée. À aucun moment la chaîne des empereurs et des institutions impériales héritées d'Auguste ne s'interrompa. Bien au delà de l'époque où cesse pour nos écoliers l'histoire romaine c'est à Constantinople que se fixeront sous leur forme définitive quelques unes des notions essentielles grâce auxquelles les enseignements de la sagesse classique ont été adaptées et incorporées à notre culture occidentale et chrétienne moderne. Pendant plus de mille ans, depuis sa fondation en 330 jusqu'à sa prise par les Turcs en 1453 Constantinople restera un des principaux foyers vers lesquels se tourneront les regards

de ceux qui cherchaient une loi, un enseignement, de ceux qui poursuivaient un principe d'unité ou qui, seulement, rêvaient de mettre la main sur les richesses et les trésors accumulées au cours des âges dans ses palais et ses églises.

Creuset où se fondaient dans un étonnant et paradoxal mélange les peuples de toutes ses provinces, depuis les Sémites arrivés de la Perse et de l'Arabie jusqu'aux Slaves amenés dans les Balkans par les flots successifs des invasions, avec les Grecs de l'Archipel, les riches commerçants italiens de Venise et de Gênes ; nœud d'affaires où les caravanes de l'Asie apportaient les épices, les soieries, les fourrures qu'attendaient dans leurs châteaux-forts les barons de notre Moyen Âge français ; centre d'art et de pensée où s'entassaient dans les églises et dans les bibliothèques de ses innombrables monastères les icones chargées d'or et les manuscrits somptueusement enluminés, elle attire, elle excite les convoitises, elle sert de modèle aux ambitieux les plus divers.

Quand enfin, épuisée par son effort millénaire, elle ne sera plus de force à maintenir les éléments disparates de son domaine ; quand après tant d'envahisseurs qui s'étaient essayés au cours des siècles à forcer ses murailles et à se construire des royaumes avec ses dépouilles les Turcs arrivèrent, mêlant le fanatisme musulman aux brutales avidités du barbare ; et après avoir, en un peu plus d'un siècle, occupé une à une les principales des provinces qui lui restaient encore, saccagèrent enfin la ville elle même, ce fut dans toute l'Europe un grand trouble causé non seulement par la crainte de la sauvagerie ottomane, mais par le désarroi que laissait la disparition du grand empire chrétien.

Déjà, sans doute, depuis longtemps le vieux rêve d'unité européenne était bien compromis. Déjà les princes d'occident, essayant d'ordonner leurs ambitions autour de principes nouveaux où les liens de vassalité de la chevalerie s'enchevêtraient à des soucis d'équilibre, avaient commencé à concevoir et à dessiner de façon plus ou moins précise les agglomérations nationales modernes.

Mais l'effondrement de l'empire d'orient préparait à diverses convoitises des voies confuses. Non seulement l'ancien rapport des forces entre l'orient et l'occident était modifié; les voies traditionnelles du commerce changeaient aussi. Des contrées nouvelles s'ouvraient au mouvement des affaires, au passage des richesses, et prenaient une importance, imprévue jusque là, dont les régions de bords de la Mer Noire en particulier allaient, nous le verrons, tirer bénéfice.

Et puis l'antique prestige mi politique, mi religieux de la couronne impériale d'orient ne s'était pas évanoui avec l'empire lui même. Le rite orthodoxe dont l'empereur de Byzance était en quelque sorte traditionnellement le chef temporel gardait son influence sur des populations considérables, et livrait un immense héritage moral à recueillir.

La Russie, encore plus qu'à demi barbare au moment de la chute de Constantinople, finira un jour par enlever la succession. Les tzars, par la suite, devront à leur rôle de défenseurs de l'orthodoxie byzantine une part, peut être la plus brillante, de leur éclatante fortune.

Mais auparavant d'autres princes auront, eux aussi, cherché à recueillir l'héritage moral des empereurs de Constantinpole. D'autres peuples tireront des traditions héritées de Byzance leur première

personnalité. Avec Étienne de Moldavie les états naissants sur les rives de la Mer Noire seront de ceux là.

Et sans doute, après leur premier éveil ces états, ces principautés de la Mer Noire connaîtront encore, par la suite, de longues et douloureuses épreuves. Les Turcs, une fois vainqueurs, et maîtres de tout l'orient européen, leur imposeront pendant une suite de générations, un écrasant esclavage. Il n'en reste pas moins qu'ils se seront constitué une raison d'être. — L'héritage moral et religieux de Byzance auquel ils auront une part, l'écho des premiers combats qu'ils auront livrés les auront chargés des grands souvenirs qui ne s'oublieront pas. Quand au 19[e] siècle s'annoncera leur renaissance c'est dans cet héritage qu'ils iront chercher des raisons de croire et d'agir. A côté de cela les discussions ethnographiques autour desquelles se résument pour les juristes de Genève tout l'intérêt des problèmes historiques de l'Europe orientale apparaissent bien théoriques et bien vaines.

CHAPITRE I

# LES ORIGINES

Les origines historiques lointaines des pays que l'on appelle aujourd'hui les pays roumains, c'est à dire des pays situés autour du massif des Carpathes, dans la basse vallée du Danube, sont, comme pour toutes les régions de l'est européen, mélées de beaucoup d'incertitudes où les recherches de l'érudition moderne, dominées à la fois par le scrupule scientifique et par la passion nationale, ont apporté parfois plus d'hypothèses ingénieuses que de certitudes vérifies.

Hérodote, le premier témoin qui ait laissé un texte relatif au régions du bas Danube, nous assure qu'en son temps le pays était habité par les Scythes, population demi nomade occupée entre autres à l'extraction de l'or et à l'élevage des abeilles.

Et sans doute nul par la suite n'a cherché à contredire les affirmations d'Hérodote. Toutefois on a longuement discuté, à coup d'arguments anthropologiques et philologiques, pour savoir, d'après leurs traits physiques ou l'étymologie supposée des noms donnés par eux aux fleuves et aux lieux du pays, si les Scythes décrits par lui étaient de race mongole ou bien de race aryenne.

Plus tard, d'après Strabon, Pline et plusieurs autres, se superposèrent aux Scythes des populations nouvelles, les Gètes et les Daces qui, chassés de Macédoine par les progrès de l'empire de Philippe et d'Alexandre se seraient à leur tour fixées dans la région danubienne et carpathique. Bien évidemment, à propos d'eux aussi, on a émis, pour savoir quelle pouvait être leur race, des hypothèses variées. Germanisants, slavisants et autres se sont opposés avec ardeur et incertitude.

Ce qui est sûr, en tous cas, c'est que nous sommes, cette fois en présence d'un peuple organisé, barbare encore, mais fixé au sol, attaché à ses traditions, et capable pour les défendre de sacrifices et même d'héroïsme.

Avec les Daces en effet nous ne sommes déjà plus dans les temps légendaires. Nous entrons en pleine période historique, aux débuts de l'ère chrétienne, armés de documents nombreux, relatifs à des faits incontestables dont le retentissement mondial allait être immense, au moment où les Daces allaient se heurter aux efforts de conquête des légions romaines.

Les Romains avaient conquis depuis longtemps déjà l'ensemble du bassin méditerranéen; ils occupaient l'Asie Mineure; ils avaient progressé à travers la Gaule jusqu'aux rives du Rhin; ils s'étaient installés dans les Alpes et dans les Balkans d'où ils s'étaient étendus jusqu'aux rives occidentales de la Mer Noire. Mais ils ne s'étaient pas encore risqués à franchir le Danube au dela duquel s'étendaient, au nord ouest les profondes forêts occupées par les tribus germaines, au nord-est le lourd massif des Carpathes où les Daces vivaient.

L'immense fleuve qui naît près des rives rhénanes pour s'épanouir sur la côte de la Mer Noire en un delta couvert d'innombrables roseaux, l'immense fleuve dont les larges flots coupent de leur nappe imposante l'Europe dans toute sa longueur, demeurait encore, jusqu'à la fin du premier siècle, comme une barrière naturelle à peu près inviolée entre la civilisation et la barbarie, quand au printemps de l'année 101 l'empereur Trajan se décida à tenter une première expédition à travers la Dacie. Voulait-il s'emparer des mines d'or des Carpathes, ou redoutait-il une menace des Daces, gouvernés à ce moment par un roi ambitieux, Décébale, qui venait de tenter les années précédentes quelques audacieuses incursions au delà du fleuve, sur le territoire romain ?

Quoi qu'il en soit Trajan traversait le Danube avec une puissante armée. Il poursuivait les Daces jusqu'au fond de leurs forêts et de leurs montagnes. En cinq années, malgré une âpre résistance, le pays était occupé ; Décébale, attaqué dans sa dernière forteresse, se tuait. La Dacie tout entière devenait une province que Trajan rattachait au reste de l'empire par un pont sur le Danube dont les vestiges subsistent encore aujourd'hui ; et qu'il prétendait assimiler au moyen de colons amenés d'Italie et de toutes les régions du monde romain.

Les Roumains d'aujourd'hui, héritiers actuels de l'ancienne Dacie, n'en ont pas voulu à Trajan de sa conquête. Au contraire leur fierté est de pouvoir se dire les descendants des hommes nés de la colonisation daco-romaine, et qui, à l'extrême pointe nord-est de l'empire, implantèrent les premiers la civilisation occidentale.

Seulement, à peine l'assimilation commencée, une coupure profonde allait, pour de nombreux siècles, tout remettre en question, et, par contre coup, soulever de nos jours une de ces querelles d'historiens où les plus glorieux titres d'une nation se sont noyés sans profit, au milieu d'insolubles et dangereuses controverses de racismes opposés.

Les Romains avaient, au point de vue de la sécurité de leur empire, fait une grave imprudence en franchissant la barrière du Danube. La pointe avancée de la Dacie était une tentation constante pour les peuplades barbares qui, pressées à la fois d'envie et d'admiration, se heurtaient sans cesse aux frontières.

Vers l'an 260 un peuple nouveau, les Goths, descendus des bords de la mer Baltique dans la direction de la Mer Noire lance une série d'incursions dont les flots recouvrent un moment la Dacie, et menacent même toutes les provinces orientales de l'empire.

Alors l'empereur Aurélien prend en 270 la décision d'évacuer la Dacie et de reporter la frontière en deça du fleuve. L'occupation romaine au delà du Danube, dans le massif des Carpathes, n'avait guère duré plus de 150 ans.

Et c'est ici que va se poser le problème historique qui a soulevé tant de discussions insolubles.

Le seul texte du temps, relatif à l'évacuation de la Dacie, qui soit parvenu jusqu'à nous est une phrase de l'historien Flavius Vopiscus, lequel déclare: « Aurélien abandonna la province établie par Trajan au delà du Danube. Il en retira l'armée et les provinciaux, et désespérant de pouvoir la maintenir, il établit les populations qu'il y avait prises dans la Mésie ». (La Mésie était la province située sur la rive

droite du Danube et qui, jusqu'à Trajan, avait servi de frontière en face des Daces).

Ainsi donc Aurélien ne s'était pas contenté de retirer ses troupes. Il avait aussi emmené ce que Flavius Vopiscus appelle les *provinciaux* (dans le texte latin *provinciales*). Et c'est là dessus qu'on s'est disputé. En effet, par la suite, dans la région abandonnée par Rome, un peuple longtemps migrateur dont le rôle en Europe centrale allait être considérable, les Hongrois, viendra s'établir et se fixer. Et quand, au siècle dernier, les questions de race et d'origine commencèrent à prendre, à titre d'argument dans les discussions diplomatiques, une importance à laquelle on n'avait songé jusque là, les Hongrois déclarèrent que leurs droits sur l'ancienne Dacie étaient indiscutables, puisque les populations qui occupaient le pays avant eux avaient été emmenées par Rome; qu'ils étaient par suite les plus anciens occupants.

Les Roumains, par contre répliquaient: quand Flavius Vopiscus écrivait qu'Aurélien avait emmené les « provinciaux » il ne pouvait parler que des fonctionnaires, et peut être de quelques grands propriétaires. La masse de la population, née de l'amalgame entre les anciens Daces et les colons de Trajan, avait dû demeurer sur place, et sans doute, par la suite, se réfugier dans les hautes vallées de la montagne pour se protéger des envahisseurs. La preuve, ajoutaient-ils, était que bien des siècles plus tard les populations pastorales des montagnes continuaient à parler un dialecte à base incontestablement latine qui a donné la langue roumaine d'aujourd'hui. Par conséquent c'était les Roumains qui méritaient le titre de premiers occupants. Et le nom même de Rou-

mains qu'ils se sont donnés prouverait à lui seul la permanence d'une tradition continue. Et certes une telle argumentation n'est pas sans valeur logique. Bien que l'occupation romaine n'ait guère duré plus de 150 ans le grand nombre des vestiges archéologiques laissés sur place prouve que la pénétration avait été profonde. Rien n'empêche en soi de penser que le dialecte à base latine parlé dans les temps modernes par les populations pastorales des Carpathes ait pu être transmis directement par les descendants des colons de Trajan.

Toutefois les Hongrois de leur côté soutiennent que c'est plus tard seulement, à la suite de nouvelles crises, que les populations de langue latine sont rentrées peu à peu, appelées à leur tour comme colons par les maîtres du moment. Et il est bien difficile de réfuter de façon indiscutable une pareille hypothèse. Car les documents sur lesquels nous pouvons raisonner pour ces époques lointaines sont bien sommaires.

Seulement tout cela, en réalité, importe assez peu et demeure très théorique. Tout d'abord en effet la Dacie trajane ne représente qu'une partie, une assez faible partie de ce qui, plus tard, allait former les principautés roumaines. Elle occupait les montagnes, mais n'atteignait pas la plaine orientale qui s'étend jusqu'aux bouches du Danube et du Dniester, la région qu'on appelle aujourd'hui les plaines de Moldavie et de Valachie, la région où, beaucoup plus tard, le royaume roumain d'aujourd'hui devait naître.

Et puis ceux qui discutent avec tant d'âpreté autour des conditions dans lesquelles s'effectua l'évacuation romaine au temps d'Aurélien raisonnent comme si le départ des légions sous Aurélien avait

dû couper tout contact entre la Dacie et les influences romaines, comme si les habitants de la région des Carpathes avaient dû par la suite vivre repliés sur eux mêmes jusqu'à la venue des Hongrois.

Or en réalité pendant des siècles allaient se succéder une foule de migrations, d'invasions de toutes sortes aussi diverses que, pour une grande part, mal connues. Et quant à l'influence latine elle allait se prolonger et s'étendre à travers tout l'orient sous une forme et dans des conditions auxquelles nous ne songeons pas assez d'ordinaire, lorsqu'allaient naître l'empire et la civilisation byzantine. Pour comprendre comment et dans quelles mesures la romanité allait se maintenir dans les régions danubiennes, pour expliquer comment, plus de mille ans après l'évacuation d'Aurélien, allaient renaître et se développer les principautés d'où devait sortir un jour le royaume roumain d'aujourd'hui ce n'est pas la région des Carpathes que nous devons considérer. Il faut nous transporter plus loin pour voir clair, dans la ville qui, pour une longue série de siècles, allait servir de centre à tout l'orient européen et de capitale aux peuples héritiers de la tradition romaine, à Constantinople.

## *L'Empire Byzantin*

Cinquante ans après la date où, pour mieux assurer la garde de ses frontières orientales, l'empire s'était décidé à abandonner la Dacie, en 330, Constantin, l'empereur alors régnant, avait pris le parti d'établir une nouvelle capitale moins éloignée des régions sans cesse menacées par les Barbares: sur l'emplacement

d'une ancienne colonie grecque nommée Byzance, dans le détroit du Bosphore, à la limite de l'Europe et de l'Asie, il avait fondé une ville qu'il appelait de son propre nom, Constantinople.

L'empire, en principe, demeurait toujours un. Mais bientôt les progrès de la capitale nouvelle entraînaient une coupure de fait d'abord intermittante et superficielle, puis de plus en plus accusée entre les deux moitiés du monde romain. Dans les régions, maintenant excentriques, de l'occident allaient naître des autonomies de plus en plus tranchées, que les problèmes religieux devaient contribuer à encourager et à soutenir.

Depuis Constantin en effet le Christianisme, longtemps combattu par les empereurs comme adversaire des dieux de la cité, et par suite dangereux pour l'esprit national, avait fini par triompher. A mesure que la civilisation romaine avait pris un caractère plus universel on avait découvert que la religion chrétienne, universelle elle aussi dans son principe, correspondait sur un autre plan à une inspiration pareille; l'unité de la foi devant renforcer l'unité des institutions.

Mais ensuite, tandis que les empereurs, chefs politiques, se fixaient en Orient, le pape, chef religieux, dont l'autorité doctrinale se précisait peu à peu, était demeuré en Italie. Des oppositions en étaient résultées faites pour entraîner un jour des difficultés graves. Car, tout en conservant son armature et ses traditions romaines, le gouvernement impérial devait inévitablement, à Constantinople, être influencé de façon sans cesse plus pressante par les mœurs et les usages des anciennes civilisations orientales avec leurs somptuosités raffinées et sanguinaires.

À mesure que les siècles passent se dessine de façon sans cesse plus accentuée une situation très complexe, dont il est nécessaire de mettre les contradictions en valeur pour comprendre comment allaient un jour naître et se former les états de l'Europe orientale.

En théorie l'empire, bien que fixé à Constantinople, reste toujours l'empire romain. Jusque vers le 7e siècle le latin demeure la langue officielle. La hiérarchie administrative et politique, avec ses titres et ses insignes essentiels, les lois, les institutions sont toujours celles de Rome. C'est, il est essentiel de le noter, à Constantinople, en plein 6e siècle l'empereur Justinien, le mari de l'impératrice Theodora, le constructeur de la basilique Sainte Sophie, qui fait rédiger pour l'usage de ses tribunaux la compilation des Digestes et des Pandectes d'après lesquels, aujourd'hui encore, les juristes étudient les principes du droit romain.

Mais en même temps le décor de la vie, et jusqu'à la structure de la civilisation, se transforment. L'influence des éléments grecs et orientaux, l'afflux des races les plus mêlées, et aussi un entassement immense de richesses accumulées imposaient à la ville une couleur, des méthodes de gouvernement, des façons de penser toutes nouvelles où la marque romaine disparaissait, et que l'on résume sous le nom de civilisation byzantine.

Si notre enseignement oublie ordinairement de nous montrer la part qui revient à Constantinople dans le développement de la civilisation européenne, le pittoresque, les étrangetés extérieures de la vie byzantine sont en général mieux connus. Toute une littérature d'accent, et parfois d'inspiration roman-

tique nous a décrit la somptuosité toute orientale de la cour des empereurs, leur immense palais étageant face à la mer de Marmara, au milieu des jardins et des terrasses, ses constructions innombrables resplendissantes de marbre, de mosaïques et d'or; l'éclat des cérémonies, des processions, des audiences solennelles, des dîners de parade, où, chargés de joyaux éclatants, les princes figuraient au milieu de l'escorte pompeuse et minutieusement hiérarchisée de leurs officiers, de leurs fonctionnaires, de leurs serviteurs de tous grades; les rites plus compliqués encore de la vie des impératrices retirées dans une sorte de gynécée avec leurs femmes et leurs eunuques; les jeux du cirque aussi où, pendant des siècles, autour de la piste immense de l'hippodrome ornée de riches statues dont quelques unes avaient été arrachées aux plus célébres monuments d'Athènes et de Rome, le peuple, partagé en factions rivales, venait acclamer avec passion ses cochers favoris et se livrait en leur honneur à des manifestations passionnées qui dégénéraient souvent en bagarres sanglantes.

On n'a pas oublié non plus l'activité débordante de l'Église qui, avec ses prêtres et ses moines innombrables, ses couvents, grands chacun comme une petite ville, ses basiliques « aussi nombreuses que les jours de l'année » et toutes resplendissantes du faste inégalé de ses cérémonies, dominait la vie entière de l'empire, se mêlait aux révolutions de palais, imposait ses rites à chacun des gestes de l'existence du souverain, passionnait la population entière pour ses interminables et subtiles controverses théologiques, et soulevait à propos d'un point de dogme des émeutes et des révolutions.

Peut-être cependant s'en tient-on trop souvent à jouer avec tout ce chatoiement oriental pour n'y voir que le brillant décor d'une irrémédiable décadence, ce qui réduit étrangement l'importance historique du rôle exercé par Byzance dans la lente formation de l'époque moderne.

Certes il est facile résumer en quelques traits frappants toutes les graves faiblesses byzantines. Suivant la tradition héritée de Rome Byzance ne sut jamais prendre parti de façon précise, pour le choix de ses empereurs, entre l'hérédité et l'élection, ni fixer une loi de succession régulière. À travers d'innombrables révolutions de palais, de complots et d'émeutes l'histoire des dynasties impériales apparaît coupée d'une longue série de crises, d'usurpations sanglantes, d'assassinats barbarement raffinés où, parfois, avant de faire mourir le prince déchu, on lui coupait le nez, on lui crevait les yeux, on le traînait à travers tous les supplices d'une lente agonie. Et l'accumulation de tant d'horreurs déconcerte notre façon de concevoir la civilisation et la succession normale de pouvoirs.

En même temps l'empire de Constantinople s'était révélé incapable de maintenir l'unité de son autorité sur toutes les provinces que Rome avait conquises. Tout autour des frontières du monde romain les populations les plus diverses n'avaient cessé de tournoyer comme des insectes attirés par la lumière. Ce n'était pas seulement les tribus franques et gothiques déjà fixées dans les limites de la Germanie, et dont les premiers empereurs avaient essayé de neutraliser les menaces en utilisant certaines d'entre elles comme auxiliaires contre les autres. C'était aussi les vieux peuples asiatiques de Perse et d'Arabie

qui se réveillaient, et auxquels, à partir du 7[e] siècle, l'apparition de la religion musulmane allait insuffler une ardeur toute neuve de fanatisme. C'était enfin d'autres nouveau venus, nomades longtemps isolés dans les steppes lointaines de Sibérie et de Mongolie, les Slaves, les Huns, plus tard les Tartares et les Turcs qui accouraient à leur tour.

Sous tant d'assauts divers incessamment renouvelés les frontières craquent sans cesse. L'occident est perdu tout d'abord. Là, il est vrai, quand intervient au 5[e] siècle le choc final qui provoque la rupture, la dissolution des cadres impériaux était déjà préparée depuis longtemps. Les envahisseurs les plus anciens, déjà assimilés à peu près quand le pouvoir impérial était passé d'Italie à Constantinople, fondus aux populations que Rome et le Christianisme élevait déjà à un niveau de civilisation élevé, avaient pris, en se fixant sur le sol de la Gaule et de l'Italie, une personnalité qu'il aurait fallu une autorité forte pour dominer. Et Constantinople était trop loin et trop absorbée par ailleurs pour une telle tâche.

En vain avait on essayé, dans les dernières années du 4[e] siècle, de constituer un empire d'occident qui, détaché de Constantinople, aurait été plus libre pour agir contre les Barbares. Cet empire n'avait guère duré, et duré misérablement, plus de 50 ans. Et quand il s'était écroulé les provinces livrées à elles mêmes avaient dû se débrouiller chacune comme elle pouvait, sous la protection du clergé, seule autorité encore debout, pour reconstituer des cadres de vie nouveaux.

Sur les frontières plus voisines de la capitale la résistance de Byzance avait été plus facile. Car il ne s'était agi, le plus souvent, que de lutter avec des

hordes sans cohésion et sans passé. Cependant là aussi l'empire pliait à maintes reprises. À toute attaque des provinces entières se disloquaient; les frontières subissaient perpétuellement des fluctuations d'une amplitude imprévue; des royaumes barbares s'installaient jusqu'au centre des Balkans; des incursions venaient parfois battre jusqu'aux murs de la capitale. Et tandis que l'envahisseur s'avançait la foule trop souvent paraissait insensible, absorbée par ses jeux du cirque ou ses disputes théologiques.

D'ailleurs si la vie religieuse était intense, si l'influence du clergé était considérable Byzance, alors qu'elle se considérait encore comme l'héritière du principe d'universalité romaine, n'avait pas su maintenir longtemps, à travers l'Europe civilisée, l'unité de l'Église. En face du Pape resté à Rome le patriarche de Constantinople, qui contribuait au choix des empereurs, refusait d'accepter un rang subalterne. Il avait du reste tendance à considérer avec quelque dédain le clergé occidental qui avait dû s'adapter aux besoins plus frustes des populations fixées dans la Gaule et l'Italie.

Cependant le Pape maintenait ses droits. Et puis l'impuissance ou se trouvait Byzance de protéger effectivement les populations de l'occident amenait le pontife à prendre, dans les cas de guerre ou d'invasion, un rôle d'arbitre qui grandissait encore son prestige. Dès le 8[e] siècle, pour protéger Rome d'une invasion des Lombards contre lesquels Byzance était incapable d'apporter secours, et aussi pour s'assurer en cas de besoin, contre les révoltes du clergé byzantin, l'appui d'un bras séculier, la papauté avait dû faire appel aux Francs de Pépin le Bref. En 800 pour consolider encore cette tactique le Pape Léon

III prenait l'initiative de recréer de sa propre autorité un empire d'occident et de donner la couronne à Charlemagne, consommant ainsi la rupture politique entre Rome et Byzance.

Dans le siècle d'après la rupture doctrinale avait suivi, au bout d'une série de controverses sans cesse plus envenimées de part et d'autre: en 863 le pape excomuniait le patriarche de Constantinople, qui répondait quatre ans plus tard en anathématisant à son tour le pontife. Rome ne considérait plus les tenants de l'Église byzantine (laquelle s'intitulait à présent elle même l'Église orthodoxe), que comme des schismatiques. L'unité morale de la civilisation était détruite. Byzance était rejetée de plus en plus vers l'orient dans un éloignement qui devait devenir un jour une des causes les plus graves de sa chute finale; et qui, bien avant même, allait semer dans le centre de l'Europe quelques uns des germes d'incompréhension et d'incompatibilité dont les conséquences se font sentir, aujourd'hui encore, et de façon plus grave que jamais en nos temps modernes de nationalismes exaspérés.

Et pourtant, avec tout cela, Byzance n'en continue pas moins à représenter pendant des siècles une immense force rayonnante. Les Barbares sans doute envahissent à maintes reprises son territoire. Ils vont battre par moments jusqu'aux murailles de la capitale. Ils enlèvent des territoires grands comme des royaumes. Dès le 7e siècle tandis que sur les frontières d'Asie les Perses, puis les Arabes lancent des expéditions qui emportent la Palestine, la Syrie, l'Egypte, en Europe des flots d'origines diverses, mongols, turcs, slaves inondent les Balkans et l'ancienne Dacie et s'y fixent. Dans la seconde moitié

du 7e siècle naît du mélange de quelques unes de ces races un royaume dont un traité, signé à Byzance en 679, doit reconnaître l'indépendance; c'est le royaume bulgare qui va dominer bientôt toute la plaine du Bas Danube. Plus tard paraîtront les Serbes, les Croates, les Hongrois qui, eux aussi, fonderont des états indépendants.

Mais, pendant longtemps, à peine vaincue, Byzance se ressaisissait avec une richesse de moyens merveilleuse. Si elle possédait de nombreux moines elle tirait aussi de son sol, de ses provinces d'Asie en particulier, alors si riches et si bien cultivées, de solides armées paysannes. Elle donnait naissance à une élite de généraux et parfois de souverains qui savaient quitter le pompeux décor de la capitale pour mener campagne sur toutes les frontières et dont les noms, longtemps illustres, jalonnent les étapes de son histoire, un Bélisaire, un Narsès au 6e siècle, un Héraclius au 7e siècle, au 8e les empereurs Léon III, Constantin V qui brisèrent l'élan des Arabes et finirent par triompher des Bulgares; puis la dynastie des Phocas qui, pendant trois générations successives, dans le rang d'abord, sur le trône ensuite, s'imposent comme d'admirables chefs.

Elle savait également, grâce à l'art de ses ingénieurs, doter ses troupes de moyens de combat infiniment supérieurs à ceux de ses adversaires. Elle possédait, pour l'attaque des places fortes, tout un attirail savant de machines de siège; elle avait inventé le feu grégeois dont le secret, gardé avec soin pendant des siècles, inspirait aux ennemis une sainte terreur. Elle entretenait des flottes de guerre imposantes. Pour protéger la capitale, dernier réduit de sa puissance, elle avait construit une immense et

double enceinte de remparts dont les énormes murailles résistèrent pendant des siècles à tous les assauts, et jalonnent encore aujourd'hui, par longs pans presqu'intacts, la banlieue de Constantinople.

Et puis elle ne s'en tenait pas aux victoires militaires. Quand ses propres forces ne suffisaient pas elle possédait une diplomatie qui était de façon plus continue encore dans le caractère de son empire, et qui savait faire appel aux alliés les plus divers et les plus opposés. Parfois, pour résister à une invasion de Barbares, c'était d'autres Barbares qu'elle appelait à son aide, qu'elle prenait à sa solde. Pour vaincre les Bulgares elle se servait des Slaves, des Hongrois; elle soutenait des bandes mongoles dont le nom est aujourd'hui perdu, les Péchénètes, et qui lui servaient de tampon aux bouches du Danube. Il y a même plus: en orient, contre les progrès de l'Islam dans la Palestine et la Syrie, elle allait, malgré les divergences religieuses, faire appel aux catholiques d'occident. Ce seront, on n'y songe pas d'ordinaire, les efforts de la diplomatie byzantine qui, pour une part au moins, seront à l'origine des Croisades au XI[e] siècle. Et certes le jeu se révélait parfois assez dangereux ou trop difficile. Les Barbares, appelés en auxiliaires, mécontents parfois du prix offert pour leurs services, n'acceptaient pas toujours de se retirer après la campagne. Avec les Croisés plus encore Byzance allait connaître de pénibles déboires.

Le contact entre catholiques d'occident et orthodoxes de Constantinople, au lieu d'atténuer les incompréhensions nées du schisme et des différences de mœurs, allaint les irriter et les envenimer. Les rudes chevaliers d'occident envieront et mépriseront à la fois les somptuosités raffinées de Byzance; ils accu-

seront la rouerie byzantine de vouloir détourner au profit de ses intérêts particuliers les expéditions entreprises pour libérer la Terre Sainte de la domination des Infidèles d'Islam. Byzance de son côté sera scandalisée par la grossièreté bruyante, incivile et parfois assez désordonnée des troupes d'occident. Elle accusera les Croisés d'être moins soucieux de vaincre l'Islam que de piller et de s'enrichir. Si bien qu'au début de 13e siècle la série des Croisades s'achèvera par une lutte ouverte entre les Croisés et Byzance, où, pour la première fois, l'empire d'orient faillira périr.

Pourtant en bien des cas, et pendant longtemps, la diplomatie de Byzance, appuyée du prestige qu'exerçaient ses raffinements et ses richesses, avait su, avec autant de souplesse que de bonheur, sauver l'empire et assurer son rayonnement. Les Bulgares, les Serbes avaient fondé des royaumes avec des provinces détachées du domaine impérial. Les armées de Byzance n'avaient pas toujours été en mesure de triompher d'eux. Mais alors, pour neutraliser leurs chefs vainqueurs, Byzance les couvrait de cadeaux, les flattait avec des honneurs et des grades. Elle leur distribuait des titres de patrice, de magistros, de protospathaire. Et ces barbares encore naïfs, tout fiers de se voir admis aux rangs les plus élevés de la hiérarchie de la cour impériale, s'imaginant devenir par là des demi romains « aux mœurs civilisées, à la gravité toute latine », comme disait un jour l'un d'eux, se laissaient insensiblement assimiler. Ils envoyaient leurs fils se former à la cour de Byzance. Ils épousaient eux mêmes des princesses de la famille impériale.

Et puis le clergé intervenait. Il convertissait les populations. Il leur construisait des églises pour la

décoration desquelles, suivant sa politique qui, afin de séduire s'efforçait d'éblouir, Byzance dépensait sans compter.

Il ne s'en tenait pas là. Par une initiative dont les conséquences devaient être immenses, au 9e siècle, deux moines, Cyrille et Méthode, entreprenaient de traduire pour les peuples slaves les livres saints. Ils inventaient, pour reproduire les sons de la langue slave, un alphabet spécial, celui qu'on appelle encore aujourd'hui l'alphabet cyrillique. Ils créaient en quelque sorte, sous le patronage de Byzance et de la religion orthodoxe, pour les populations barbares fixées dans l'Europe orientale, une langue littéraire commune qui allait contribuer puissamment à serrer entre eux les liens d'une même civilisation, qui allait les maintenir sous l'influence de Byzance et permettre bien souvent à celle-ci de les reprendre en mains. C'est ainsi en particulier que l'empire bulgare, né au 7e siècle d'un démembrement de certaines provinces de l'empire, était réannexé par Byzance au 11e siècle.

La région des Carpathes elle aussi, abandonnée depuis Aurélien, reviendra plus ou moins directement par là dans l'orbite byzantine. Justinien, un moment, la réannexera à l'empire. Plus tard, au temps de l'empire bulgare, le clergé orthodoxe imposera de nouveau, de façon plus lointaine mais toujours efficace, l'influence de la civilisation byzantine.

Sans doute, ici encore, la malheureuse question du schisme entre Byzance et Rome apportait des difficultés dont les conséquences devaient être graves. Si le clergé orthodoxe se dépensait d'un côté en efforts d'apostolat, les catholiques d'occident envoyaient eux aussi leurs missionnaires. Vers le nord certaines popu-

lations slaves, les Tchèques, les Polonais, trop éloignés de Byzance pour subir son influence directe, mais qui allaient être amenés à jouer un grand rôle dans la vie de l'Europe Centrale, deviendront catholiques. Jusque dans la région des Carpathes l'influence de Rome viendra s'opposer à celle de Byzance, quand, à la fin du 9[e] siècle une nouvelle population venue d'Asie, les Hongrois, envahira le pays, le conquérira et s'y fixera. Fétichistes en effet au moment de leur arrivée en Europe les Hongrois seront convertis par des prêtres catholiques, tout en laissant, sous leur domination, une partie de la population déjà antérieurement installée continuer à pratiquer le culte orthodoxe. Et la dualité des religions ainsi établie, sera à la base de plus d'une des complications qui aujourd'hui encore troublent la région des Carpathes.

Du moins pour toute la région du Bas Danube, des Balkans de la Macédoine, au travers des invasions successives, au milieu de frontières mouvantes, commence à naître, au dessus des oppositions de races, une sorte de civilisation commune faite d'un mélange de traditions superposées, avec les forces encore neuves des Barbares, les traces laissées par Rome dans le sang de certains, l'hellénisme de Byzance, et, pour servir de lien, la religion orthodoxe.

Sont-ce dans cet ensemble les éléments helléniques, slaves ou autres qui l'emportent ? En ce temps-là on ne se posait guère la question. Un trait seulement est pour nous à noter et à retenir comme essentiel. Pour définir d'un mot les populations diverses de l'empire l'habitude allait peu à peu s'imposer de les englober toutes sous le nom général de Romani. Le pays deviendra en langage familier la terre des Romani ; et même dans les archives offi-

cielles des commerçants de Gênes et de Venise, par l'intermédiaire de qui s'établiront bientôt les principales relations entre l'occident et Byzance, c'est l'expression de Romanie qu'on trouvera pour désigner l'empire [1]).

On peut aller jusqu'à dire que c'est Byzance qui seule conservera dans toute sa force vivante et pratique la vieille conception impériale romaine. Sans doute, nous l'avons vu, en 800, le pape, pour maintenir son autorité doctrinale et son indépendance, avait imaginé de reconstituer un empire d'occident qui, sous son patronage, devait servir de contrepoids aux prétentions des schismatiques d'orient et dont il avait donné la couronne à Charlemagne. Mais l'institution était restée toute théorique, inspirée plutôt par un système d'intellectuel que par une observation politique des nécessités pratiques du moment. En effet pendant la période de demie anarchie qui avait suivi le premier écroulement de la puissance impériale dans les régions d'occident, quand les populations s'étaient trouvées livrées à elles mêmes, des groupements, des corps de nations avaient commencé à se constituer qui n'étaient déjà plus préparées à accepter l'autorité d'un chef commun. Après la mort de Charlemagne ses successeurs n'avaient pu se faire reconnaître et accepter par l'ensemble de la chrétienté occidentale. La dignité impériale allait bien subsister grâce à l'appui des papes. Mais ce n'est guère que dans les régions germaniques, plus en retard comme civilisation, que les empereurs allaient pouvoir se maintenir. Au lieu d'un empire d'oc-

---

[1]) Voir en particulier G. I. Bratiano, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire*, et *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*.

cident on n'allait avoir qu'un empire romain germanique. Et même, sous cette forme beaucoup plus étroite, le rétablissement d'une couronne impériale allait demeurer très factice, et provoquer plus de troubles qu'il ne devait rendre de services. En Allemagne même l'empereur, pendant longtemps, ne se fera accepter qu'à condition de n'exercer à peu près aucune autorité effective. Et ses rapports avec la papauté qui l'avait, à ses débuts, créé et soutenu s'envenimeront de plus en plus, l'un et l'autre, le pape et l'empereur, prétendant chacun de son côté à la prééminence, dans cette longue lutte du sacerdoce et de l'empire qui, pendant des siècles, empoisonnera la chrétienté occidentale.

A Byzance au contraire, où la chaîne des empereurs ne s'était à aucun moment interrompue, la dignité impériale restera le ciment civilisateur. Par dessus les invasions successives créant ici et là des états plus ou moins passagers l'Empire de Byzance, toujours vivant, maintiendra la notion et le modèle d'une civilisation commune.

Et d'ailleurs ce qui contribuera avant tout à conserver à la dignité impériale byzantine son autorité et son prestige c'est qu'à travers les fluctuations de ses frontières l'empire aura sû faire de sa capitale, non seulement un centre de gouvernement et de pensée, mais encore le point de rencontre de toutes les voies commerciales alors connues, le grand marché où s'échangeront tous les produits du monde.

Grâce à sa flotte pour laquelle il a des soins assidus, grâce aussi à la position exceptionnelle de la ville, l'empire a fait de Constantinople le principal entrepôt de toutes les richesses. Pendant des siècles, dans les bazars de la grand rue de la Mizé allaient

s'entasser les produits des industries de luxe, velours, soieries brodées, orfèvreries, icones décorées de riches émaux. Plus loin les parfumeurs dressaient leurs étalages sur la place même du palais, « afin que la bonne odeur de leurs marchandises monte comme un encens vers l'image du Christ qui dominait l'entrée de la demeure impériale ». Ailleurs encore, le long des quais du Bosphore, s'amoncelaient les blés, les fourrures importées des steppes de Russie, les caviars, les poissons salés de la Mer Noire, les aromates, les pierres précieuses venues de l'Inde par l'intermédiaire des Arabes, les tapis brodés importés de Bagdad et de Syrie.

A travers tant de richesses circulaient des foules étonnamment cosmopolites où toutes les races, tous les langages, tous les habillements étaient mêlés ; et qui repartaient ensuite chargées d'admiration et de convoitise, répandant à l'orient et à l'occident des récits éblouis qui éveillaient partout, pour la villc sans égale, l'envie et l'émerveillement.

La puissance de Constantinople, après cela, pourra s'écrouler un jour ; des invasions nouvelles plus brutales pourront triompher des faiblesses secrètes qui la minaient derrière son somptueux décor. L'empire byzantin, après avoir longtemps fait rayonner à travers le monde l'héritage de Rome enveloppé des splendeurs orientales, ne laissera pas seulement un prestigieux sillage. Il aura encore fixé à l'orient de l'Europe, entre les peuples divers amenés par les flots successifs des premières invasions, les éléments essentiels d'une civilisation commune dont la religion orthodoxe formera le lien principal avec ses rites, avec son art, avec sa langue disciplinée par les moines Cyrille et Méthode.

Des états nouveaux naîtront par la suite de ses ruines. Plus tard encore, quand l'idéologie politique moderne aura découvert le principe des nationalités ces états travailleront, pour prendre chacun plus nettement conscience d'eux mêmes et de leur mission, à retrouver, à distinguer les sources lointaines et différentes de leurs races.

Mais auparavant ici et là, petits et grands souverains, chaque fois qu'ils sentiront en eux l'étoffe d'un bâtisseur, retrouveront, pour inspirer et exalter leurs efforts, l'espoir de reconstituer l'Empire de Byzance; ou au moins ils rencontreront, pour les soutenir et les appuyer, l'Église orthodoxe avec ses cadres et ses traditions. La naissance et le développement des états roumains entre autres ne saurait s'expliquer sans l'influence de Byzance. Mais il nous reste encore à considérer dans quelles conditions la décadence byzantine allait préparer leur apparition et ouvrir les voies à la carrière de leur premier grand prince.

CHAPITRE II

# LA DÉCOMPOSITION BYZANTINE

## A) *L'Empire latin d'orient*

A partir du 13e siècle interviennent dans l'histoire de l'orient européen et du proche orient asiatique une série de faits nouveaux d'une portée considérable.

Tout d'abord la série des Croisades, entreprises depuis la fin du 11e siècle par la chevalerie occidentale pour reconquérir les Lieux Saints sur l'Islam aboutit à une conséquence, paradoxale en apparence par bien des côtés, et cependant facile à expliquer: l'attaque et la prise de Constantinople par les Croisés et la création d'un empire latin d'orient qui va, pendant une soixantaine d'années, rejeter en Asie Mineure les descendants des empereurs de Byzance.

Dès la première croisade de 1090 le contact entre les chevaliers catholiques d'occident et les orthodoxes de Byzance avait provoquée des heurts, des froissements qui, tout de suite, s'étaient, nous l'avons vu, révélés gros de menaces. Les mœurs, les habitudes, sans compter les intérêts, étaient trop opposés. Si les Byzantins, sous la menace de l'Islam, avaient encouragé et même appelé les premières expéditions

de Croisés, ils auraient bien évidemment préféré n'avoir affaire qu'à des alliés prêts à travailler, comme des sortes de mercenaires, pour le compte de l'empire. Car enfin les Lieux Saints, la Palestine, la Syrie, tous les territoires occupés par les Infidèles avaient auparavant fait partie du domaine byzantin. Les Croisés au contraire avaient tout de suite manifesté que les droits anciens dont Byzance était incapable d'assurer elle-même le respect étaient, à leurs yeux, tout à fait périmés. Avant même d'atteindre la Terre Sainte certains d'entre eux s'étaient taillés, au travers des territoires conquis, des principautés souveraines.

Une fois à Jérusalem ils s'installaient en maîtres dans la ville. Derrière eux apparaissaient en auxiliaires toute une série de trafiquants qui allaient entreprendre de transporter directement en occident, sans avoir recours aux flottes de Byzance, les richesses de l'Asie. Les républiques commerçantes et maritimes d'Italie, Pise, Gênes, Venise surtout, qui jusque là, n'avaient guère encore eu le moyen de se développer, commencent à répandre à travers la Méditerranée leurs vaisseaux dont les voyages vont assurer pendant plusieurs siècles leur croissante et somptueuse fortune.

Cependant les états nouveaux fondés par les Croisés sur la côte d'orient se révèlent vite assez peu solides. Les Francs venus d'occident et disposés à se fixer définitivement sont bien peu nombreux pour résister aux contre attaques des Musulmans. De plus ils ont du mal à demeurer unis. En vain, au cours du 12^e^ siècle, une seconde, une troisième croisade s'organisent pour leur porter secours, auxquelles prennent part les plus puissants princes d'occident, l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, le roi d'An-

gleterre Richard Cœur de Lion, le roi de France Philippe Auguste. Jérusalem attaquée par le sultan Saladin tombe en 1187. Bientôt, si les Francs conservent des territoires en Syrie, s'ils occupent certaines des îles de l'archipel, ils ne possèdent plus en Palestine qu'une mince bande de territoire entre Tyr et Jaffa. Seuls se développent les comptoirs commerçants des Gênois, des Pisans et des Vénitiens qui, s'assurant par toutes sortes de chartes et de contrats des privilèges sans cesse plus considérables, allaient bientôt posséder dans tous les ports d'orient des quartiers tout entiers à eux avec leurs quais de débarquement particuliers, leurs magasins, leurs fonctionnaires, parfois même leurs garnisons; et qui profitant de la décadence de l'empire, allaient supplanter, jusque dans Constantinople, les flottes de Byzance.

Les Byzantins alors seront tentés et partagés entre des politiques opposées. Tantôt le voisinage des princes francs les irrite; le passage des expéditions conduites par les grands souverains d'occident leur semble, non sans quelque raison, une menace pour l'indépendance de leur empire: l'importance prise par les commerçants italiens les inquiète. Ils cherchent à profiter des divisions, des rivalités de ces derniers pour se débarrasser d'eux. Ils excitent même parfois contre eux des émeutes de la population qui, à certains moments, en 1162 notamment, entraînent de véritables massacres.

Mais aussi la menace des invasions qui a, de tout temps, pesé sur les frontières orientales de l'empire se fait sans cesse plus pressante; quelques unes de ses plus riches provinces lui ont été déjà arrachées, ruinant peu à peu son ancienne splendeur. Dans la

décadence qui s'accentue les intrigues de cour, les révolutions de palais de succèdent. Alors les empereurs cherchent à tirer tout de même parti de l'occident. Ils vendent le plus cher possible les privilèges douaniers que leur demandent les commerçants italiens. Ils s'efforcent de susciter contre les invasions extérieures, ou même contre leurs rivaux intérieurs, des Croisades nouvelles.

La papauté de son côté suit, au travers de la politique byzantine, un grand dessein qui lui tient à cœur entre tous. Si les Croisades n'ont pu aboutir à la délivrance définitive des Lieux Saints, la reprise de relations plus constantes avec l'Empire Byzantin pourrait peut être entraîner la réconciliation des Églises catholiques et orthodoxes, la fin du schisme qui divise la Chrétienté.

A plusieurs reprises, au cours du 12e siècle, les souverains pontifes ont amorcé des négociations en des sens divers, soit avec l'appui des empereurs du Byzance, soit au contraire en cherchant à se débarrasser d'eux. La dernière de ces négociations, entreprise dans les premières années du 13e siècle, par le pape Innocent III, mène pour finir à la 4e croisade autour de laquelle tout va se mêler, le vieux rêve de délivrance des Lieux Saints, les projets de réconciliation des Églises chrétiennes, et aussi les ambitions commerciales des Vénitiens, pour aboutir à la prise de Constantinople par les Croisés, et au premier écroulement de l'empire byzantin.

Le Pape Innocent III, une des grandes figures de la Chrétienté du Moyen Âge, aussitôt élu, très jeune, en 1198, s'était proposé de faire un dernier et grand effort pour sauver par une nouvelle Croisade les états chrétiens de Terre Sainte. En outre,

plus encore que ses prédécesseurs, il souhaitait arriver à la réconciliation des églises d'orient et d'occident, et cela pour plusieurs raisons.

Aux principautés chrétiennes d'orient déjà si menacées Constantinople réconciliée avec Rome pouvait apporter un appui précieux. Et puis à l'ouest il s'agissait de garantir l'indépendance de la papauté contre les ambitions des empereurs d'Allemagne qui cherchaient, par moments, à exploiter à leur profit les souvenirs de l'ancienne unité impériale, et rêvaient de profiter de la décadence de Byzance pour s'emparer de Constantinople et se créer des titres à la domination universelle.

Or en même temps un prince byzantin, Alexis Ange, renversé de son trône par une révolution de palais, venait de promettre au pape la réunion des Églises si Rome l'aidait à reconquérir le pouvoir.

Lorsqu'il prendra l'initiative de prêcher sa croisade Innocent III sera, par suite, partagé dès l'abord entre le désir d'orienter tout de suite les Croisés vers la Terre Sainte, et celui de s'employer au préalable à remettre Alexis Ange sur son trône.

Là-dessus interviennent les combinaisons particulières des Vénitiens. Pour transporter leur armée les Croisés avaient besoin de la flotte vénitienne; et l'on manquait d'argent pour payer à Venise son concours. Or ce qui importait avant tout aux Vénitiens c'était la protection des privilèges douaniers et commerciaux qu'ils possédaient à Constantinople, et contre l'exagération desquels la population grecque s'était déjà maintes fois révoltée. Ils usèrent donc de leur influence pour orienter les Croisés vers Constantinople en demandant pour leur part à Alexis Ange de leur garantir, s'il était remis au pouvoir, le rem-

boursement de leurs frais et la défense de leurs privilèges.

Alexis Ange avait promis tout ce qu'on voulait, au pape l'union des Églises, aux Vénitiens leur argent et leurs privilèges. La Croisade s'était mise en route en 1204. Elle avait débarqué devant Constantinople, donné l'assaut à la ville, rétabli Alexis Ange sur son trône.

Mais celui-ci s'était bien vite révélé incapable de tenir les uns comme les autres de ses engagements. Aux yeux de la population et du clergé orthodoxe l'empereur, ramené par les Croisés latins pour imposer la subordination à Rome et l'abandon de nouveaux privilèges aux Vénitiens, apparaissait comme un traître. En vain Alexis avait-il cherché à négocier, à tergiverser, à tirer les choses en longueur. Une émeute de la foule s'élevait contre lui et l'obligeait à fuir. Les Croisés alors, restés jusque là campés aux abords de la ville, et que manœuvrait en dessous le doge de Venise, s'étaient irrités. Ils étaient rentrés dans Constantinople, saccageant cette fois tout sur leur passage. Et après plusieurs jours de pillage où beaucoup des richesses accumulées depuis des siècles dans l'immense métropole avaient été dispersées et détruites, ils déclaraient la dynastie impériale déchue et proclamaient un des leurs, Baudouin de Flandre, empereur de Constantinople, cependant que les Vénitiens se taillaient toutes sortes d'avantages économiques.

Sans doute ce n'était pas encore la fin de l'empire orthodoxe d'orient. Les Grecs, fuyant Constantinople dévastée, s'étaient réfugiés sur la côte d'Asie Mineure. Ils s'étaient regroupés à Nicée où une dynastie nouvelle se reconstituait, se préparait à reprendre la lutte contre l'empire latin des Croisés.

Ceux-ci du reste, comme déjà au cours de leurs expéditions précédentes, se révélaient bien peu nombreux, et bien divisés aussi, pour pouvoir établir, si loin de leurs pays d'origine, une puissance durable. Des rivalités s'élevaient entre les différents seigneurs qui avaient pris part à l'expédition et qui cherchaient les uns et les autres à se tailler des fiefs à leur convenance. Le nouvel empire latin qu'ils fondaient à Constantinople n'allait pas pouvoir vivre. Et moins de soixante ans après leur défaite, en 1261, les Grecs rentreront dans la capitale.

Cependant la grandeur de l'ancienne Byzance était désormais morte à jamais, et la situation de l'orient européen tout entier allait subir des transformations d'une portée immense.

Si les Croisés ne se maintenaient pas longtemps à Constantinople ils avaient fondé, avec des lambeaux de l'ancien empire, toute une série de petites principautés plus ou moins indépendantes dont ils se constituaient les souverains, le duché d'Athènes, la principauté d'Achaïe en Grèce, diverses principautés vénitiennes dans l'archipel, d'autres encore.

Et puis surtout, à l'intérieur des terres, là où les armées de Byzance avaient pendant des siècles contenu et dominé, sous une suzeraineté plus ou moins stricte, les races diverses apportées par les flots successifs des invasions, la dislocation générale des vieux cadres laissait les peuples, livrés à eux mêmes, se regrouper selon des formules nouvelles.

Dans les Balkans l'ancien empire bulgare que Byzance avait une première fois assimilé au 11[e] siècle se reformait, dès les dernières années du 12[e]. Après la prise de Constantinople par les Croisés, profitant du désarroi général, il prenait une impor-

tance grandissante. Il allait lui arriver de lutter victorieusement contre les Latins ; l'empereur Baudoin sera même fait prisonnier par eux à la bataille d'Andrinople. Et quelques années plus tard leur tzar Jean II Assan pensera un moment à réclamer pour lui la couronne de Byzance.

Un peu plus à l'ouest, vers la mer Adriatique, un empire serbe tend à se reconstituer lui aussi, dont le prestige se développera au début du 14e siècle surtout, au point qu'un de ses souverains, Étienne Douchan, briguera lui aussi la succession de Byzance.

Au nord, dans la région des Carpathes, ce sont les Hongrois qui grandissent. Venus d'Asie dans les dernières années du 9e siècle ils avaient d'abord, en se fixant sur le sol de l'ancienne Dacie, fait partie de cette ceinture de peuples encore à demi barbares sur lesquels s'exerçait plus ou moins directement l'influence civilisatrice du grand empire grec.

Toutefois placés plus loin de Constantinople, plus près de l'occident latin, ils devaient, nous l'avons déjà signalé, être en outre, et davantage encore, attirés par la propagande de Rome. Au 11e siècle un de leurs souverains, Étienne, celui qui, sous le nom de Saint Étienne allait illustrer le premier la couronne hongroise, s'était converti au catholicisme, et avait converti tout son peuple avec lui. En même temps, pour peupler, pour civiliser les régions où s'installait leur pouvoir les Hongrois faisaient appel à des colons, à des émigrants venus d'occident, allemands pour la plupart, qui contribuaient eux aussi, plus ou moins directement, par les habitudes, par le genre de vie qu'ils apportaient à occidentaliser le nouvel état. Au début du 14e, siècle, c'est, mieux

encore, un souverain que leur enverra l'occident, quand le dernier descendent direct de St. Étienne, de la dynastie dite des Arpad, étant mort sans laisser de fils le pouvoir passera, en ligne féminine, à un prince français, Charles Robert d'Anjou.

Plus loin encore vers le nord, un autre état slave, la Pologne, née en dehors de l'orbite byzantine, dans les plaines de Poméranie et de Silésie, tendra lui aussi à profiter de la décomposition qui suit la prise de Constantinople par les Croisés pour descendre à son tour vers le sud, pour prendre place dans le cercle des états nouveaux qui vont transformer l'orient européen.

Et puis enfin, en dehors de ces divers états déjà nettement constitués, la décomposition du domaine byzantin, entraîne l'apparition d'autres groupements, d'autres formations plus indécises, plus nouvelles, sans limites encore très précises, sans formule politique très fixe.

Le second empire bulgare qui s'était reconstitué dans les Balkans ne comprenait pas seulement les éléments slaves qui avaient dominé jadis au temps du premier. On y voyait apparaître aussi des populations que les contemporains appelaient les Blaques ou les Vlaques (ce sont déja les ancêtres des Valaques) qui, dès cette époque, semble-t-il, s'exprimaient dans un parler à base latine, et qui se révélaient comme un élément jusque-là non encore identifié dans l'ensemble des peuples de l'orient européen.

Dans certaines vallées des Carpathes aussi, et dans les plaines du Bas Danube, là ou l'autorité nouvelle des Hongrois n'était pas encore solidement assise, mais où non plus les princes latins de Constantinople n'avaient pu s'imposer en remplacement

des anciens empereurs de Byzance, des sortes de principautés de fait se constituaient pour maintenir sur place quelqu'ordre. Et là aussi il semble bien qu'on voyait apparaître, sous le couvert de ces espèces de républiques paysannes, des langages de forme en partie latine.

A vrai dire tout cela était encore très peu de chose au milieu des états qui cherchaient à se partager les ruines de l'empire byzantin. C'est cependant ce qui peut-être doit nous intéresser ici le plus. Car les principautés roumaines, la Valachie d'abord, la Moldavie plus tard allaient en naître. Seulement il est très difficile de préciser avec quelqu'exactitude comment ces principautés allaient naître et ce qu'elles étaient à l'origine.

Tout d'abord en effet, pour ces époques confuses de transition, les documents sont infiniment rares qui nous permettraient d'établir de façon indiscutable les institutions auxquelles on obéissait, les frontières qui bornaient le domaine de chacun.

La question de la langue aussi, de la langue surtout, a soulevé de longues contestations difficiles à résoudra. S'il semble bien, d'après des documents et des textes postérieurs, que dans les diverses principautés carpathiques et danubiennes qui apparaissent vers le 13e siècle, étaient pratiqués dès l'origine des dialectes à base latine, les textes du temps qui nous sont parvenus sont en slavon ou en grec; les premiers chefs qui s'imposeront porteront un titre d'origine slave, le titre de *voïvode.* Les dialectes latins à qui l'on aura affaire resteront longtemps encore des parlers populaires non écrits; et il est difficile de décider si leur origine remonte sans discontinuité au temps des colons de Trajan ou plus simplement aux

traces laissées plus tard par l'occupation des Byzantins, lesquels, il ne faut pas l'oublier, avaient conservé assez longtemps l'usage du latin.

Puis les passions nationales modernes ont tout compliqué quand, au 19e siècle, le principe des nationalités, appuyé sur la langue et sur la race, est devenu la grande idée force de la politique internationale.

Négligeant trop souvent de tenir compte de tous les brassages de populations entraînées au cours des siècles par les invasions, par les étapes successives de la domination byzantine on imaginait une race roumaine, héritière directe des Daces et des légionnaires de Trajan qui aurait été, suivant les cas, ou réduite en esclavage par les conquérants hongrois ou ramenée par eux dans son pays d'origine après un long exil au dela du Danube. Et l'on partait de là, nous l'avons déjà vu, pour discuter interminablement sur les droits du premier occupant.

En réalité un pareil schéma est trop simple et trop arbitraire. À nous en tenir à lui nous fausserions toutes les perspectives.

Les rapports de races et de langues au sein d'un même état étaient infiniment plus souples en ce temps-là que nous n'avons tendance à nous les représenter avec nos conceptions modernes. Quand l'Empire de Byzance, héritier des ambitions romaines, déclarait tendre à la domination universelle il n'avait pas la prétention d'enfermer dans son sein une seule race et une seule langue, mais au contraire de les associer toutes. Plus tard encore, au moment où, en occident comme en orient, se formeront, unis par la conception féodale des relations de suzerain à vassal,

les états qui donneront naissance aux nations modernes, au lieu de chercher à fondre dans le même moule tous les sujets d'un seul souverain on dira volontiers avec le roi St. Étienne de Hongrie: «Un état d'une seule langue et d'une seule coutume est faible ».

Par conséquent, pour expliquer la réapparition dans le cours du 13e siècle d'éléments à langage populaire latin cherchant à se grouper en principautés plus ou moins autonomes, il n'est pas nécessaire d'imaginer un effort de libération nationale d'une race antérieurement opprimée. Il faut surtout tenir compte de la décomposition de l'empire byzantin qui, dissolvant les cadres depuis longtemps établis, poussait et obligeait même chacun à chercher pour sa propre sécurité autre chose. Il est indispensable de partir de là; et c'est pourquoi notre longue analyse à été nécessaire.

Bien des populations, des populations montagnardes et pastorales surtout, qui, fixées au sol à des époques diverses, soit avant soit après l'époque proprement byzantine, avaient vécu pendant des siècles sans histoire distincte au fond de leurs vallées des Carpathes et des Balkans sous l'autorité, sous l'influence plus ou moins proche de Byzance ou des empires contrôlés par elle, se trouvaient maintenant abandonnées, livrées à elles mêmes. Ce qu'il leur fallait ce n'était pas un libérateur, c'était une autorité, des cadres nouveaux. Dans leur désarroi elles accueilleront les chefs qui nés d'elles mêmes, sauront s'imposer. Et la meilleure preuve qu'il ne s'agit pas de révoltes contre une race d'oppresseurs c'est que ces chefs nouveaux chercheront à leur tour, pour les soutenir, des patrons, des suzerains, selon la formule

moyennageuse, auprès des souverains voisins plus puissants, hongrois et polonais en particulier.

Ceux-ci de leur côté, au lieu de tenter une conquête directe, se contentent le plus souvent, pour assurer leur influence, d'envoyer des sortes de colonies, colonies d'agriculteurs, de marchands ou de moines guerriers, chargés de remettre en valeur les terres plus ou moins livrées à l'abandon, d'occuper les points stratégiques, de créer des centres d'affaires le long des voies commerciales, et de soutenir l'action du clergé. Selon la formule moyennageuse ils accordent aux communautés qui se forment ainsi des franchises, des contrats particuliers d'autonomie plus ou moins large; ils contribuent eux mêmes à créer des principautés vassales.

Mais les liens qui s'établissent ainsi ne sont pas toujours très nettement définis. En périodes de crise, soit lorsqu'un changement de règne affaiblit l'autorité souveraine, soit lorsque des rivalités religieuses éclatent entre le clergé ou les colons catholiques venus d'occident et les autorités orthodoxes amenées antérieurement sur place par la propagande byzantine, on voit des révoltes naître, des mouvements d'indépendance se préciser. C'est ainsi qu'au début du 14e siècle, au moment où l'extinction de la dynastie des Arpad et les difficultés de succession qui en résultent, provoquent en Hongrie une période de troubles, à Argès, sur le flanc sud-est des Carpathes, le voïvode d'une petite principauté de montagnes nommé Bessarab, vassal reconnu de la couronne hongroise, mais dont les sujets étaient de religion orthodoxe, se révolte contre le prétendant au trône, Charles Robert d'Anjou, et remporte en 1330, dans les montagnes, à Posada, une victoire où l'on voit d'ordinaire le

premier début de ce qui devait être un jour la principauté de Valachie [1]).

Cette victoire, du reste, n'empêchera pas ses successeurs de continuer à ménager la suzeraineté hongroise. Nous pouvons citer entre autres, par exemple, tel document de 1369 où le voïvode du moment se déclarera: « Par la grâce de Dieu et du roi de Hongrie, prince transalpin ». Au 13e siècle du reste tout cela est encore bien imprécis, bien embryonnaire. Les formations nouvelles n'apparaissent guère que dans la région sud des Carpathes orientales et du Bas Danube. Plus au nord, dans la plaine qui devait devenir la plaine moldave, on ne voit rien naître encore. Pour permettre à ces petites principautés paysannes, de population en majorité orthodoxe qu'éveille dans les vallées des Carpathes la décomposition de l'empire byzantin, de prendre une figure définie, de s'étendre, de se tailler une place dans l'histoire européenne il va falloir encore l'intervention de deux grandes forces, venues d'Asie, par lesquelles la structure de l'ancien orient byzantin achèvera d'être bouleversée: l'invasion tartare d'une part, l'invasion turque de l'autre.

## B) *L'Invasion Tartare*

L'invasion tartare est, dans l'histoire du monde, un phénomène unique. Sans doute, au cours des âges, l'orient byzantin avait vu beaucoup d'invasions venir d'Asie. Les Slaves, les Mongols avaient tenté beaucoup d'assauts. À maintes reprises leurs tribus, leurs

---

[1]) Voir en particulier: C. C. Giuresco: *Istoria Românilor* I, 347-356.

bandes avaient pénétré sur le sol de l'Europe. Plusieures s'y étaient fixée; certaines avaient crée des états indépendants ; beaucoup s'étaient laissé assimiler. Mais d'une façon générale toutes ces incursions étaient restées fragmentaires. L'ordre général des nations n'avait été bouleversé d'une façon profonde, brutale et étendue par aucune d'elles. L'invasion tartare au contraire, au milieu du 13e siècle, après avoir en quelques années couvert l'Asie entière et une grande partie de l'Europe laissa derrière elle, jusque sur les frontières de notre continent, des lambeaux d'empires immenses dont l'existence entraîna des conséquences considérables et en grande partie imprévues pour l'Europe tout entière, et pour les régions qui nous occupent en particulier.

Ce qui contribua tout spécialemment à assurer son éclat et son retentissement à l'aventure, c'est d'abord sa soudaineté imprévue.

Le chef qui devait donner l'élan à la conquête tartare et qui est resté célèbre sous le nom de Gengis Khan, était né en 1155, à la frontière de la Sibérie actuelle, dans une petite et pauvre tribu de pâtres mongols. Son enfance, sa jeunesse, une grande partie de sa vie jusqu'à 40 ans passés s'étaient écoulées dans les steppes à demi désertes de l'Asie centrale à batailler avec sa tribu contre d'autres nomades aussi barbares et aussi pauvres que lui.

Peu à peu, grâce à un étrange ascendant, il avait rassemblé autour de lui des forces plus considérables. Il s'était fait proclamer souverain de tous les nomades d'Asie. Puis avec eux, vers l'an 1206, il était parti à la conquête du monde. Il s'était tourné d'abord vers la Chine où la dynastie mandchoue régnait sur un vaste et puissant empire. En quelques

années il l'avait en grande partie soumise. Il s'était dirigé ensuite vers l'Afganistan, vers le Thibet, vers l'Inde, vers la Perse, pillant, brûlant, pour briser toute résistance. Il était revenu vers l'ouest, avait abordé la Russie, divisée alors en une foule de petites principautés, sans liens entre elles ; et il se préparait à conquérir l'Europe quand il était mort en 1227, âgé de 72 ans.

Mais sa mort même n'avait pas arrêté l'élan des siens. Ses fils, emportés après lui par la même fièvre de conquêtes toujours nouvelles, avaient commencé par achever la soumission de l'Asie. Puis ils s'étaient tournés de nouveau vers l'Europe en 1237. Cette fois ils ne s'en étaient pas tenus à parcourir les plaines de Russie. Ils étaient descendus jusqu'à la Mer Noire. Ils étaient remontés le long du Dniester à travers l'Ukraine, la Galicie et la Pologne. De là, en 1240, ils étaient entrés en Hongrie, par le massif des Carpathes ; ils étaient passés en Bohème, avaient paru aux portes de Vienne, étaient descendus jusqu'à l'Adriatique. Déjà l'Europe épouvantée voyait le moment ou les Tartares viendraient chasscr le pape de Rome. Mais le souverain qu'ils avaient alors, Ogondai, fils de Gengis Khan, était mort. Sa succession avait ouvert une période de confusion au milieu des immenses domaines que les conquérants s'étaient soumis. Les troupes d'Europe avaient dû être rappelées ; et l'on n'allait plus revoir les Tartares en occident. Mais pendant des siècles encore ils allaient dominer la plus grande partie de l'Asie.

Et certes leur œuvre devait rester pour une grande part superficielle. Ces conquérants étaient d'affreux barbares, restés attachés aux usages sommaires de leurs steppes sibériennes. Petits, bruns

huileux, le nez écrasé, la barbe rare, toujours la lance en main sur leurs chevaux à longs poils, trainant derrière eux leur camp fait de chariots sur lesquels ils montaient leurs tentes de feutre, vivant de lait de jument caillé et de viande séchée au soleil, entièrement incapables pour la plupart de lire, d'écrire et même de compter sans le secours de petites boules de bois, c'est en pillant, en massacrant, en incendiant qu'ils avaient parcouru et dominé le monde. La terreur qu'ils inspiraient avait été un de leurs principaux éléments de succès.

Pourtant ils tenaient aussi de leur premier chef Gengis Khan un sens de la discipline, un véritable art du commandement qui fit leur force et donna à leur œuvre son caractère exceptionnel. S'ils pillaient, s'ils brûlaient pour faire peur et pour empêcher, derrière leur passage, la révolte des ennemis vaincus, ils se révélaient aussi, une fois l'adversaire abattu, des administrateurs sans tracasserie, capables de se faire obéir sans révolte, avec des troupes très peu nombreuses, par des peuples immenses et divers. L'occident sans doute, où ils ne firent que passer, n'eut pas à expérimenter s'ils étaient de taille à se faire respecter par lui. Mais de la Pologne à l'océan Pacifique, des régions polaires à la mer des Indes, les foules sédentaires des cultivateurs, des artisans, des marchands se laissèrent avec docilité gouverner par les pâtres nomades et incultes qu'ils étaient. Sans se soucier, une fois vainqueurs, d'intervenir dans les querelles particulières des vaincus ou de modifier leurs mœurs, préoccupés seulement d'assurer par le sabre et le knout l'ordre intérieur et la liberté des communications d'un bout à l'autre de leur empire, pour enrichir leur trésor des produits

du travail et du commerce du monde entier; plaçant sur toutes les routes des postes de garde; construisant à tous les lieux d'étape des hôtelleries, des entrepôts pour faciliter la libre circulation des caravanes et des transports, ils créèrent depuis les extrémités de l'Asie jusqu'aux portes de l'occident, à travers d'immenses régions jusque-là sans contact les unes avec les autres, une voie de terre commode, rapide et sûre. En tout temps l'établissement d'une telle voie aurait été d'une importance considérable. Au moment et dans les circonstances où il survient cette importance est encore accrue.

Pendant des siècles Byzance, grâce à sa position sur le Bosphore, grâce à ses possessions d'orient et d'occident, grâce à ses flottes avait été le grand marché central autour duquel rayonnaient toutes les relations commerciales. Maintenant, depuis la victoire des Croisés, en 1204, ce rôle commercial de Byzance était à peu près terminé. Les Vénitiens qui avaient, dans l'intérêt de leurs propres affaires, poussé à la Croisade, avaient bien, sans doute, espéré remplacer les flottes byzantines par les leures. Mais l'empire latin sur lequel ils s'appuyaient était lui même trop instable, enfermé dans des frontières trop étroites et trop menacées. Bientôt, du reste, nous le savons, une contre-offensive des Grecs était survenue. Byzance avait été reconquise en 1261. Les avantages que les Vénitiens s'étaient fait réserver pour leurs flottes avaient été par contre coup supprimés.

Il est vrai que si les Vénitiens avaient perdu au retour des Grecs à Byzance, tout n'avait pas été compromis pour l'occident. En Italie même la république maritime de Venise avait pour principale

rivale la république maritime de Gênes. Tandis que les Vénitiens avaient joué la carte de l'empire latin, et gagné un moment grâce à lui, les Génois eux avaient soutenu les Grecs. Ces derniers vainqueurs à leur tour, mais trop faibles à présent pour reconstituer l'ancienne flotte de Byzance, c'était les Génois qui étaient devenus les maîtres du commerce maritime de Constantinople, et qui s'étaient fait accorder en récompense de leurs services toutes sortes d'avantages pour leur commerce.

Seulement ils ne s'en étaient pas tenus cette fois à installer leurs magasins et leurs comptoirs à Constantinople même et sur les côtés de la Méditerranée. Comme déjà maintenant l'empire tartare s'étendait jusqu'à la Mer Noire les Génois, armés des privilèges qu'ils tenaient de Byzance, imaginèrent de pousser leurs flottes et leurs entrepôts jusque sur les côtes de la mer intérieure, pour s'assurer un contact direct avec le grand marché d'Asie.

Soit en traitant directement avec les Tartares installés en Crimée et sur la côte nord, soit en s'établissant plus librement sur la côte occidentale, aux bouches du Danube et du Dniester, là où l'autorité des Tartares était moins solidement implantée, mais où l'on était malgré tout à portée de la grande route commerciale d'Asie ouverte par eux, ils fondaient, ils développaient, vers le milieu du 13e siècle, toute une série de ports: Caffa en Crimée, Vicina et Chilia aux bouches du Danube; à l'embouchure du Dniester le port de Moncastro (connu plus tard sous les noms de Cetatea Alba, puis d'Akerman).

Bref, d'une façon générale, la conquête des Tartares, l'établissement de leurs grandes voies commerciales de terre à travers l'Asie donnaient aux côtes

de la Mer Noire, aux bouches du Danube et du Dniester une importance toute nouvelle, sur laquelle il est essentiel pour nous d'insister, dont il nous faut envisager les divers aspects. Car c'est dans ces régions là, que la Moldavie va naître.

### C) *Les côtes de la Mer Noire s'animent*

Pendant longtemps entre toutes les contrées sur lesquelles s'était étendue l'influence de la monarchie byzantine, les régions de la côte occidentale de la Mer Noire étaient restées assez délaissées.

Sans doute aux siècles anciens les Grecs d'abord, Rome ensuite y avaient installé des ports et des colons. C'est à l'emplacement du port actuel de Constantza que vécut un moment le poète Ovide exilé.

Les empereurs de Byzance, héritiers de Rome, n'avaient, bien entendu, jamais renoncé aux droits qui leur venaient du passé. Mais ici, plus encore qu'ailleurs, leur domination tendit bien vite à devenir théorique et incertaine. Le pays était sur le chemin de toutes les invasions. Les peuplades les plus diverses le traversaient. Beaucoup ne faisaient que passer. D'autres, les Péchénètes, les Coumans y séjournaient plus longtemps. Toutes y semaient sans cesse des ruines. Du reste c'était des régions de grandes forêts qu'il aurait fallu une occupation prolongée pour pouvoir défricher.

Parfois les empereurs de Byzance entreprenaient des contre-offensives, mais sans grand succès. Leurs traces, dans toutes ces régions, se sont si bien effacées que les historiens modernes se perdent à chercher

d'identifier l'emplacement des villes qu'ils avaient construites, les lieux où ils ont pu, à tel ou tel moment, garder une influence. Tout au plus le clergé orthodoxe, à défaut d'une autorité politique régulière, avait-il à peu près maintenu une hiérarchie et des cadres religieux [1]).

Il faut bien dire du reste que pour les empereurs de Byzance ces régions de la côte occidentale de la Mer Noire demeuraient assez excentriques et d'un intérêt accessoire. Leurs voies commerciales de terre passaient par l'Asie Mineure, et de là, à travers les Balkans, vers la Grèce et l'Adriatique. Leur commerce maritime était concentré à Constantinople. Plus au Nord, entre le Danube et le Dniester, il n'y avait guère pour eux de débouchés. On a lieu de supposer que pendant longtemps, entre le passage des invasions qui les saccageaient à tour de rôle, les côtes, bien souvent, demeuraient en partie désertes.

Seulement vers le 13e siècle, avec la venue des Tartares et l'installation de leur empire, tout change. Il y a l'établissement de la voie de terre à travers l'Asie qui attire les commerçants génois et les incite à installer leurs comptoirs tout le long de la côte. Il y a autre chose aussi.

Les Tartares n'étaient pas seulement des administrateurs sans tracasserie qui ne faisaient pas de difficultés à assurer à travers leur empire le libre passage des commerçants et des marchandises. Ils étaient aussi sans passion, sans sectarisme religieux. Fétichistes d'origine, mais peu soucieux des problèmes philosophiques, ils ne songeaient à barrer la route à aucun culte. La religion chrétienne, moins

---

1) Voir: G. I. Bratiano, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă.*

encore qu'aucune autre, leur paraissait à l'origine à combattre. Car malgré tout ils avaient eu de nombreuses difficultés avec les peuples musulmans d'Asie. Et il leur plaisait assez de favoriser, par contre poids, les Chrétiens.

Les papes, bien entendu, à une époque surtout de foi ardente et de prosélitisme comme était le 13e siècle d'occident, les papes ne pouvaient manquer de profiter de dispositions pareilles. Ils organisaient des missions nombreuses, dont la direction était confiée à l'ordre nouveau des franciscains, qui se proposait d'évangéliser l'Asie Centrale et la Chine. Plusieurs des moines qui entreprient ces audacieuses expéditions, Guillaume de Rubreck, de Plan Carpin, d'autres encore ont laissé de leurs voyages d'étonnants et précieux récits où la vie de ces missions d'orient nous est décrite dans tous ses détails. Et l'on ne se contentait pas d'envoyer au loin quelques missionnaires isolés. Les régions de la Mer Noire plus proches, plus faciles d'accès étaient devenues bientôt un centre de propagande et d'évangélisation où les Franciscains avaient des couvents nombreux [1]).

Pourtant vers le milieu du 14e siècle des difficultés graves survinrent. Par moments l'ambition conquérante des Tartares se réveillait, et ils se heurtaient vers l'ouest aux forces de la Hongrie et de la Pologne qui, l'une et l'autre en plein développement, se voyaient attirées vers la mer. Or Pologne et Hongrie étaient des états catholiques. Pour soutenir l'ardeur de leurs combattants il leur arrivait de donner à leurs campagnes le caractère et l'allure d'une Croisade. Les Tartares en contre partie se montraient de

[1]) Voir Golubovitch, *Biblioteca bio-bibliographica della terra santa e dell' oriente franciscano.*

moins en moins tolérants pour la propagande catholique. De nombreux missionnaires franciscains étaient massacrés par eux.

En même temps leurs rapports avec les commerçants italiens de la côte se faisaient, eux aussi, plus difficiles. Des querelles éclataient qui se terminaient en massacres. Un moment allait arriver où, pour quelque temps, à la suite d'une bagarre survenue au port de Tana entre un marchand italien et un Tartare, en 1343, éclatait un soulèvement général des Tartares contre les commerçants d'Italie; et le commerce italien dans la Mer Noire se trouvait interrompu.

Seulement, pour compenser, pour continuer à assurer avec l'orient tartare les relations de l'occident, une nouvelle voie, une voie de terre celle-là, allait s'organiser, grâce aux progrès de la Hongrie et de la Pologne.

Hongrois et Polonais étaient à l'origine sans liens, sans origine commune, sans contact. Les premiers s'étaient fixés dans les Carpathes, les autres beaucoup plus au nord dans les plaines de la Vistule. Mais peu à peu l'évolution historique les avait rapprochés. Tandis que la décadence de l'empire byzantin amenait les Hongrois à s'étendre dans la plaine du Bas Danube, les Polonais, eux, s'étaient, du côté du nord et de l'ouest, heurtés à l'empire allemand. Ils voyaient se fermer de ce côté-là pour eux les accès à la mer; et ils avaient été tentés, eux aussi, de se retourner vers l'est et le sud-est, vers la Mer Noire, le long des vallées du Dniester et du Pruth, à travers les plaines de la Galicie et de l'Ukraine.

Sans doute dans cette direction ils se heurtaient à l'empire des Tartares, tout comme du reste les

Hongrois dans leur descente le long des pentes orientales des Carpathes. Mais aussi les uns et les autres n'en avaient éprouvé que plus nettement le besoin de s'appuyer réciproquement. Déjà la religion, les usages communs de la chevalerie occidentale devaient faciliter entre eux un rapprochement. Leurs princes tout naturellement avaient été amenés à unir leurs familles par des mariages. Casimir-le-Grand, élevée sur le trône de Pologne en 1333, avait marié sa sœur à Charles Robert d'Anjou, roi de Hongrie. Il ne s'en était pas tenu là. Pour assurer à son pays l'alliance de la Hongrie et comme il n'avait pas d'enfant, il avait promis sa succession au fils de sa sœur. Et quand il était mort c'était son neveu Louis, déjà roi de Hongrie qui était devenu en même temps roi de Pologne, rassemblant pour la première fois sur la même tête les deux couronnes. Unis et d'autant plus forts les Hongrois et les Polonais avaient poursuivi leur politique de pénétration vers la Mer Noire.

Casimir de Pologne, déjà, avait fait de grands progrès dans cette direction. Il avait conquis la Ruthénic Rouge; il avait acquis et fortifié la ville de Lwow en Galicie qui, placée sur la ligne de partage des eaux entre la Baltique et la Mer Noire, entre le bassin de l'Oder au nord et celui du Dniester au sud, était tout indiquée pour devenir un grand centre commercial, un point de transit extrêmement important. Après lui il ne restait plus qu'à pousser davantage encore, le long de la vallée du Dniester, et, tout à côté, le long de la vallée du Pruth, affluent du Danube, pour atteindre la mer.

Au moment où les difficultés des commerçants italiens avec les Tartares interrompaient momentanément les relations maritimes avec l'occident à

travers la Mer Noire, l'ouverture d'une telle voie pouvait entraîner au point de vue économique d'abord, et bientôt au point de vue politique, des conséquences considérables. Les marchandises d'Asie d'une part, longeant la côte nord de la Mer Noire, allaient pouvoir remonter le long du Dniester vers Lwow, et de là vers l'Europe Centrale et occidentale. Si la navigation maritime reprenait les marchandises du nord de l'Europe, venant de Lwow, avaient tout intérêt à descendre le long du Dniester jusqu'au port de Moncastro (Cetatea Alba), ou le long du Pruth, jusqu'aux ports du delta du Danube. Toute la plaine qui dépend de ces deux fleuves, la plaine qu'on appelle aujourd'hui la plaine de Moldavie, et qui était restée pendant tant de siècles dans une position excentrique par rapport aux grands courants de la circulation internationale, allait se trouver maintenant sur le chemin des affaires. Nous commençons à nous rendre compte pourquoi nous arrivons au moment où la Moldavie va entrer dans l'histoire.

Mais il reste encore à considérer et à comprendre dans quelles conditions cette naissance de la Moldavie va se produire; et ce n'est ni très simple, car beaucoup d'intérêts sont en jeu, ni très clair, car les documents qui sont parvenus jusqu'à nous sont très rares.

Si la Pologne et la Hongrie tendaient se rapprocher de la mer les Tartares étaient là qui barraient la route. Et sans doute, au milieu du 14e siècle, ils étaient loin d'avoir encore la force d'expansion qui avait, au siècle précédent, assuré leurs étonnants triomphes. Tout de même ils n'étaient pas disposés

à se laisser, sans résistance, supplanter par les états d'occident. Au contraire à maintes reprises ils tentent encore des expéditions pour repousser l'envahisseur au delà des Carpathes.

Et puis il n'y a pas que les Tartares à considérer. C'est bien eux qui dominent le pays, qui l'administrent selon les méthodes simples dont ils ont le secret. Mais ils n'étaient pas seuls à occuper le sol. Au dessous d'eux subsistait un mélange complexe de populations diverses, résidu de toutes les invasions qui s'étaient succédées au cours des siècles, et dont le lien principal était constitué par la religion orthodoxe.

Si Byzance, en tant que puissance politique, n'avait jamais implanté son autorité de façon durable sur la côte occidentale de la Mer Noire, le clergé byzantin avait eu une force de pénétration plus considérable. C'est lui, ne l'oublions pas, qui, pendant des siècles, avait, bien au dela des frontières officielles de l'empire, civilisé les peuples venus de toutes parts, et qui, jusqu'au moment où le catholicisme essaiera de s'imposer à son tour, avait marqué de son empreinte tout l'orient de l'Europe.

Cette empreinte avait, sur la région qui nous occupe, dû, il semble bien, être assez profonde. Les documents des archives de Byzance prouvent en effet que les diocèses orthodoxes y étaient, depuis longtemps, nombreux et actifs [1]).

L'empire bulgare qui s'était réveillé au moment de la décadence byzantine, avait par la suite étendu jusque-là son action. Or lui aussi était de formation, de culture orthodoxe. Pendant longtemps ce sera

[1]) Voir: G. I. Bratiano, *Recherches sur Vicina et Cetatea Alba*, p. 36.

chez les Bulgares que les prêtres des régions moldaves iront faire leur éducation; c'est du patriarche bulgare qu'ils recevront l'investiture; ce sont les Bulgares qui leur apprendront la langue slavone dans laquelle, une fois revenus chez eux, ils célébreront le culte. C'est le culte orthodoxe et la langue slave qui auront apporté les premiers éléments de civilisation aux populations clairsemées, fixées, entre le passage des invasions, sous la domination tartare, sur la côte occidentale de la Mer Noire.

Par conséquent bien des difficultés devaient barrer la route aux Polonais et aux Hongrois, et empêcher la simple annexion du pays par les uns ou les autres d'entre eux quand les nécessités économiques les attireront vers la mer.

## D) *Naissance de la Moldavie*

Que se passa-t-il en fait? C'est ici que l'insuffisance des documents historiques devient embarrassante.

Les chroniqueurs moldaves qui, aux 17e et 18e siècle, quand la principauté aura pris figure, essayèrent les premières de reconstituer ses origines, mais qui disposaient de moyens d'information très sommaires, se sont contentés de légendes, séduisantes peut-être pour l'imagination, mais d'une invraisemblance plus que naïve.

Selon eux, après la conquête romaine et les premières invasions, le pays serait resté pendant des siècles entièrement désert. Un jour, à une date mal définie, de jeunes seigneurs, chassant dans les montagnes de Hongrie, dans cette région du nord-est

des Carpathes qu'on appelle encore aujourd'hui le Maramouresch, se laissèrent entraîner avec leurs serviteurs à la poursuite d'un auroch, très loin, jusqu'à une plaine qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils trouvèrent verdoyante, boisée et sans habitants. L'endroit leur plût; ils décidèrent de s'y fixer. Ils allèrent chercher leurs vassaux; ils revinrent avec eux; ils s'installèrent sur le bord d'une rivière qu'ils appelèrent la Moldava, en souvenir d'une chienne nommée Molda qui s'était noyée là en poursuivant avec eux leur auroch, la première fois qu'ils étaient venus. C'est ainsi que la Moldavie aurait été fondée et que dans l'écusson à ses armes a figuré par la suite une tête d'auroch[1]).

Bien évidemment rien de tout cela n'est sérieux. Les documents hongrois explorés au siècle dernier, selon des méthodes plus scientifiques ont, malgré leur insuffisance, permis de fixer de façon moins chimériques, un certain nombre de faits plus précis.

Par malheur, au 19e siècle et encore aujourd'hui, les passions nationalistes et racistes modernes sont venues compliquer les recherches des érudits. Pour justifier les ambitions nationales des uns et des autres la tendance instinctive a été de transposer, d'habiller à la moderne, comme s'il s'agissait de nations déjà organisées, et organisées selon nos formules actuelles, les quelques indications, le plus souvent très sommaires, fournies par les archives.

La difficulté aujourd'hui est de ne pas blesser des susceptibilités les unes et les autres très respectables. J'espère toutefois éviter de soulever aucune polémique. Il ne s'agit pas en effet pour nous de

---

[1]) Voir en particulier: *Chronique de Moldavie par Grégoire Urechi*, édit. Emile Picot, p. II.

prendre parti entre des thèses de politique contemporaine mais de chercher à reconstituer dans leur complexité l'ensemble des forces qui préparèrent dans un coin longtemps égaré du monde la formation et la grandeur future d'une nation.

Voici ce que nous savons d'à peu près sûr [1]).

À plusieurs reprises, au milieu du 14e siècle, en 1343, en 1352, en 1359, pour répondre aux incursions des Tartares le roi de Hongrie entreprenait à travers les Carpathes une série de rapides expéditions, avec pour intention essentielle, semble-t-il, de protéger les défilés des montagnes. La principale base d'opérations était constituée par la région du Maramouresch, aù nord des Carpathes, sorte de nœud de vallées où, depuis des siècles sans doute, vivaient des populations pastorales, sur lesquelles le flux des invasions avait passé sans les atteindre. Leurs chefs étaient devenus, comme les premiers voïvodes des régions valaques, des sortes de vassaux de la couronne hongroise. Il était facile de recruter des troupes solides parmi elles.

Le roi constituait ainsi sur le versant oriental une sorte de marche protectrice dont il confiait la garde à un des petits chefs locaux de la montagne, un certain Dragos, « pour le remercier, disait le décret qui nous est parvenu, des secours apportés par lui dans nos campagnes, et surtout pour défendre nos terres de Moldavie ».

Cette autorité confiée à Dragos paraît bien avoir été héréditaire. Car après lui nous voyons son fils lui succéder. Mais elle n'était pas très solide. Bientôt un soulèvement se produisait, provoqué par un

---

[1]) Voir en particulier: N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, p. 54—57 et C. C. Giurescu. *Istoria Românilor*, T. I, p. 372—74.

nommé Bogdan, lequel non seulement chassait le fils de Dragos mais refusait, nous assure-t-on, de reconnaître la souveraineté hongroise.

Certains historiens roumains modernes ont vu en Bogdan le véritable fondateur de la Moldavie indépendante. Ils nous le montrent constituant une principauté et s'y installant en maître. Après lui ils énumèrent la liste de ses successeurs qui, sans interruption désormais, vont régner et exercer à l'intérieur comme à l'extérieur de leur territoire tous les droits souverains.

A vrai dire non seulement les documents sur lesquels s'appuie cette interprétation sont bien sommaires ; mais encore une telle façon de présenter les faits transpose un peu trop simplement les notions modernes de nationalité et d'indépendance politique dans un passé où ces notions étaient encore souvent fort ignorées. Elle tend involontairement à enlever beaucoup de vie et de couleur au complexe enchaînement des actions et des réactions opposées qui lentement dans ce coin longtemps dédaigné de l'Europe, ont préparé la naissance d'un peuple. Elle se heurte d'ailleurs à des difficultés dont elle ne saurait rendre compte. Sur quelles forces pouvaient s'appuyer ces princes nouveau-venus pour constituer d'un seul coup une nation au milieu d'une région faite d'éléments si divers ? Pourquoi, si leur pouvoir s'est établi tout de suite de façon régulière, les documents qui nous sont parvenus à leur sujet sont-ils si rares ? Pourquoi l'ordre même de leur succession, les dates de leurs règnes et jusqu'à leurs noms sont-ils aujourd'hui si mal fixés ?

A vrai dire il semble bien qu'il s'agissait à l'origine de tout autre chose que d'un état organisé selon

la conception moderne du mot. Les premiers chefs choisis par les Hongrois pour administrer en leur nom la marche fondée sur le versant oriental des Carpathes avaient bien pu être assez vite supplantés par d'autres, les fils de Dragos chassés par le Bogdan en qui l'on a vu le véritable fondateur de la Moldavie. Ce Bogdan lui même n'en dût pas moins être tout d'abord un assez petit personnage, enfermé dans les vallées de montagne.

Ses premiers successeurs après lui sont encore obligés à toutes sortes de ménagements vis-à-vis de leurs puissants voisins. Le premier d'entre eux Latzco, pour ménager les Hongrois, accueille et encourage autour de lui la propagande catholique. D'autres, un peu plus tard, Pierre en 1387, Étienne en 1395 reconnaissent expressément la suzeraineté des Polonais.

A côté d'eux, pendant longtemps, dans la montagne, dans les vallées isolées, subsistent d'autres petits chefs plus ou moins indépendants eux aussi, dont certains même ne seront assimilés que beaucoup plus tard. C'est ainsi qu'au 17e siècle, le prince Démètre Cantémir, dans un ouvrage qu'il consacrera à la description de son pays, signalera que, de son temps encore, dans les montagnes de Bukovine, demeuraient depuis les temps les plus anciens trois petits républiques autonomes, l'une à Campulung, dans les environs de la ville de Suceava, l'autre à Vrancia, la troisième à Tighec [1]).

Les progrès des premiers princes moldaves proprement dits paraissent bien avoir été assez lents. C'est seulement dans les dernières années du 14e

[1]) Voir Dimitrie Cantémir, *Descrierea Moldaviei*, edit. Cartea Românească, p. 125—126.

siècle que l'un d'eux, Roman, atteint la Mer Noire, et s'intitule, dans une charte du 30 mars 1392 « voïvode du pays moldave depuis les montagnes jusqu'à la mer » [1]).

Comme, un peu plus bas, au siècle précédent, avaient déjà été les princes de Valachie, les nouveaux voïvodes moldaves sont encore, vis-à-vis des grands états voisins, des sortes de vassaux qui, en cas de danger, demandent aide et protection.

Cependant le développement des voies commerciales, le progrès du trafic qui de Pologne et de Hongrie attire vers les ports de la Mer Noire, vers la Crimée et le grand marché de Tartarie un nombre sans cesse plus considérable de marchands, enrichit le pays, et, par contre coup, grandit l'importance de ses princes. Ceux-ci, dès le milieu du 14e siècle, commencent à conclure des accords douaniers. Ils établissent aux principaux points de passage des postes de péage qui leur procurent des ressources et de l'argent. Nous voyons, en 1387, l'un d'entre eux offrir au roi de Pologne 3000 roubles d'argent en échange d'un bout de territoire. Bientôt, aux gites d'étapes des caravanes, des villes, vont naître [2]). En même temps l'influence déjà ancienne du clergé orthodoxe tend à maintenir aux régions moldaves, en face de la Pologne et de la Hongrie catholiques, une personnalité distincte. On peut dire que ce sont à la fois les circonstances économiques et la religion qui vont donner naissance à la Moldavie.

Et puis là-dessus il y a autre chose encore qui assure à la Moldavie naissante sa première originalité, et sa première vigueur. Malgré le développe-

[1]) Voir C. C. Giuresco, *ouv. cité*, p. 433.
[2]) Voir I. Nistor, *Handel und Wandel in der Moldau.*

ment du commerce la population reste, avant tout, paysanne, avec un sens très vif de l'indépendance terrienne. A mesure que le pays prend figure, que les princes sortent des hautes vallées de montagnes pour s'avancer vers la mer, leur premier soin est de distribuer les terres où ils s'installent entre leurs principaux compagnons. Une sorte de classe de paysans propriétaires va se former, qui auront un sentiment très vif de leur indépendance, qui, en cas de danger, sauront prendre les armes et formeront des sortes d'armées de volontaires comparables, toutes proportions gardées, aux troupes paysannes des vallées suisses.

Pourtant en face des deux grands états catholiques voisins plus forts et déjà politiquement beaucoup plus avancés, et tout deux attirés vers la mer, il aurait très bien pu arriver que la naissante autonomie moldave ne fut pas en mesure de se développer. En 1412 un traité était conclu entre la Pologne et la Hongrie pour préparer un partage des régions moldaves.

Mais un autre grand événement survient vers cette époque-là qui va transformer la position de tous les problèmes de l'Europe orientale et qui, grandissant encore l'importance commençante de la plaine moldave et des régions roumaines en général va bouleverser l'avenir ouvert devant elles, c'est l'invasion des Turcs.

### E) *L'Invasion Turque*

Comme beaucoup des envahisseurs qui, au cours des siècles, étaient déjà venus battre à tour de rôle les frontières de l'occident, les populations qui de-

vaient donner naissance aux Turcs descendaient des tribus nomades des steppes de la Haute Asie, que l'on comprend sous le nom général de peuples turkmènes.

Leurs débuts sont, bien entendu, entourés de beaucoup d'incertitude. Pendant des siècles ils avaient erré dans ces immenses régions oû les limites étaient toujours incertaines, tantôt fondant ici ou là un empire, tantôt se divisant pour se regrouper ailleurs.

A l'époque de la I-ère Croisade une des branches principales de ces peuples turkmènes, on les appelle les Turcs Sjeliouskides, avait fondé un empire qui bientôt s'étendait de la Caspienne à la Méditerranée, qui dominait l'Arabie et la région de Damas, et harcelait les frontières orientales de l'empire byzantin.

Ils avaient été convertis à l'islamisme dès leurs débuts. C'est contre eux que les Croisés d'occident, dans leur descente vers la Syrie et la Palestine, eurent à livrer quelques uns de leurs plus violents combats; c'est eux qu'à maintes reprises ils trouvèrent devant eux pour venir assaillir leurs premiers établissements.

Bien évidemment toutefois, pour les Turcs Sjeliouskides comme pour beaucoup de ces peuples asiatiques encore à demi nomades, à chaque génération, à la mort de chaque souverain tout était remis en question. Leur empire n'avait cessé de se diviser et de se reformer, de s'étendre à l'infini sous l'impulsion de quelque chef conquérant pour se replier ensuite sous le choc d'un ennemi plus puissant.

Au 12[e] siècle les empereurs de Byzance leur avaient repris une partie de leurs conquêtes du Proche Orient. Au 13[e] siècle, quand les Tartares de Gengis

Khan voulurent imposer à toute l'Asie une discipline unique les Sjeliouskides sont repoussés de la Caspienne; ils se dispersent. Les uns vont se fixer sur la côte de l'Asie Mineure, dans le voisinage des empereurs grecs, eux mêmes chassés de Constantinople par la 4e Croisade; d'autres se réfugient sur l'Euphrate pour laisser passer la tourmente. C'est là que les Turcs proprement dits vont naître.

Une fois les premières vagues d'invasion tartare passées le descendant d'un des chefs Sjeliouskides qui s'étaient réfugiés sur l'Euphrate, un prince du nom d'Osman, né en 1258, entreprenait en 1290 de remonter vers l'Asie Mineure. A ce moment les empereurs grecs avaient reconquis Constantinople et tentaient de rassembler quelques lambeaux de l'ancien empire byzantin. Mais ils restaient faibles, épuisés, menacés de partout. Tandis qu'ils se débattaient du côté de l'Europe avec les états nés de la décomposition de leur ancien empire, Osman les attaquait en Asie Mineure. En 1301 il occupait Nicée; en 1326 il leur prenait Brousse dont il faisait sa capitale.

Peut-être en d'autres temps une telle conquête se serait-elle écroulée à son tour comme tant de celles qui l'avaient précédée. Mais les empereurs byzantins ne pouvaient plus réagir. Ils n'avaient plus d'armée, plus d'argent. Ils étaient divisés contre eux mêmes par ces révolutions de palais et de cour qui, en tout temps avaient fait la faiblesse de leur empire, et qui maintenant s'aggravaient encore à mesure que la décadence se précipitait.

Ils avaient bien essayé, pour se protéger à l'ouest, de faire appel à l'intervention du pape. Ils avaient proposé de travailler à la réunion des Églises, de renoncer au schisme orthodoxe. Mais ils s'étaient

heurtés à l'obstination fanatique de tout leur clergé qui se refusait à abandonner les anciens rites et insufflait à la population de Constantinople une haine passionnée contre les Catholiques à qui Byzance devait sa décadence et sa ruine. L'orthodoxisme de Byzance épuisée loin de céder se raidissait dans un suprême effort d'apologétique où théologiens, philosophes, professeurs, artistes rivalisaient pour maintenir et réveiller avec un dernier éclat l'originalité propre de la civilisation chrétienne d'orient.

Alors les empereurs désorientés, à qui il fallait tout de même un appui militaire, imaginaient de chercher, contre les catholiques, à traiter avec les nouveaux envahisseurs turcs. Ils se résignaient à demander secours aux Mahométans. Au lieu de résister à leur assaut ils cherchèrent à s'en faire des alliés en leur cédant des lambeaux de leurs dernières provinces, en leur donnant pour épouses des princesses de la famille impériale.

En 1340 les Byzantins ne gardaient plus guère sur la côte d'Asie Mineure que la ville de Scutari; et, plus loin, une petite principauté à demi indépendante, à Trébizonde. Tout l'intérieur du pays était abandonné aux Turcs. En 1343 l'empereur Cantacuzène, en lutte avec Jean Paléologue qui voulait le détrôner, donnait sa fille en mariage à un Turc pour avoir l'appui de celui-ci contre son rival. Deux ans plus tard les Turcs prenaient pied sur la côte d'Europe.

Sans doute ils étaient loin de représenter une barbarie aussi fruste que l'avait été au siècle précédent, celle des Tartares; leurs princes s'entouraient de tout le luxe, de toutes les somptuosités, de tous les raffinements voluptueux de l'Islam. Cependant ils

mêlaient à ces raffinements des sauvageries qui ne ménageaient ni les massacres ni les pillages. Leur seule méthode de gouvernement, qui, déjà, s'annonçait allait êt red'exploiter les populations vaincues sans se mêler à elles. Ils traînaient après eux l'esclavage, la polygamie, toutes les mœurs contre lesquelles le Christianisme, depuis des siècles, n'avait cessé de lutter. Et malgré cela la faiblesse désorientée de Byzance n'était pas à ce moment la seule à négocier avec eux. Les marchands de Venise préoccupés avant tout de leurs rivalités avec les Gênois, et toujours désireux de s'assurer des faveurs pour leurs comptoirs d'orient, cherchaient leur concours. Dans les Balkans, dans la vallée du Danube les états nés de la décomposition byzantine cherchaient par moments à s'appuyer sur eux.

Eux, profitant de tout, progressaient sans cesse. En 1346 ils s'installaient en Thrace. En 1360 ils transportaient leur capitale à Andrinople. En 1389 ils remportaient à Kossovo une victoire qui leur livrait la Serbie. En 1393 Tirnovo, la capitale bulgare, tombait à son tour entre leurs mains. Et à mesure que leurs succès se multipliaient leur barbarie se donnait plus libre cours, leurs massacres, leurs pillages se multipliaient avec moins de scrupule.

À ce moment seulement, devant le danger croissant, devant cette progression foudroyante de la barbarie islamique, qui couvrait peu à peu toute la péninsule balkanique et coupait les communications directes entre Constantinople et l'occident, la chrétienté commençait à comprendre la gravité du danger nouveau qui la menaçait. Le pape organisait avec l'appui du roi de Hongrie une sorte de Croisade à

laquelle une foule de chevaliers français et allemands prenaient part. Mais l'expédition improvisée, ignorante des forces de l'adversaire, aboutissait à la terrible défaite de Nicopolis en 1396.

L'occident, de plus en plus menacé, reprenait de nouveaux efforts. Le pape cherchait à rassembler des forces et tentait d'obtenir enfin une réconciliation entre l'Église d'orient et celle d'occident, pour appeler les catholiques au secours de Constantinople. Un répit était d'ailleurs obtenu par la mort du sultan turc Bajazet, dont la succession difficile divisait pendant plusieurs années ses quatre fils et arrêtait les progrès des Turcs.

Et puis un des grands héros de l'époque, Jean Corvin de Hunyade qui allait, de 1446 à 1456, gouverner la Hongrie avec le titre de régent, remportait contre les infidèles quelques éclatantes victoires.

Mais pendant ce temps-là les négociations entre catholiques et orthodoxes pour l'union des Églises, loin d'aboutir, se heurtaient à une incompréhension réciproque.

En vain l'empereur de Constantinople Jean VIII venait lui-même en occident et, au concile de Florence, acceptait toutes les conditions que lui imposait le pape. De retour à Constantinople il était renié par le clergé et par le peuple ; l'annonce de ses concessions soulevait une émeute. Byzance cependant était déjà presqu'à bout. La ville, encerclée de toutes parts par les Turcs, n'avait plus, pour communiquer avec l'occident que les détroits dont les abords étaient occupés par l'ennemi. Mais les fanatiques répondaient à toute objection : « Nous aimerions mieux, s'il le fallait, voir régner à Constantinople le turban des Turcs que la mitre des latins ».

Pendant quelques années encore l'agonie se prolongeait, tant le prestige de la vieille capitale, tant la puissance tant vantée de ses murailles qui avaient au cours des siècles, résisté à tant d'assauts s'imposaient encore.

Enfin pourtant en 1453 le jeune sultan Mahomet II, avide d'illustrer son règne par un exploit extraordinaire, se décidait. Il rassemblait des forces considérables, il faisait construire un canon énorme, comme on n'en avait encore jamais vu, cependant que le dernier empereur de Byzance, au milieu de la population découragée et vaincue d'avance, s'efforçait à galvaniser les dernières énergies.

Après quelques semaines de résistance l'enceinte était forcée, l'empereur tué sur le rempart, cependant que les habitants, affollés, se réfugiaient dans les églises pour y attendre leur destin. Les Turcs entrant par la brèche se livraient pendant plusieurs jours à un pillage, à des massacres comme l'histoire en a peu connus. L'empire byzantin était mort. Les Turcs, sous l'éclat de leur suprême et éclatante victoire, répandaient maintenant à travers l'occident entier une longue angoisse. Grâce à leur triomphe tout un ensemble de valeurs, tout un système de relations internationales se trouvaient changés.

Les régions de la Mer Noire subissaient en des sens divers le contre coup de ce grand bouleversement. D'une façon générale leur importance géographique avait grandi à partir du moment où les progrès des Turcs à travers les Balkans avaient coupé la route la plus directe entre Constantinople et l'occident. Il ne s'agissait plus en effet seulement de pouvoir descendre le long du Dniester jusqu'à la route commerciale de Tartarie et d'Asie. Il s'était

agi aussi de pouvoir communiquer avec Byzance, de remplacer la route qui pendant longtemps avait rattaché la vallée occidentale du Danube à la mer par les Balkans et Constantinople. Les ports du delta allaient s'animer; sur la rive gauche du fleuve, le long du Pruth et de ses affluents, la circulation allait se faire plus intense.

En même temps aussi les principautés naissantes de la région danubienne tendaient à prendre une personnalité morale plus assurée et plus précise. Pendant la dernière période en effet où Byzance sentait venir la catastrophe, si le peuple s'était laissé faire, si sa volonté de résistance guerrière était morte, la foi orthodoxe, au lieu de s'éteindre s'était comme raffermie. Sous le coup du danger toute l'élite intellectuelle, au lieu de se résigner à la défaite inévitable, s'était raidie dans une fidélité plus obstinée à son Église, et même avait réagi par une sorte de suprême renaissance littéraire et artistique où ses écrivains, ses peintres, ses sculpteurs rajeunissaient avec un dernier éclat les formules qui avaient fait la splendeur de la civilisation byzantine.

D'ailleurs, si le champ d'influence de l'Église byzantine se rétrécissait sans cesse à l'ouest, un immense domaine nouveau s'ouvrait à elle dont l'importance future pouvait à peine être encore soupçonnée, mais qui contribuait déjà indirectement à fixer la physionomie particulière des pays de la Mer Noire: c'était vers le nord et vers l'est les plaines immenses de la Russie.

Pendant des siècles les plaines de Russie n'avaient guère été qu'un terrain de passage pour les nomades où des principautés instables s'étaient successivement formées et dissoutes sans jamais pouvoir ni durer

ni rien construire. Vers le sud seulement, dans les régions les plus proches de la Mer Noire, l'influence civilisatrice de Byzance avait pu se faire sentir. Kiew, en Ukraine, était même devenue une sorte de métropole, un centre de pèlerinages, d'où le clergé orthodoxe avait rayonné à travers les grandes plaines. Mais l'invasion tartare était survenue. L'empire de Gengis Khan avait étendu sans résistance sérieuse, à travers les principautés russes, sa domination et sa loi. Il leur avait imposé, selon sa méthode simpliste, un ordre et une discipline uniformes, saccageant les quelques centres déjà les plus avancés, ruinant la première splendeur encore barbare de Kiew, mais ne cherchant pas à remplacer par d'autres les forces morales que le clergé orthodoxe avait représentées jusque-là.

Puis l'empire tartare s'était affaibli peu à peu. Dans le cadre vide des forces nouvelles pouvaient naître. Les princes qui, sous la suzeraineté des Tartares, avaient exercé l'autorité, prenaient de l'indépendance. Un état nouveau se constituait qui bientôt allait apparaître avec une forme précise le jour où, en 1480, le prince de Moscou, brisant ses liens de vassalité, ralliera les éléments dispersés du pays. Or en même temps, comme le prince de Moscou était déjà rattaché à la religion orthodoxe, l'église qui venait un peu plus tôt de mourir à Constantinople, retrouvait devant elle une vie neuve et bientôt puissante. Et grâce à ce secours les régions de la Mer Noire, les principautés roumaines naissantes, coincées entre l'Islam et les pays catholiques n'allaient pas être seules à maintenir la tradition de l'église d'orient. Au contraire, formant un trait d'union entre l'ancien foyer byzantin et le domaine nouveau de

la grande Russie, elles vont trouver un appui qui renforcera leur orthodoxisme et leur permettra de se fixer une personnalité.

Mais la situation générale était loin d'être la même pour elles au nord et au sud du delta du Danube. La région du sud, dans la plaine comme dans la zone méridionale des Carpathes, l'actuelle Valachie, était plus directement menacée par les progrès des Turcs. Sans doute ses princes pouvaient manœuvrer entre la Hongrie d'une part et les Turcs de l'autre. Mais ils ne pouvaient manœuvrer qu'en cédant alternativement aux uns et aux autres. La Hongrie tenait les cols des montagnes; ses armées occupaient toute l'actuelle Transylvanie. Dans la plaine valaque on était sans protection, à la merci immédiate des Turcs. Les princes qui, au siècle précédent avaient profité de la décomposition byzantine pour prendre une grandissante indépendance, se voyaient déjà obligés de courber le dos, de négocier avec l'envahisseur. Dès la bataille de Nicopolis les contingents valaques qui figuraient dans l'armée des Croisés abandonnaient au milieu du combat pour éviter les représailles du vainqueur. En 1412 le prince Mircea de Valachie, figure énergique et courageuse cependant devait pour la première fois, s'engager à payer un tribut au infidèles. Ses successeurs sans doute essaieront à plusieurs reprises de se libérer. Mais les Turcs établissant une garnison au port de Giourgiou sur le Danube, à 60 km. de l'actuelle capitale de Bucarest, les tiendront presque constamment à leur merci. Livrée à elle seule la région valaque aurait eu bien du mal sans doute à sauver sa personnalité naissante.

Heureusement, plus au nord, plus loin de la grande voie qui du Bosphore attirait les Turcs vers

l'occident, la Moldavie était moins directement menacée. Ellc devait former le glacis naturel de défense par où les armées ottomanes pouvaient être prises à revers. Et d'ailleurs, enrichie déjà par son voisinage avec les routes commerciales qui de Pologne menaient aux ports de la Crimée et au grand marché asiatique de Tartarie, elle devait posséder plus de moyens de défense. La guerre contre les Turcs pouvait consolider son existence, faire d'elle un véritable état, lui donner pour la première fois, dans la politique internationale, son rôle propre.

Mais aussi elle devait compter avec ses voisins de toutes sortes qui vers l'ouest et le nord l'enserraient. Ellc devait subir le contre coup de toutes les agitations de la politique européenne.

Or dans l'Europe du milieu du 15ᵉ siècle il n'y avait ni unité de civilisation et de mœurs, ni communauté d'action politique. Pour comprendre la place que va tenir la jeune Moldavie, pour apprécier à sa juste valeur la figure que va lui donner le règne du prince qui est resté dans son histoire sous le nom d'Étienne-le-Grand il faut embrasser d'un double coup d'œil d'ensemble l'Europe orientale de ce moment-là, au point de vue des mœurs et de la civilisation d'abord, au point de vue des forces politiques qui la dominaient d'autre part.

## *Vue de l'Europe Orientale au 15ᵉ siècle*

La Hongrie et la Pologne, qui représentent à ce moment les deux grandes forces de défense de la Chrétienté en orient, sont des états du Moyen Âge, occidentalisés à des titres divers, mais déjà riches d'une culture socialement et politiquement raffinée.

Toutes deux ont à leur tête des aristocraties brillantes et prospères et des bourgeoisies solidement organisées défendant avec énergie des privilèges qui assurent leur originalité.

La Hongrie est la plus avancée. Sans doute sa civilisation est encore relativement récente. C'est seulement à la fin du 10e siècle que les bandes d'Arpad sont arrivées dans le pays et s'y sont fixées. Mais elles se sont vite transformées. Leur conversion au catholicisme les a rattachées à la communauté occidentale. D'ailleurs le pays touche à l'Adriatique par où lui arrivent les influences d'Italie. Et puis dès le début du 14e siècle le dernier descendant direct de St. Étienne étant mort sans héritier, la dynastie des Anjou, venue de Naples et alliée aux Capétiens de France, a été appelée au trône, apportant avec elle les usages de la Chevalerie, et attirant beaucoup d'artistes.

Dans la capitale, à Bude, sur le Danube, les commerçants italiens et français sont nombreux. Une des rues où beaucoup d'entre eux habitent s'appelle la rue des Français. En 1457 le roi Ladislas, au moment de mourir très jeune, emporté par une épidémie, viendra de se fiancer à une princesse française. Son successeur, Mathias Corvin, le fils du grand soldat Jean Hunyade, celui qui va être le contemporain et, tour à tour, le protecteur et l'adversaire d'Étienne-le-Grand de Moldavie, bien qu'originaire de Transylvanie, représentera par sa carrière et ses goûts un type très voisin de celui des grands condottières italiens. Si les guerres vont tenir une grande place dans sa vie il sera aussi une sorte de savant, de dilettante et d'artiste à la mode de la Renaissance. Il épousera Béatrice d'Aragon, fille de Ferdinand roi

de Naples, princesse brillante et aventureuse qui exercera sur lui une grande influence. Sa cour sera pleine d'Italiens. Au centre de son palais, vaste édifice d'âge et de style variés, dressé sur une des collines qui dominent le Danube, il fera construire pour lui un élégant pavillon à l'italienne ou il se plaira à rassembler à grands frais une bibliothèque bientôt célèbre dans toute l'Europe. Pendant des années son plus grand plaisir sera de collectionner les manuscrits rares richement enluminées. Il entretiendra toute une série de copistes et de peintres. Grâce à lui Bude, pendant quelques années, deviendra une sorte de Florence orientale.

Hors de la capitale les villes, les villes commerçantes de Transylvanie surtout, Sibiou, Sighisoara, Brasov et les villages qui les entourent, ont été peuplées avec des colonies venues de l'étranger, surtout quand, après l'invasion des Tartares et leurs massacres, il avait fallu rendre au pays dévasté une vie nouvelle. Ce sont des Allemands surtout, des Allemands de la région rhénane, qui sont venus, apportant avec eux leurs usages et leurs habitudes, protégés par toutes sortes de franchises qui font de leurs établissements des sortes de républiques presqu'autonomes.

Aujourd'hui encore leurs descendants, qu'on appelle d'une façon générale les Saxons de Transylvanie, ont conservé au décor son caractère médiéval et germanique. À Brasov, par exemple, la cathédrale gothique, surnommée l'église Noire, les vieux remparts, les maisons de pierre avec leurs voûtes épaisses entre les rues étroites, évoquent quelqu'ancienne cité de l'Allemagne d'autrefois. On imagine sans effort que derrière la vitre de quelqu'échope va

apparaître le petit tailleur de la légende. Et tout autour la campagne est semée d'anciens villages fortifiés avec leurs églises entourées d'un rempart où, aux jours d'invasion, chaque famille venait trouver une casemate pour se loger et une cave pour abriter ses provisions.

La Pologne, plus éloignée des grands centres de culture, est peut-être plus fruste. Une de ses provinces orientales, la Lithuanie, n'a été que depuis moins d'un siècle rattachée à l'ensemble du royaume et enlevée au paganisme. À ses portes s'étendent les grandes plaines où règnent les Tartares, où les Russes commencent à peine à dégager leur indépendance. Cependant dans l'ensemble du pays le catholicisme s'est implanté depuis longtemps déjà et a exercé son influence civilisatrice.

Et puis, sans que le pays perde son individualité, il s'est trouvé, aussi, rattaché un moment aux territoires qui dépendent des Anjous de Hongrie.

À la fin du 14e siècle, par le jeu des successions, Louis-le-Grand d'Anjou, déjà roi de Hongrie, a hérité aussi du trône de Pologne, et a, par une union personnelle, gouverné les deux royaumes. Sans doute l'union n'a été que passagère. À sa mort en 1382 Louis laissait deux filles entre lesquelles il a partagé sa succession, l'une héritant de la Hongrie, tandis que l'autre, Edwige, recevait la couronne de Pologne.

Mais les influences occidentales ne s'étaient pas effacées pour cela en Pologne. Au contraire elles s'étaient prolongées avec une grâce toute moyennageuse dans une athmosphère de légende dorée.

Edwige d'Anjou, à la mort de son père, était très jeune encore, et fiancée depuis l'enfance à un

prince Guillaume de Habsbourg. Mais au même moment, sur la frontière orientale de la Pologne, la sauvage Lithuanie, encore payenne et indépendante, avait pour souverain un certain Ladislas Jagellon qui cherchait femme et qui, aussi, souhaitait faire entrer son peuple dans la communauté civilisée des peuples chrétiens, mais sans bien savoir s'il devait se tourner vers Rome ou vers Byzance, vers les catholiques ou les orthodoxes.

Dans son embarras Ladislas entendit parler des grâces de la jeune reine Edwige. Il lui demanda sa main en promettant que, pour l'obtenir, il convertirait avec lui son peuple au catholicisme.

Edwige avait hésité longtemps. Son cœur était pris; et puis on lui avait dit que Ladislas était un affreux barbare, poilu comme un ours. Mais ses conseillers, toutes les autorités du pays lui avaient fait valoir que son mariage avec Ladislas rattacherait la Lithuanie à la Pologne et à la catholicité. La raison d'État, le devoir lui commandaient de renoncer à son fiancé.

Ladislas de son côté était venu faire sa cour au château de Cracovie où Edwige, incertaine et troublée, implorait la Vierge dans son oratoire. Ladislas et ses gens avaient revêtu de belles tuniques de velours de Flandre bordées de riches fourrures d'hermine. Edwige avait eu la surprise de découvrir que ce barbare n'était pas si terrible. Le mariage avait été célébré. La Pologne et la Lithuanie s'étaient trouvées unies par l'union de leurs souverains. Ladislas était devenu chrétien. Tous ses sujets avaient été baptisés avec lui par des prêtres qui, passant de village en village, rassemblaient les habitants sur la place publique et les aspergeaient à la fois d'eau bénite.

Puis Edwige était morte encore jeune. Ladislas Jagellon, resté seul sur le double trône de Pologne ct de Lithuanie, s'était révélé un grand roi énergique et constructeur.

Sans doute pour organiser économiquement ses états il avait procéde de façon rapide et sommaire, comme lors de la conversion de ses Lithuaniens. Pour enrichir son double royaume, pour le faire largement bénéficier du courant d'affaires qui se dessinait de l'ouest vers la Mer Noire et les marchés d'Asie il avait attiré dans les villes des colonies d'Allemands et aussi d'Arméniens et de Juifs, qui avaient la pratique du commerce; à chacun desquels il imposait du reste un statut particulier, il accordait des franchises, des privilèges, strictement délimités; et qui, avec leurs costumes et leurs usages, se mêlaient sans se fondre.

Mais aussi avec les progrès de la richesse on faisait appel aux artistes de l'occident, français et italiens, qui décoraient les villes de tous les somptueux raffinements de l'architecture médiévale. À Lwow (qui fut, plus tard, appelée Lemberg sous la domination autrichienne) s'élevaient pendant tout le cours du 15e siècle de beaux hôtels de pierre que le temps et les guerres n'ont pas tous détruits par la suite.

Cracovie la capitale, mieux encore, voyait naître une foule de monuments où les artistes venus de France et d'Italie rivalisaient de talent et d'éclat; sa Halle aux Draps aux arcades savamment fouillées, son églisc S-te Marie qui lance vers le ciel deux hautes tours, dont la plus élevée est surmontée d'une couronne d'or; les collèges gothiques de son Université aussi. Car Jagellon ne s'était pas contenté d'appeler à lui des commerçants. Il avait fondé aussi une Uni-

versité qui allait vite devenir un centre de théologie célèbre dans toute l'Europe, et que devait bientôt illustrer le passage de Copernic en 1491.

Et puis sur une hauteur, au dessus de la ville, s'élevaient les somptueuses constructions du Wawel, à la fois forteresse, palais et cathédrale, où allaient d'âge en âge s'entasser, couverts d'or et de marbre, les tombeaux des rois et des évêques.

Et toutes ces somptuosités encore debout aujourd'hui nous révèlent quels nobles reflets de la culture occidentale atteignaient et embellissaient à ce moment la jeune et lointaine Pologne.

Un peu plus loin vers l'ouest la Bohème, née d'une invasion slave, mais marquée depuis longtemps déjà de culture catholique, a fait également de sa capitale de Prague, dont l'Université est déjà puissante, un centre de pensée et de vie très occidentale.

Bref jusqu'aux crêtes des Carpathes, jusqu'aux frontières de la Galicie, le catholicisme occidental, importé depuis plus ou moins fraîche date, était déjà venu imposer sa marque, son art et les principaux de ses usages.

Au même moment, par contre, l'orient asiatique et barbare que, depuis des siècles, la Chrétienté byzantine avait contenu, s'avançait en triomphateur à travers l'Asie Mineure et les détroits, jusqu'au cœur des Balkans, au milieu de sauvages destructions.

Sans doute les Turcs, après avoir longtemps représenté une des branches les plus frustes des populations issues de la Haute Asie, avaient été mis en contact, par leurs premières conquêtes, avec les civilisations plus raffinées de l'Arabie et de la Perse, qui avaient profondément influé sur leurs usages.

Quand ils approchèrent de l'Europe, malgré tous les massacres tous les pillages dont s'accompagnaient leurs progrès, ils apportaient avec eux tous les raffinements voluptueux des vieilles sociétés asiatiques, les habits flottants, le luxe des armes et des tapis, les chevaux de prix et les belles esclaves parfumées, toutes les somptuosités empruntées au décor légendaire des Mille et une Nuits.

Sans doute aussi ils ne cherchaient pas à éliminer ou à absorber les populations conquises par eux. Il leur suffisait, comme l'avaient fait avant eux plus sommairement les Tartares, d'installer un peu partout des colons auxquels, avec une sorte de tolérance faite d'insouciance et de dédain, ils accordaient diverses franchises.

À Constantinople, en particulier, aussitôt après leur conquête, ils laisseront, ils feront affluer, dans un mélange confus, des gens de partout. Le clergé orthodoxe continuera à être toléré pour diriger la masse de la population chrétienne, les raïas, que le sultan dédaignait de gouverner lui même. Les commerçants italiens, le jour où leurs républiques se seront résignées à abandonner la lutte contre les Infidèles, retrouveront quelques uns de leurs anciens privilèges. Les Juifs, accueillis mieux que nulle part ailleurs, deviendront de plus en plus nombreux, à partir du moment surtout où, en 1492, l'Espagne décidera de les chasser de chez elle. Un siècle après la conquête ils seront plus de 40.000 dans la ville, qui s'insinueront partout, médecins, commerçants, changeurs, astrologues, et tiendront, jusque dans l'entourage des sultans, des postes de confiance [1]).

---

[1]) N. Iorga, *Byzance après Byzance.*

Du reste les Chrétiens aussi, pourvu qu'ils acceptassent d'abjurer leur foi, allaient être accueillis dans l'administration et dans l'armée.

Le corps des janissaires, le fameux corps d'infanterie, qui devait former pendant des générations le corps d'élite des armées ottomanes sera recruté uniquement parmi des enfants de Chrétiens, ravis à leurs familles, convertis de force à l'Islamisme, et préparés pendant des années dans une école spéciale, au métier des armes.

Et certes tout ce grouillement installé au milieu des dépouilles encore somptueuses du vieil empire byzantin, finira un jour par apparaître riche d'une indolente poésie. Le laisser aller islamique fera un jour du domaine turc, pour les artistes romantiques du 19e siècle, un décor à la fois nonchalant et voluptueux. Mais dans l'ardeur de la conquête les contemporains furent surtout frappés par la fièvre destructrice, par les saccages de toutes sortes qui accompagnaient les progrès des envahisseurs.

Tandis que l'occident catholique s'était patiemment avancé jusqu'aux Carpathes, et dressait, au milieu de ses cités nouvelles, ses riches monuments d'architecture médiévale où déjà se devinait la Renaissance, en face, à travers les Balkans, la barbarie musulmane écrasait sous ses pas les souvenirs de la vieille romanité byzantine.

Pour le moment toutefois, vers le milieu du 15e siècle, les deux forces dressées l'une contre l'autre, ne sont pas encore partout en contact. Les Turcs en effet, dans leur progression envahissante, s'étaient souciés surtout d'atteindre au plus tôt, à travers les Balkans, les côtes de la Méditerranée. Plus au nord les régions de la Mer Noire, plus excentriques, avaient

été momentanément négligées par eux. Et là, dans ces régions en quelque sorte intermédiaires, d'étonnants contrastes se mêlent.

Ici et là tout d'abord, le long des rivages, il y a des coins où la vie byzantine subsiste encore presqu'intacte, de petites villes qui n'ont pas encore été envahies, et où quelques unes des grandes familles de l'ancien empire se sont réfugiées. Sur la côte d'Asie Mineure c'est Trébyzonte, devenue au temps de l'empire latin une sorte de petite principauté indépendante et qui subsiste sous l'autorité de quelques princes alliés à l'ancienne famille impériale. De l'autre côté, au nord, sur la côte de Crimée c'est la petite principauté plus récente de Mangop. Là vivait au début du 15[e] siècle un khan de Tartares qui avait épousé une princesse byzantine, une Paleologue. Lorsque Constantinople était tombée la princesse avait obtenu de son époux d'appeler à elle ses parents pour leur offrir un refuge. Ils étaient venus, apportant avec eux quelques uns des trésors qu'ils avaient pu sauver du désastre. Un port, un petit territoire leur avaient été cédés, formant à la pointe de la Crimée une sorte d'enclave où, grâce à la bonne volonté d'un khan de Tartares, quelques familles se donnaient l'illusion de prolonger l'histoire byzantine.

Cependant, tout autour, en Crimée, en Ukraine, le long de la côte septentrionale, jusqu'aux frontières de Pologne et au Dniester, ce sont encore les Tartares qui dominent. Et sans doute depuis l'arrivée de leurs bandes deux siècles plus tôt leur avidité conquérante s'est bien apaisée. La discipline qui unissait leurs tribus et qui avait fait leur force s'est bien détendue. La plupart de leurs chefs vivent le plus souvent en assez bons termes avec les états voisins.

Pourtant ils restent encore des demi nomades, logés dans des cabanes de terre ou sous des huttes de feutre, surveillant toujours, le long des pistes de terre battue, les caravanes de chameaux venues de Chine et de Mongolie; et toujours prêts à entreprendre, sur leurs chevaux à longs poils, quelque razzia et quelques pillages.

Mais aussi, aux embouchures des grands fleuves, continuent à se développer les entrepôts génois, les grands ports créés au 13[e] siècle dont la naissance a appelé les commerçants venus d'occident et attiré vers l'est le mouvement d'une civilisation nouvelle.

Pendant longtemps ces ports ont été de véritables territoires indépendants, semblables aux grandes concessions que les Européens du 19[e] et du 20[e] siècle ont installées sur les côtes d'Extrême Orient; quelque chose comme des Shangai ou des Hong Kong moyennageux. Pendant plusieurs générations l'activité commerciale a apporté dans chacun de ces centres des richesses considérables. Les archives de Gênes qui ont été conservées prouvent que dans les ports de la Mer Noire ce n'étaient ni des petites gens ni des aventuriers, mais des représentants des plus grandes familles de la république qui s'étaient fixés. Auprès de leurs quais, de leurs entrepôts où s'entassent les poissons salés, les ballots de soieries de la Chine, les sacs de blé de l'Ukraine, à Chilia sur un des bras du Danube, au milieu des innombrables roseaux du delta, à Cetatea Albă, sur l'immense estuaire du Dniester, à Caffa, à la pointe de la Crimée, dans les villes ceintes par eux de hauts murs fortifiés dont les ruines subsistent encore, ils avaient installé leurs hôtels, leurs églises peintes et décorées de fresques à l'italienne. Ils dominaient un peuple varié

d'intermédiaires et de traficants, parmi lesquels figuraient surtout des Arméniens, des Grecs et des Juifs.

Sans doute à mesure que l'hinterland se civilisait les Gênois n'ont pas cru nécessaire de conserver à leurs concessions, à leurs enclaves une entière autonomie. S'ils ont continué à administrer Caffa, en pays tartare, ils ont laissé les princes moldaves mettre garnison à Cetatea Albă et à Chilia, quitte du reste à se heurter ensuite aux ambitions de la Pologne et de la Hongrie. Ce qui importe aux Gênois eux mêmes c'est de continuer à pouvoir commercer librement. Et de fait le trafic de leurs ports n'a cessé de prendre plus d'importance depuis que Constantinople est tombée, et que le grand marché d'affaires qu'elle a si longtemps représenté est mort.

À vrai dire les progrès menaçants des Turcs peuvent, d'un jour à l'autre, tout emporter. Cependant, pour le moment, le long de la côte, subsiste encore par endroits une frange cosmopolite dont la diversité n'est pas un des moins étranges aspects de cet orient du 15e siècle.

À l'intérieur, au milieu de tout cela, entre la mer du côté de l'est, les Carpathes hongroises et polonaises à l'ouest, les plaines tartares vers le nord, et, dans la direction de sud, de l'autre côté du delta du Danube les régions valaques, par où les Turcs peuvent venir, la petite Moldavie représente quelque chose de bien fruste, de bien faible, de bien menacé. Pourtant elle a déjà sa physionomie à elle. La diversité même des peuples et des civilisations qui l'entourent ouvre devant elle des possibilités de toutes sortes. Entre les deux grandes forces opposées qui s'affrontent, au centre de cette zone que les circonstances ont encore

pour un moment laissée neutre, elle va se trouvcr génée et favorisée à la fois. La période qui commence pour elle avec la seconde moitié du 15ᵉ siècle est celle où l'amour propre national des Roumains d'aujourd'hui va chercher ses premiers et justes sujets d'orgueil. Du dehors l'intérêt, pour être différent, n'en est pas moins essentiel. Nous allons voir, sous le jeu des forces contradictoires qui s'affrontent, un état nouveau entrer dans la grande histoire européenne.

Géographiquement la Moldavie de ce moment-là forme une sorte de carré allongé entre le versant oriental des Carpathes, le cours du Dniestre et la côte de la mer Noire, une bande étroite dont le relief s'abaisse insensiblement depuis les sommets escarpés de la montagne jusqu'aux lagunes indécises qui bordent la rive entre l'embouchure du Dniester et le delta du Danube.

Aujourd'hui encore, si vous remontez en avion depuis la côte jusqu'à la ville de Cernăuți, à la frontière de Pologne, vous voyez le panorama dérouler sous vos pieds toute la gamme des terrains et des paysages.

Le long de la mer s'étalent les nappes des lagunes, tour à tour miroitantes et boueuses, ou bien encore couvertes de roseaux, où grouillent tous les gibiers d'eau les plus divers.

A partir de la ville de Galatz, c'est la plaine cultivée, les longues bandes multicolores des champs et des pâturages au milieu desquels les fleuves traînent des flots gris entre des rives nues, tandis que, par intervalle, se dressent les cabanes de bois d'un village.

Au printemps la verdure déborde ; l'hiver pendant de longs mois la neige couvre tout d'une nappe épaisse.

Car le climat ici est extrême avec des variations d'une amplitude immense. Peu à peu les collines s'annoncent. L'avion qui les survole prend de la hauteur par lentes secousses régulières. Sur les pentes qui s'accusent sans cesse davantage traîne maintenant un manteau de forêts. A mesure que nous avançons ce manteau de bois se fait plus épais, plus riche. Des vallées se creusent où les rivières coulent plus rapides ; des sommets s'élèvent sans cesse plus hauts dont les lignes s'enchevêtrent plus impénétrables. Nous arrivons aux Carpathes, au nid de montagnes où les premières expéditions venues du Maramouresch s'étaient fixées, d'où les premiers princes de Moldavie étaient descendus peu à peu pour établir au passage des fleuves, sur les chemins de la plaine, leurs douanes et leurs postes de péage.

En ce temps-là les forêts étaient plus serrées et descendaient plus bas encore dans la plaine, où les cultures, tant de fois saccagées par les invasions, étaient plus rares ; où les populations étaient composées surtout de pasteurs qui vivaient avec leurs troupeaux, vêtus de peaux de bêtes, coiffés du haut bonnet de fourrure, la cacioula, qui est encore resté aujourd'hui la coiffure nationale du pays ; et défendaient péniblement leurs brebis contre les bandes de loups venus des grands bois.

Sans doute, depuis qu'un siècle plus tôt le courant des grandes voies commerciales avait commencé à s'orienter vers les ports de la Mer Noire, la plaine s'était animée. Le long des vallées les marchands, groupés par caravanes, pour se protéger des voleurs, passaient sans cesse plus nombreux. Ils avaient fait marché avec des voituriers réunis en associations qui leur fournissaient des chariots som-

2. Le château fort de Suceava

3. Le château-fort de Cetatea-Albă

4. Le château-fort de Hotin

5. L'église de Voronetz

maires, faits de troncs d'arbres posés sur des roues sans essicu (dont le modèle est encore utilisé aujourd'hui), et que tiraient le plus souvent des attelages de bœufs. Chantant pour se donner du courage au travers des forêts interminables, ils avançaient lentement sur les routes si sommairement tracées que les attelages, parfois, au moment de la fonte des neiges, enfonçaient dans la boue jusqu'au ventre. La traversée des fleuves où les ponts étaient rares se faisait d'ordinaire sur des bacs, reliés à la rivc par des cordes tendues. De loin en loin, aux défilés de montagne, dans les passages dangereux ou bien encore aux frontières du pays, là ou étaient installés les postes de douanes, on rencontrait une petite forteresse, plus rarement encore une ville. La plupart de ces villes n'étaient encore du reste qu'une sorte de gite d'étape, des cabanes de bois autour de quelques auberges faites d'un bâtiment carré avec au rez de chaussée les écuries, les remises, un dépôt pour les marchandises et, au premier étage, les chambres prolongées par une sorte de balcon ou de galerie couverte qui faisait le tour de la cour centrale.

Par endroits cependant quelques centres plus importants s'étaient déjà développés, Tsitsina à l'emplacement de l'actuel Cernăuți, à la frontière de Galicie sur la route de Lwow, Jassy sur le chemin qui, le long du Pruth, menait au delta du Danube, Bacău, Roman au pied des défilés qui conduisent à Brasov et à la Transylvanie; et, dans le haut de la vallée du Siret, la capitale Suceava.

Le mouvement du commerce et des affaires était déjà considérable. Chaque année, à plusieurs reprises, se tenaient de grands foires. Depuis le début du 15e siècle où le prince Alexandre-le-Bon leur avait

accordé des franchises et des privilèges spéciaux les marchands de Lwow, de Brasov et d'ailleurs possédaient des installations permanentes où ils se retrouvaient à dates fixes. Les boutiques étaient nombreuses, étroitement fermées par de petites fenêtres à volets de bois, mais complétées par de vastes caves où s'entassaient les soies de Chine, les fourrures de Russie, les poissons séchés de la Mer Noire et aussi les draps et les velours venus de Flandre à travers l'Allemagne et la Pologne. Des changeurs, grecs, gênois, arméniens ou Juifs le plus souvent, tous couverts du haut bonnet de fourrure que la rudesse du climat imposait comme une sorte d'uniforme, mais divers de langage et de vêtements traitaient des affaires importantes [1]). Divers documents, conservés dans les archives polonaises, nous montrent que des fortunes considérables étaient en train de naître, tel entre autres le testament d'un certain Nicolas Hesht, installé à Baia en Moldavie, qui, en 1421, léguait à sa ville natale de Lwow une grosse somme d'argent pour ses églises et ses oeuvres de charité.

Et puis par les ports, les ports gênois de la Mer Noire, où les Moldaves tenaient garnison, arrivaient les nouvelles du monde, les échos de toute l'activité européenne.

Une véritable richesse commençait à couler sur le pays, entraînant avec elle une organisation politique plus perfectionnée et plus régulière. Le prince Alexandre-le-Bon, le premier jusque-là dont le règne

---

[1]) Voir pour l'organisation économique de la Moldavie à cette époque: *Handel und Wandel in der Moldau* par I. Nistor. Voir aussi. P. P. Panaitesco, *La route commerciale de Pologne à la Mer Noire, au Moyen Âge*. Revista Istorică Română, III (2—3).

ait eu quelque durée, avait, dans les premières années du siècle jeté les bases de diverses hiérarchies administratives qu'il s'était efforcé d'entourer d'un appareil et d'un cérémonial propres à inspirer le respect. Il avait obtenu du patriarche de Constantinople le droit pour la Moldavie de posséder un métropolite à elle, assurant ainsi à la vie religieuse de son pays son indépendance. Il avait construit des églises et des monastères. Il avait même fait venir à grands frais de Cetatea Albă les reliques d'un moine massacré jadis par les Tartares, St. Jean Novi, qu'il avait déposées pompeusement dans l'église de Suceava, pour donner à la Moldavie un patron. Il avait créé aussi, pour son entourage personnel, toute une série de fonctions honorifiques qu'il avait décorées de noms pompeux tirés du vocabulaire et des usages de la cour de Byzance, un grand logothète, arbitre dans les questions de propriétés, un grand vornic, chargé de punir les crimes, un grand paharnic, chargé de verser à boire au prince les jours de cérémonie, un grand medelnicer chargé de présenter les plats au prince, un grand vamés chargé de percevoir les droits de douane, et aussi de présenter les bonbons sur la table du prince, etc. [1]).

Chacun des personnages chargés de ces hautes fonctions devait, d'après les instructions officielles, revêtir pour remplir son service, « des habits princiers », c'est-à-dire ces longues robes de velours brodées d'or et de perle qui étaient d'usage à Byzance, ou bien encore les pelisses, les dolmans galonnés de brandebourgs et bordés de fourrures de prix que la Pologne avait mis à la mode.

---

[1]) Voir *Chronique d'Urechi*, édition Picot, p. 37—39.

Autour d'eux se constituait peu à peu une sorte d'aristocratie à la fois terrienne et militaire, la classe des boyards, appuyée sur toute une hiérarchie paysanne, elle aussi propriétaire, elle aussi appelée à donner des soldats.

La grande originalité, en effet, la première force de ces principautés naissantes est que leurs fondateurs, en occupant le pays, avaient eu soin de partager le sol entre leurs compagnons. (Les premiers actes qui nous soient parvenus, sont tous des contracts de propriété délivrés par les premiers princes). Et chacun de ces paysans propriétaires acceptait volontiers en cas de danger de prendre les armes pour contribuer à la défense du territoire.

Puis pour encadrer cette hiérarchie naissante il y avait l'église, l'église orthodoxe, qui, elle aussi, avait eu soin de se faire concéder, autour des monastères qu'elle construisait, des propriétés et des terres ; qui apportait à la fois la science et l'art. C'est elle qui fournissait à la cour des princes les scribes qui rédigeaient pour lui, sur de beaux parchemins, en élégants caractères cyrilliques, ses actes officiels, et entretenaient en latin sa correspondance avec l'étranger. C'est elle aussi qui, nourrie des traditions de l'art religieux byzantin, enseignait dans les campagnes les premiers éléments d'un art, encore rustique mais déjà personnel. Les poteries peintes, les bois sculptés, qui restent encore aujourd'hui une des grands originalités paysannes roumaines, nous ont laissé de ces époques lointaines plus d'un spécimen déjà délicat et curieux.

Dans l'ensemble cependant l'effort d'organisation du pays demeurait encore très sommaire, malgré la prospérité naissante. À part quelque forteresses de pierre, celles d'Hotin, de Soroca le long du Dniester,

celle aussi qui commençait à s'élever dans la jeune capitale de Suceava, la plupart des constructions, même les églises et les monastères, étaient encore en bois, et très exiguës. La seule église de pierre datant du début du 15e siècle qui ait subsisté, l'église de Radauti, est une sorte de nef étroite, sombre et basse, sans même un clocher pour distinguer son toit de tuiles; et dont le style hésite sans caractère précis entre le byzantin et le gothique. Si les douanes, si le passage des caravanes de commerçants enrichissaient le pays, si en même temps le clergé orthodoxe, soutenu par les premiers princes, construisait des monastères autour desquels il établissait des fermes, des moulins et contribuait par là à développer les progrès de l'agriculture; si aux foires annuelles les paysans descendus des montagnes amenaient maintenant d'immenses troupeaux de bœufs et de chevaux que les marchands étrangers achetaient cher; si quelques princes s'essayaient à constituer une iérarchie administrative et politique, l'autorité du pouvoir demeurait très fragile et ses ressources très limitées.

Les paysans, quand, à l'appel de leurs boyards, ils partaient en campagne, devaient s'équiper à leur frais. Et, comme ils étaient pauvres, leur armement était très sommaire; un arc, une lance, un bouclier de bois qu'ils fabriquaient eux mêmes, parfois la faux ou la hache qui leur servait d'ordinaire pour leurs travaux agricoles. Alors que toutes les armées de ce temps-là possédaient de belles et couteuses armures de fer, eux, se contentaient de plastrons de toile de lin qu'ils avaient rembourrés de la laine de leurs moutons [1]).

---

[1]) Gén. Rosetti, *Essais sur l'art militaire des Roumains.*

Le prince du reste, en dehors des moments où, pour quelque campagne, il faisait appel aux contingents volontaires des paysans, n'avait, sous ses ordres directs, d'autre troupe fixe qu'une petite garde de mercenaires dont l'importance paraît bien n'avoir jamais dépassé, jusqu'au règne d'Étienne-le-Grand, 2000 hommes au plus. Alors qu'ici, plus qu'ailleurs encore, dans une région si menacée par tant d'ennemis puissants, une autorité politique ferme et fixe aurait été nécessaire, le prince, le voïvode, choisi sans aucun règle de succession définie, dépendait à la fois des rivalités de ses boyards et des influences des états voisins. Leur histoire depuis les débuts jusqu'à Étienne-le-Grand, n'est qu'un enchevêtrement de rivalités improvisées qui s'entrecroisent au milieu de troubles de toutes sortes. L'histoire officielle d'aujourd'hui a peine à s'y reconnaître pour enseigner aux écoliers une chronologie à peu près fixe.

Pendant un siècle environ, depuis l'époque où, vers 1350, on admet le premier éveil d'indépendance jusqu'aux temps de la prise de Constantinople par les Turcs, on ne peut citer en Moldavie qu'un seul prince dont la carrière ait eu quelque durée. C'est celui qui est resté dans l'histoire sous le nom d'Alexandre-le-Bon, et gouvernait dans les premières années du 15° siècle. Mais on admet qu'il ne put se maintenir qu'en se plaçant sous la suzeraineté des Polonais lesquels, par son intermédiaire, furent sur le point d'enchaîner le pays à leur sort.

Après Alexandre les tiraillements s'étaient multipliés sans arrêt, compliqués par l'incertitude des droits de succession et l'enchevêtrement des contrats de vassalité. En principe les fils héritaient de leur père; mais entre plusieurs frères ce n'était pas tou-

jours l'aîné qui était choisi. Parfois on allait jusqu'à admettre qu'un enfant naturel pouvait entrer en rivalité avec les héritiers légitimes ; et c'était une difficulté de plus par l'impossibilité de contrôler les droits des prétendants.

Et puis il arrivait que l'un des prétendants, pour assurer ses chances, livrait à l'un des états suzerains quelque lambeau de territoire.

Élie, l'un des fils d'Alexandre-le-Bon, pour s'assurer la bienveillance de la Pologne, lui abandonnait une petite province, la Pocutie. Un autre prétendant, Pierre III, livrera à la Hongrie le port de Chilia dans le delta du Danube.

Quand ce n'est pas à la Hongrie et à la Pologne que les prétendants s'abandonnent c'est entre eux qu'ils se battent, qu'ils dépècent leur territoire. Entre 1434 et 1443 deux fils d'Alexandre, Élie et Étienne se partagent la Moldavie. Un peu plus tard ils sont trois à gouverner à la fois. Parfois encore on voit le même personnage perdre le pouvoir, puis, quelques années après, renverser son successeur et reprendre sa place. Le tout s'accompagnait de crimes, d'assassinats, d'yeux crevés, de têtes coupées.

Ce n'est pas tout. Aucune solidarité aucune notion de communauté nationale n'existe entre les voïvodes qui, plus ou moins passagèrement, règnent en Moldavie, et leurs voisins des régions de Valachie. Là sans doute l'évolution, dans ses grandes lignes, a été comparable à celle de la Moldavie ; là aussi les premiers princes et leurs vassaux, descendant des montagnes, ont constitué des sortes de républiques de paysans propriétaires. Et des le milieu du 14[e] ils avaient élevé dans leurs premières capitales quelques monuments de beau style byzantin, en particulier la

« basilique première » de Courtea de Argès. Mais plus près de la grande route d'invasion que suivaient les Turcs dans leur marche vers l'occident, ils ont été déjà, nous le savons, réduits à payer tribut, à subir une servitude de plus en plus stricte. Et au lieu de chercher appui auprès des Moldaves, à s'unir avec eux pour résister, ils ne songent le plus souvent qu'à se disputer eux aussi, entre eux, des lambeaux de pouvoir. Si l'un des prétendants valaques demande aide à son voisin moldave c'est seulement pour mieux combattre un de ses rivaux, lequel se retournera à son tour, avec l'aide des Turcs, contre le prince moldave. Les Turcs se trouvent ainsi appelés par les compétiteurs eux mêmes à intervenir dans leurs affaires. Dès les années qui suivent la prise de Constantinople, en 1456, un des princes de Moldavie, Pierre Aron, qui avait déjà, pour éliminer ses rivaux, fait acte de vassalité auprès de la Hongrie et de la Pologne, estime en outre nécessaire de faire appel aux Turcs ; il s'engage à leur payer tribut.

A peine née de la décomposition de l'empire byzantin et de l'ouverture des riches voies commerciales qui mènent vers la Mer Noire et l'Asie continentale, la Moldavie a déjà semblé, à certains jours, menacée de se dissoudre, soit qu'elle s'abandonne aux Turcs conquérants, soit au contraire que ses deux grands voisins catholiques de l'ouest et du nord, la Hongrie et la Pologne ne l'absorbent.

Ce qui complique encore l'avenir ouvert devant elle, ce qui peut la perdre, mais ce qui peut aussi grandir son importance, ce n'est pas seulement qu'elle se trouve coincée entre l'Europe catholique et la menace turque. Cette Europe catholique que l'invasion turque guette est politiquement très divisée. Dans l'histoire qui avait été la sienne depuis

plusieurs siècles bien des forces avaient joué dont les réactions opposées entraînaient à présent un grand désarroi, et rendaient difficile l'organisation d'une action commune de défense contre les Turcs; mais aussi, par voie de conséquence, pouvaient donner à la petite Moldavie, sentinelle avancée de la Chrétienté, un rôle plus considérable.

### *La confusion politique de l'Europe du 15e siècle*

La papauté tout d'abord, à qui aurait dû normalement revenir l'initiative de diriger la lutte de la Chrétienté contre les Turcs, comme elle avait, plusieurs siècles plus tôt, inspiré et animé les Croisades, traversait une crise grave, conséquence des doctrines trop théoriques auxquelles elle s'était attachée pendant le Moyen Âge.

Jadis, quand le Saint Siège, pour protéger son indépendance contre les empiètements des empereurs de Byzance, avait provoqué la rupture entre les églises d'orient et d'occident il avait, nous le savons, cherché à opposer aux empereurs de Constantinople un empereur d'occident créé et sacré par lui. Mais les empereurs d'occident s'étaient vite révélés à la fois impuissants à imposer leur autorité politique aux divers princes de la Chrétienté, et avides de se dégager de la tutelle du pape.

Chaque fois, pendant plusieurs siècles, que l'un d'eux, plus ambitieux ou plus énergique, arrivait à s'assurer quelque vraie puissance, son premier geste avait été de s'attaquer à la suprématie pontificale, en réveillant la vieille notion impériale romaine de l'unité du pouvoir suprême. On avait vu un Henri IV, un Frédéric Barberousse, se déclarant souve-

rains des rois et des nations, prétendre au droit de déposer les papes, tandis que les papes, invoquant leur caractère sacré, maintenaient la prééminence de l'autorité religieuse sur tous les pouvoirs laics.

Ç'avait été ce que l'on a appelé pendant tout le Moyen Âge la lutte du Sacerdoce et de l'Empire. Et sans doute, dans cette lutte, c'était le sacerdote qui avait fini par triompher, par triompher d'une façon complète. Car en fait, dans l'Europe féodale du Moyen Âge la puissance véritable des empereurs romains germaniques, malgré leurs prétentions à prendre la succession du pouvoir impérial romain, était restée de tout temps des plus fragile. A aucun moment même les plus puissants d'entre eux n'avaient été en mesure de s'imposer à ceux des états, petits ou grands, qui étaient nés partout pendant la longue vacance du trône. En Allemagne même ils n'exerçaient qu'une autorité toute nominale sur les princes féodaux qui s'étaient développés plus nombreux là que partout ailleurs. Les papes, par suite, avaient trouvé pour leur résister et pour les combattre toutes sortes d'appuis.

Seulement leurs succès contre l'empire avaient encouragé les papes à proclamer et à revendiquer davantage encore leur suprématie sur toutes les autorités temporelles. Ils étaient intervenus dans les affaires de tous les états avec des exigences qui devaient risquer un jour de paraître bien abusives. Or si les empereurs allemands s'étaient révélés trop faibles pour leur résister d'autres états avaient grandi où l'autorité du souverain, dans un cadre plus restreint, était beaucoup plus solide. Les Capétiens de France en particulier étaient, aux 13e et 14e siècle, véritablement maîtres chez eux. Quand au début du 14e siècle le pape Boniface VIII, en 1303,

prétendait déposer le roi de France Philippe le Bel, comme ses prédécesseurs avaient déposé plus d'un empereur, c'est le pape qui était vaincu. Philippe le Bel faisait élire pour successeur de Boniface VIII un homme à lui qui, quittant Rome, venait résider à Avignon. C'était là un coup dont la suprématie temporelle des papes ne devait pas se relever.

Quand, 70 ans après la victoire de Philippe le Bel, un des successeurs de Boniface VIII voulait réagir et revenait à Rome, le Sacré Collège où les cardinaux français exerçaient une grande influence se divisait, deux papes étaient élus à la fois; un schisme éclatait, le Grand Schisme d'occident. Pendant près de 40 ans à la fin du 14^e^ et au début du 15^e^ siècle, la Chrétienté occidentale était en complet désarroi; des hérésies naissaient, en Angleterre avec le théologien Wycliffe, en Bohème avec le prêtre Jean Huss.

Sans doute, devant la gravité du désordre, en 1418 un grand concile réuni à Constance parvient, après trois ans de délibérations, à rétablir l'ordre et la discipline dans l'église; une papauté unique est rétablie qui de nouveau siège à Rome et va pouvoir parler au nom de la catholicité tout entière. Mais le prestige du Saint Siège reste gravement compromis; les germes d'hérésie ne sont pas morts. En attendant qu'ils éclatent de nouveau un siècle plus tard avec l'apparition du protestantisme, en Bohème l'agitation hussite subsiste encore. À Rome même l'élection des papes est livrée plus ou moins à la merci des intrigues rivales des princes italiens. Bref quand, au milieu du siècle, la prise de Constantinople, les progrès foudroyants des Turcs réclament une action commune des états chrétiens, la papauté à qui l'initiative de l'entreprise doit revenir est affai-

blie, tiraillée; elle manque d'autorité pour rassembler comme il faudrait, en vue d'un même effort, les divers états chrétiens.

Plusieurs de ceux-ci du reste, de ceux qui par leur position vont se trouver le plus directement en contact avec l'envahisseur turc, traversent au même moment une série de crises et d'agitations intérieures dues pour une part au contre coup des désordres religieux provoqués par le Grand Schisme, et d'autre part aussi à des causes plus proprement politiques et très complexes.

La Pologne et la Hongrie sont à ce moment les deux grands états catholiques d'orient qui sont à la fois le plus directement menacés par les progrès des Turcs et le mieux armés pour lutter contre eux.

Mais aussi si toutes deux ont des frontières du côté de l'orient, si elles ont depuis un siècle été tentées de se développer du côté de la Mer Noire, ells ont également des intérêts, des soucis et des ambitions du côté de l'occident. La Hongrie touche à l'Adriatique, la Pologne a besoin de débouchés du côté de la mer Baltique. Dans ces directions-là toutes deux se heurtent plus ou moins à la masse germanique où une foule d'intérêts opposés s'agitent, où les frontières et les ambitions sont mal fixées. Entre elles deux en outre il y a le bloc formé par les Slaves de Bohème que tourmente encore l'agitation hussite contre laquelle la catholicité songe par moment à provoquer une croisade.

Et puis l'affaire la plus compliquée en ce temps-là pour les divers peuples de l'Europe centrale et orientale, la source de difficultés, de rivalités sans cesse renaissantes c'est celle des successions princières, des élections de souverains, du partage des

provinces et des états entre eux. Aujourd'hui avec nos conceptions modernes nous avons volontiers tendance à tout ramener à des luttes de races et de nationalités. En fait en ce temps-là la notion des droits de la race était encore très ignorée, et assez indifférente à tout le monde. Nul n'avait songé pendant des siècles à s'attacher à une formule aussi savante, aussi abstraite, dans une Europe tant de fois traversée par des courants d'invasions si divers qui s'étaient mêlés de façon souvent inextricable. N'oublions pas qu'au 11[e] siècle le roi St. Étienne fondateur de la Hongrie allait jusqu'à dire: « Un état d'une seule langue et d'une seule coutume est faible ».

Sans doute, à mesure que les peuples se fixaient, certaines incompatibilités étaient nées, des patriotismes locaux s'étaient précisés. La vieille notion romaine de l'universalité du pouvoir s'était brisée au contact des ambitions particulières. Mais ce que le Moyen Âge avait vu le plus souvent se développer à la place c'était une conception en quelque sorte juridique du pouvoir, basée sur des contrats, des accords, des franchises particulières de toutes sortes. Les petites républiques pullulaient et, dans les états à forme monarchique, on restait le plus souvent à cheval sur le principe de l'hérédité et celui de l'élection. Bien peu de pays avaient su, comme la France, grâce à une dynastie qui avait eu la chance de ne pas manquer d'héritiers, se créer une monarchie régulière et stable. Dans beaucoup d'états chaque changement de règne donnait matière à un contrat nouveau. On allait chercher son souverain au dehors; on admettait parfois en cas de danger de voir deux états faibles s'unir momentanément sous un même souverain. Le plus souvent le goût de faire respecter

leurs franchises particulières entraînait plus ou moins consciemment les puissants de chaque pays à se chercher un souverain le moins gênant possible. Et par contre les princes ambitieux profitaient de l'incertitude des règles de succession pour chercher à cumuler, par des accords particuliers, plusieurs couronnes.

L'histoire du groupe formé par la Pologne, la Hongrie et la Bohème avait été, pendant le 14e et le 15e siècle, faite à peu près constamment de pareilles incertitudes. Les divers peuples étaient souvent tentés de se rassembler, par dessus les différences ethniques qui pouvaient les séparer, sous l'autorité d'un même roi, choisi dans l'une ou l'autre des familles dominantes d'Europe, soit les Jagellon de Pologne, soit les Anjou de Hongrie, soit d'autres encore, susceptibles de leur assurer, par l'union des couronnes, une force plus assurée.

Sans doute ces unions momentanées avaient donné naissance quelquefois aux romanesques aventures d'une Edwige de Pologne. Mais souvent elles donnaient matière à toutes sortes de complications. Il arrivait que le souverain, une fois élu, se révélait trop autoritaire, ou bien s'appuyait davantage sur l'une de ses possessions que sur les autres, et se trouvait tiraillé entre les préoccupations divergentes de ses différents sujets.

Les Polonais restaient soucieux surtout de leur accès à la mer Baltique à travers les régions occupées par des populations allemandes, et de leur expansion vers l'est où la Russie commençait à naître. Les Hongrois regardaient davantage vers le danger turc, et se considéraient volontiers comme les soldats de l'Église catholique en orient. Les Tchèques

au contraire, qui avaient été attirés un moment par les orthodoxes de Byzance, étaient préoccupés depuis les début du 15e siècle de s'assurer contre l'ingérence du clergé romain des autonomies religieuses dont le souci les entraîne jusqu'à l'hérésie et au schisme. Des tiraillements se produisent sans cesse. Les grands qui, dans chaque pays, ont contribué à placer le souverain sur son trône s'impatientent si l'autorité de celui-ci se fait trop ferme ou trop gênante.

Et puis surtout, par une sorte de fatalité, pendant plusieurs générations de suite, aucun des rois ainsi choisis n'a la chance de laisser à sa mort une postérité en âge et en situation de prendre sa place. Les uns n'ont pas d'enfant. Les autres ne laissent que des filles ou des mineurs trop jeunes. À chaque fois la régence, le choix de l'héritier soulèvent entre les grands de chaque royaume, entre les villes et les représentants des divers états, une foule de discussions d'autant plus compliquées qu'aucune loi précise de succession n'existe. Les couronnes un moment unies se séparent, les peuples se retrouvent en rivalité jusqu'à ce qu'unc nouvelle crise ou un danger commun ou les ambitions personnelles de leur souverain prépare une réunion nouvelle et également provisoire, sans qu'à aucun moment une action continue et ferme soit possible.

Plus loin vers l'ouest l'Allemagne n'est pas mieux partagée. Les princes continuent à limiter jalousement les pouvoirs de l'empereur, et à se disputer entre eux dans des diètes interminables qui, dit un contemporain, ont pour seul avantage de n'être pas stériles. Car chacune d'elle en mourant en enfante une autre. L'empereur du moment, Frédéric de Habsbourg, se console du désordre de l'empire en surveil-

lant les successions des couronnes de Pologne et de Hongrie pour tenter de se faire un jour élire à l'une d'entre elles, ce qui a pour principal résultat d'aggraver encore la confusion d'Europe centrale.

Plus loin encore la France aussi, la France elle même qui jusque là avait évité les troubles de succession s'était engagée depuis le milieu du 14e siècle dans une longue série de guerres contre l'Angleterre, et avait vu sa situation s'aggraver dramatiquement quand son roi Charles VI était devenu fou, laissant une épouse dévergondée et un fils dont on ne savait pas s'il était le père. Pendant quelques années elle avait été sur le point de se décomposer, de s'enfoncer comme les autres états, dans la confusion des guerres de succession. Et sans doute déjà elle s'était ressaisie. Jeanne d'Arc, intervenant miraculeusement, avait fait sacrer à Reims l'héritier légitime et rendu la confiance au pays. Mais il avait fallu vingt ans encore pour achever la victoire. C'est seulement en 1450, trois ans avant la prise de Constantinople par les Turcs, que la victoire de Formigny était venue annoncer la fin de la guerre de Cent Ans. La France qui, quelques siècles plus tôt, avait pris la tête des Croisades restait pour le moment trop épuisée par ses terribles épreuves pour intervenir en orient.

Quant à l'Italie elle dépensait une grande partie de ses forces dans les rivalités de ses principautés et de ses républiques trop nombreuses, au milieu desquelles la papauté elle même, à peine relevée de la crise du Grand Schisme, se trouvait empêtrée. En un mot l'union de la Chrétienté si nécessaire en un pareil moment contre la menace sans cesse plus pressante des Infidèles se heurtait de tous côtés à des difficultés de toutes sortes. Chacun allait combattre

le plus souvent au hasard, sans entente véritable avec ses voisins. Là-bas, à l'extrême pointe, la petite Moldavie, à peine née à la vie politique, sans passé, sans traditions, sans cadres, tiraillée et menacée de partout, pouvait disparaître sans presque laisser de traces.

Il est vrai, par contre, que mieux unis entre eux pour combattre les Turcs, ses grands voisins auraient pu, plus sûrement encore, l'absorber, tandis que le désarroi des grandes armées peut permettre aux francs tireurs de s'illustrer. Or pour la première fois un chef, un grand homme va lui naître. Sans doute, bien entendu, ce ne sera pas lui qui sera en mesure d'arrêter la conquête ottomane. Ni lui, non plus, ni son entourage ne pouvaient prévoir que son nom, un jour, bien des siècles plus tard, deviendrait un symbole autour duquel, dans les heures graves, une nation renaissante viendrait se rallier. Dans la politique générale de son temps sa figure n'apparaîtra au premier plan que pendant quelques brefs instants. Avant même de pouvoir intervenir véritablement sur la scène européenne il va lui falloir commencer par user, pendant des années, une grande partie de ses forces à s'imposer à ses sujets et à ses voisins. Et quand, après un règne, qui aura cependant eu la chance d'être exceptionnellement long, il disparaîtra à son tour, il ne trouvera pas d'héritier capable de prendre sa place.

Pourtant, gouvernant et combattant pendant près de cinquante ans, à une époque et dans des circonstances particulièrement graves de l'histoire de l'est européen, il va laisser une marque qui ne s'effacera pas. Son pays, bien que vaincu et conquis par la suite, lui devra une personnalité, de grands souvenirs,

une fierté nationale qui l'empêcheront de disparaître, qui entretiendront sa résistance, et prépareront de loin sa renaissance.

Et puis pour nous, en outre, la carrière d'Étienne-le-Grand ne représente pas seulement une des époques essentielles de l'histoire des débuts des peuples roumains. Elle évoque une curieuse épopée, une épopée bien oubliée, au sujet de laquelle beaucoup de documents nous manquent; mais qui, si nous savons lire entre les lignes des sèches chroniques d'autrefois, ouvre sur les civilisations et les mœurs de l'Europe orientale de la fin du Moyen Âge de précieuses perspectives.

Dans sa première partie elles nous offre un exemple frappant de la carrière aventureuse de ces féodaux de l'est européen qui, sans règles et sans appuis, devaient, pour s'imposer, louvoyer en tous sens.

Dans la seconde elle nous révèle un des épisodes les plus caractéristiques de la crise de l'Europe chrétienne en face de l'invasion turque, de cette invasion d'oû sont nés sous leur forme moderne les problèmes de la question d'orient, source jusqu'à nos jours de tant de guerres,de tant de complications toujours renouvelées.

CHAPITRE III

# LES DÉBUTS D'ÉTIENNE-LE-GRAND

En 1457 la confusion était à son comble dans l'Europe centrale et orientale. Et les régions qui jusque là s'étaient trouvées à l'abri des progrès des Turcs étaient très menacées à leur tour.

Les années précédentes la Hongrie avait brillamment tenu tête aux Turcs; elle avait servi de rempart à l'occident, grâce en particulier au prestige de son grand général, Jean Hunyade, lequel non seulement remportait à l'armée d'éclatantes victoires, mais encore, en qualité de régent du royaume, protégeait la couronne du jeune roi Ladislas encore enfant.

Mais Jean Hunyade était mort en 1456 en défendant Belgrade contre les Turcs. Le roi Ladislas qui, petit fils de l'ancien roi Jean de Luxembourg, avait été élu malgré son jeune âge en 1445 et réunissait sur sa tête les couronnes de Hongrie et de Bohème, mourait à son tour, quelques mois plus tard, sans avoir pu faire souche.

Aussitôt les compétitions, les convoitises s'opposaient avec tant de passion qu'on allait presqu' oublier pendant un moment la menace des Turcs. Ceux-ci cependant progressaient toujours. Vers l'ouest, à travers la péninsule des Balkans ils atteignaient

déjà la Bosnie, ils allaient toucher à l'Adriatique. Dans la Méditerranée ils occupaient une à une les principales îles de la mer Egée.

En Valachie il est vrai, par contre, où, depuis plusieurs années déjà, les princes qui se disputaient inlassablement un instable pouvoir, étaient à peu près à leurs ordres, une réaction se produisait. En 1456 un certain Vlad, qui devait rester célèbre dans l'histoire sous le nom de Vlad l'empaleur, s'était fait proclamer prince par quelques boyards, s'était imposé par les promesses et par les menaces. Établissant à force de terreur et de sang quelque discipline autour de lui il avait refusé de payer le tribut aux Turcs ; il avait rassemblé contre eux une armée ; et faisant appel à la Hongrie, toujours heureuse de trouver des collaborateures dans sa résistance contre les Turcs il proclamait son intention de lutter « pour le salut de la chrétienté » [1]).

Mais il était une sorte de sadique étrange et sans mesure. Il ne connaissait d'autre moyen d'action, avec ses sujets comme avec ses ennemis, qu'une barbarie sauvage, auprès de laquelle celle des Turcs mêmes paraissait presque douce. Pendant quelques années ce n'était autour de lui que supplices de toutes sortes : têtes coupées, yeux crevés, ongles arrachés. Le pal surtout était sa grande ressource, aussi bien pour se faire obéir par ses serviteurs que pour effrayer ses adversaires. Il en jouait avec une manière de fantaisie féroce. Il utilisait des pals de différentes tailles, suivant l'importance du personnage à punir. Parfois il se plaisait à donner un banquet en plein air avec tout autour de la table des prisonniers em-

---

[1]) Voir I. Bogdan, *Vlad Ţepeş*.

palés dont l'agonie distrayait sa soirée et qu'il insultait en mangeant. Et sans doute par de tels procédés il s'attirait un moment la considération des Turcs. Mais il excitait aussi contre lui, dans son entourage, des haines terribles. Tous ceux sur lesquels il lui aurait été nécessaire de s'appuyer l'abandonneront, l'obligeront finalement à s'enfuir, à chercher refuge en Hongrie. Son règne ne durera que six ans à peine, trop peu pour permettre une œuvre durable. Et après lui la voie sera de nouveau ouverte à tous les abandons.

La Moldavie, elle, apparaissait dans une confusion plus complète encore. De 1448 à 1457, en 9 ans, les historiens modernes qui s'efforcent d'établir une succession régulière des pouvoirs dans les pays roumains de ce temps-là comptent treize changements de souverains lesquels tous, pour justifier leurs prétentions rivales, faisaient état de leurs liens de parenté plus ou moins certains avec la famille d'Alexandre-le-Bon, et cherchaient inlassablement des appuis auprès de tous leurs voisins pour se supplanter les uns les autres. Aucun de ces princes d'un jour ne paraît avoir vu, dans la diversité des états qui les entouraient, autre chose qu'un prétexte à intrigues. Et sans doute la seule vraie affaire pour eux était-elle d'arriver à s'arracher mutuellement le contrôle des postes de douanes, grâce auxquelles on pouvait rapidement s'enrichir.

En 1457 le pouvoir était entre les mains d'un certain Pierre Aron qui s'était imposé une première fois en 1451, en assassinant au cours d'un banquet le prince alors régnant, nommé Bogdan; qui avait été aussitôt renversé à son tour, mais était revenu ensuite, et, pour essayer de se maintenir, avait de-

mandé à la fois la protection de tous les états qui entouraient la Moldavie. Il avait commencé par faire acte de vassalité auprès de la Hongrie. Il avait également juré fidélité à la Pologne. Il s'était même aussi adressé aux Turcs; et le 5 juin 1456 il avait offert de leur payer tribut.

Mais tous ces engagements contradictoires n'avaient pas rendu sa position plus solide. Chacun d'eux au contraire pouvait servir de prétexte à ses rivaux pour exciter contre lui quelque révolte ou quelque complot. L'engagement en particulier qu'il avait pris avec les Turcs devait causer sa perte.

C'était en effet le moment ou, à côté de lui, en Valachie, Vlad l'empaleur cherchait à réveiller la résistance contre les Infidèles. Or Bogdan, quand Pierre Aron l'avait assassiné quelques années plus tôt, laissait un fils encore très jeune, nommé Étienne, qui, à la mort de son père, s'était réfugié en Valachie avec sa mère.

Au printemps de 1457 Vlad, maître de la Valachie, depuis quelques mois, propose au jeune Étienne de l'aider à venger son père en chassant Pierre Aron. Il lui donne quelques hommes en compagnie desquels Étienne entre en Moldavie. Les chroniques nous racontent qu'à la tête de sa petite troupe Étienne se dirigea directement vers la capitale de Suceava, tandis que Pierre Aron, alerté, rassemblait de son côté quelques fidèles et essayait de lui barrer la route. Après deux rencontres Pierre Aron, battu, renonçait à la lutte et s'enfuyait en Pologne. Étienne, alors, dans un champ voisin de la capitale, au lieu nommé Direptatea, appelait à lui les principaux boïards du pays et le métropolite, chef de l'Église moldave, l'évêque Théoctiste. Il leur demandait si c'était

leur volonté de l'accepter pour prince. Tous s'écriaient: «Puisses tu régner de longues années avec l'aide de Dieu.» Le métropolite lui donnait sa bénédiction et Étienne, suivi des siens, se dirigeait vers le château de Suceava où il s'installait et commençait à gouverner.

A vrai dire ce qu'il est possible de contrôler avec quelque certitude dans cette affaire se réduit à peu de choses. Les chroniques du temps sont pleines de trop incontestables inexactitudes pour qu'une confiance bien absolue puisse leur être accordée.

Les précisions qu'elles nous fournissent ici sont du reste assez sommaires. Toutefois un certain nombre de documents de chancellerie, actes de propriété, contrats de douanes, rédigés en ces années là au nom des princes régnants du moment, par les clercs, par les scribes officiels sont parvenus jusqu'à nous. Ils nous prouvent que, jusqu'à la fin de 1456, c'est Pierre Aron au nom de qui les actes officiels étaient délivrés. A partir de 1457 c'est Étienne. Il paraît bien enfin que, dans l'élévation d'Étienne au pouvoir, un rôle important a dû être joué par le métropolite Theoctiste, le chef de l'Église moldave orthodoxe. Le nom de celui-ci, en effet, va se retrouver à maintes reprises dans la plupart des actes publics des premières années du règne.

Dans ce pays naissant, sans cadres, sans organisation administrative, c'était, nous le savons déjà, l'Église, avec ses monastères, avec son clergé qui apportait à la fois l'autorité morale, la culture, les premières assises de la civilisation. Sans doute, inquiète de l'instabilité sans cesse plus grande des princes dont les rivalités risquaient de provoquer des catastrophes, et soucieuse de protéger ses privilèges

était-elle intervenue pour essayer de ramener un peu d'ordre. C'est elle, il semble bien, qui va soutenir les premiers pas d'Étienne. Celui-ci, en tous cas, tout au long de son règne prendra bien soin de la ménager, de s'appuyer sur elle, de l'enrichir. Elle, en échange, ne se contentera pas de l'appuyer de son vivant. Après sa mort c'est elle qui, pendant des générations, entretiendra sa mémoire dans ses monastères, célébrera son nom dans ses chroniques, et répétera son image sur les fresques de ses églises.

Mais, ceci dit, nous en sommes réduits pour les détails de ces premiers débuts d'Étienne, à beaucoup de conjectures. Nous ne savons même pas quel était son âge exact, une vingtaine d'années sans doute. De son portrait physique nous pouvons dire seulement, d'après des témoignages postérieurs, qu'il était petit, blond, avec une barbe épaisse et de longs cheveux sur les épaules. Nous ignorons la vie qu'il avait menée jusque là. Les chroniques nous assurent qu'en quittant la Valachie avec la troupe prêtée par Vlad l'empaleur, il livra deux batailles à Pierre Aron. Le nom de bataille est évidemment ici bien pompeux. Étienne ne pouvait avoir grand monde avec lui. Son adversaire d'autre part, déjà deux fois chassé, dans ce pays sans forces militaires organisées, n'avait dû sans doute pouvoir s'appuyer que sur la fidélité d'un petit nombre de boïards. La facilité, la rapidité avec lesquelles l'affaire fut réglée laissent bien voir que les forces engagées de part et d'autre devaient être très minces. La proclamation d'Étienne dans le champ de Direptatea dût se réduire à une scène de rusticité assez barbare. Les boïards, demi cultivateurs, demi guerriers, avec leurs hauts bonnets de fourrures, leurs longues barbes, leurs dolmans de

velours, les paysans avec leurs vestes de cuir ou leurs plastrons de toile de lin, armés de leurs haches et de leurs faux, le métropolite en longue robe, avec sa crosse d'argent doré, sa grande croix byzantine, et tout autour la forêt, la profonde forêt de Bucovine aux arbres énormes, d'ou la civilisation moldave commençait a peine a sortir, et qui tant de fois encore devait lui servir d'abri dans le danger.

En tous cas le succès était encore bien instable, la victoire du jeune Étienne bien précaire. Sans doute elle va marquer le commencement d'un grand règne (la véritable naissance d'une nation destinée à un long avenir). Mais il va falloir paser encore par bien des étapes. La préparation sera lente avec des a coups, des crises de toutes sortes. Il faudra la chance qu'aura Étienne de vivre longtemps. Il faudra tout le désarroi de l'Europe divisée contre elle même, en face de l'invasion des Turcs.

Et puis nous allons avoir besoin de faire appel a plus d'une hypothèse. Car, pour les débuts surtout, les documents certains sont rares, et le plus souvent trés pauvres de détails. Cependant nous voyons se dessiner déjà quelques uns des traits de caractère qui préparent l'avenir d'Étienne. La première affaire pour lui allait être de donner des gages, d'inspirer confiance à ceux qui l'avaient accueilli, à ceux qui l'entouraient. Il lui faut, tout d'abord, nous l'avons dit, se concilier l'appui et la collaboration du clergé.

De fait les premiers actes officiels rédigés en son nom qui nous soient parvenus [1]) sont des promesses, des engagements en faveur de quelques monastères. À l'un il confirme le droit de s'attribuer le revenu

[1]) Voir I. Bogdan, *Documentele lui Ştcfan cel Mare*, 2 vol.

d'un poste de douanes ; à d'autres il donne des maisons, des villages, et même des campements de tziganes avec leurs habitants.

En même temps il fait écrire à quelques uns des boïards qui s'étaient enfuis avec Pierre Aron pour leur promettre, s'ils veulent rentrer dans le pays, la libre conservation de leurs biens et de leurs charges. Il fait des promesses rassurantes aux commerçants, du pays et à ceux des pays voisins dont les entreprises avaient, nous le savons, assuré la première fortune moldave. Il adresse ainsi en particulier plusieurs lettres aux commerçants allemands de Brasov, en Transylvanie, pour les assurer qu'ils peuvent reprendre en paix leur trafic, pour leur confirmer le maintien des tarifs douaniers établis par ses prédécesseurs. Les habitants de Brasov en effet formaient, sous la suzeraineté de la Hongrie, une sorte de république puissante et riche dont l'activité commerciale s'étendait, à travers les cols des Carpathes, sur toute la plaine du Bas Danube, qui procuraient aux douanes moldaves quelques unes de ses principales ressources, et qui, à l'occasion, étaient susceptibles de fournir aux princes moldaves de précieux appuis. Pendant tout son règne Étienne les ménagera avec soin. Et il semble bien qu'il n'eut jamais de difficultés avec eux.

Mais ce n'était pas tout de négocier avec le clergé, les boïards et les commerçants étrangers. Il faut encore se faire accepter par les souverains du voisinage. Et là la tâche est plus difficile. Car, à tous, son prédécesseur Pierre Aron a fait des promesses. Plusieurs ont vu en lui un vassal commode qu'ils vont être tentés de soutenir pour conserver une influence en Moldavie, à moins qu'ils ne préfèrent profiter des troubles pour s'assurer des avantages

plus considérables encore. De tous les côtés Étienne va être obligé de louvoyer. Alternativement il négociera, il donnera des coups de boutoir en tous sens. Savante politique? Plutôt efforts instinctifs d'un débutant qui tâte ses forces.

C'est la Pologne d'abord qui l'occupe, vis-à-vis de laquelle la situation est pour lui d'autant plus difficile que jusque là, depuis Alexandre-le-Bon, les liens moldaves ont toujours été les plus stricts. D'ailleurs c'est en Pologne que Pierre Aron vient, après sa défaite, de se réfugier avec quelques uns des compagnons qui lui sont restés fidèles, pour y chercher de l'argent, des hommes afin de reprendre la lutte.

Heureusement pour Étienne le roi de Pologne, à ce moment, a des soucis plus pressants. Il est occupé sur ses frontières de la mer Baltique par son interminable lutte avec les chevaliers teutoniques, à qui, en ce printemps de 1457, il va enlever la forteresse de Marienbourg. Et puis il se trouve aussi mêlé aux grandes difficultés européennes soulevées par la succession du roi Ladislas de Hongrie.

Étienne profite de la situation, avec un remarquable mélange d'audace et de prudence. Il commence par annoncer l'intention de poursuivre en Pologne Pierre Aron. Quelles sont les forces dont il dispose à ce moment? On ne saurait dire. En tous cas, à la tête d'une troupe il franchit le Dniester, entre en Galicie. Mais il sait bien qu'il n'est pas le plus fort. Il n'a nulle envie de pousser loin l'aventure. Aussitôt la frontière franchie et sa démonstration faite, il entame des pourparlers. Et le 4 avril 1459, de son camp sur le bord du Dniester, il signe avec les plénipotentiaires polonais un beau traité dont

le texte nous a été conservé, un traité rédigé en latin, dans ce latin élégant et facile de la Pologne d'autrefois, par lequel, tout comme ses prédécesseurs, il reconnaît la suzeraineté du roi; il lui promet en cas de besoin, son appui contre les païens; il accepte le maintien d'une garnison polonaise dans la forteresse d'Hotin, place frontière et poste de douanes sur la rive moldave du Dniester; il renouvelle les contrats commerciaux signés avant lui avec les marchands de Lwow et de Cracovie; il assure que les hommes qui ont accompagné Pierre Aron dans sa fuite pourront librement revenir en Moldavie et rentrer en possession de leurs biens. En échange de quoi il obtient que Pierre Aron devra quitter le territoire polonais; et que lui même, Étienne, bénéficiera seul à l'avenir de la protection du roi [1]).

Certains historiens roumains d'aujourd'hui ont cru nécessaire de réduire la portée d'un pareil traité, comme de plusieurs autres actes signés par Étienne à ses débuts. Ils se sont efforcés de soutenir qu'en reconnaissant comme il le faisait la protection de la Pologne, en s'engageant à combattre à ses côtes contre les païens, c'est à dire contre les Turcs, Étienne accomplissait une formalité sans portée effective. Ils voudraient faire admettre que nuls liens véritables n'allaient l'attacher à la Pologne pas plus du reste qu'à ses autres voisins. Ils voudraient nous le montrer suivant dès ses débuts une politique libre, droite, indépendente, sans volte faces et sans contradictions. Ils s'imaginent par là grandir leur héros. Et ils aimeraient même volontiers pouvoir nous montrer seu-

---

1) I. Bogdan, *Documentele lui Ştefan cel Mare*, II, 266.

lement en lui le beau guerrier qui fut pendant quelques années le défenseur de la Chrétienté contre les Turcs.

Mais en réalité à trop plaider pour lui ils le rapetissent plutôt. Ils faussent en tous cas les perspectives. Ils enlèvent à l'aventure de leur Étienne beaucoup de sa grandeur et de sa portée véritables, d'autant plus qu'absorbés par leur histoire nationale ils ont tendance à trop concentrer leurs regards sur le petit coin moldave sans embrasser suffisamment l'ensemble du grand jeu européen.

La Moldavie telle qu'Etienne l'avait trouvée était en effet bien faible, bien pauvre en face d'une Europe tiraillée entre tant d'ambitions puissantes et rivales pour pouvoir suivre une politique indépendante et libre. Ce n'est pas seulement la Pologne qu'Étienne doit ménager. Les circonstances vont l'obliger encore, pendant plusieurs années, à bien d'autres et plus graves compromis, avant de lui permettre de donner comme souverain, comme guerrier, comme héros d'une nation naissante, comme adversaire des Turcs sa pleine mesure.

C'est du côté de son autre grand voisin surtout, la Hongrie, qu'il va avoir à manoeuvrer. Mais la situation sera, pour lui, plus difficile et plus dangereuse que du côté des Polonais. La mort imprévue, en 1457, du jeune roi Ladislas, à la fois souverain de Hongrie et de Bohème, venait d'ouvrir, nous le savons, une succession difficile, autour de laquelle se pressaient de nombreux candidats, avides de recueillir les deux couronnes, et d'autant plus âpres dans leurs rivalités que, pour ces états où nulle dynastie n'avait encore su s'assurer de façon durable la possession du trône, il fallait s'en remettre à l'élection.

Frédéric III de Habsbourg, dont la famille avait patiemment, depuis près de deux siècles, grandi en Allemagne, par des mariages et par des traités habiles, qui avait su se faire élire empereur, et avait joué auprès de Ladislas, pendant la minorité de celui ci, le rôle de tuteur, était sur les rangs. Le roi de Pologne, lui aussi, invoquant de nombreux liens de parenté avec les divers souverains qui, pendant les générations précédentes, avaient régné en Hongrie et en Bohème. Et il mettait dans ses démarches d'autant plus d'ardeur qu'il avait plusieurs fils à établir.

Mais leurs excessives ambitions à tous les deux, la diversité des couronnes qu'ils s'efforçaient d'accumuler inquiétaient. Ni l'un ni l'autre n'avait su se faire accepter. En Hongrie les magnats préférant choisir un prince qu'ils pourraient, pensaient-il, manœuvrer plus à leur guise, avaient finalement élu Mathias Corvin, le fils de l'ancien régent Jean de Hunyade qui n'appartenait pas à une famille royale, et qui, de plus, étant encore très jeune (il n'avait pas atteint vingt ans) leur paraissait devoir se montrer plus maniable. Frédéric, cependant, n'allait pas renoncer à ses prétentions. Appuyé dans le pays par quelques uns des magnats il allait, pendant des années, poursuivre des intrigues qui finalement aboutiront à la rupture et à la guerre entre Mathias et lui.

Les Tchèques de leur côté avaient élu un d'entre eux, Georges de Podiébrad, qui avait gouverné le pays pendant la minorité de Ladislas, et qui, lui non plus, n'avait pas d'ascendants royaux. Comme les Hongrois ils avaient craint les personnalités trop envahissantes d'un Habsbourg et d'un Jagellon. Mais l'affaire chez eux se compliquait d'un problème reli-

gieux. L'hérésie hussite, bien que condamnée au concile de Constance et vaincue, n'avait pas renoncé. Podiébrad, pour se faire accepter, avait promis d'être le défenseur des hussites. Une fois élu il devait tenir sa promesse. Mais alors la guerre religieuse allait renaître, appuyée par le pape, ouvrant la voie aux ambitions les plus diverses, et provoquant bientôt entre les différents états de l'Europe Centrale des conflits interminables et très graves.

Les rapports entre la Pologne et la Hongrie en particulier allaient s'aigrir, tant à cause des prétentions de Casimir de Pologne sur la couronne hongroise de Mathias Corvin que par leurs interventions rivales à tous deux dans les affaires tchèques. Par contre coup la position de la Moldavie d'Étienne, entre la Hongrie et la Pologne, allait se compliquer elle aussi.

Et puis la Hongrie allait se trouver amenée à prendre, dans la lutte contre les Turcs, un rôle très lourd.

Bien que l'autorité morale du Saint Siège fût, à ce moment, nous le savons très affaiblie, comme la menace ottomane sur l'occident ne cessait de se faire plus pressante, le Pape Pie II essayait tout de même d'intervenir pour reprendre le rôle, qui avait été celui de ses prédécesseurs aux temps des Croisades. En 1459 il convoquait solennellement un congrès à Mantoue, auquel il invitait tous les princes d'Europe à venir avec lui préparer une campagne en commun. Mais il ne recevait guère d'encouragements. La plupart des états, après avoir traîné à lui répondre, envoyaient des délégués pour dire qu'ils ne pouvaient faire grand chose. L'Angleterre et la France se déclaraient l'une et l'autre absorbées par leurs

affaires intérieures. La France du reste était à ce moment en difficultés avec Rome à propos de la Pragmatique Sanction, promulguée, 20 ans plus tôt par le roi Charles VII pour les nominations des évêques. Du côté de la Bohème l'élection de Podiébrad qui réveillait le schisme hussite, rendait toute entreprise sous l'égide de la papauté plus difficile encore. Les princes allemands pour la plupart étaient occupés à se battre entre eux. L'empereur Frédéric qui n'avait pas accepté son échec en Hongrie, exigeait des promesses ou des compensations de ce côté là avant de rien entreprendre contre les Turcs. Quant à la république de Venise, qui seule possédait une flotte susceptible de permettre le transport d'une grande armée en orient, elle avait déjà trouvé plus prudent de négocier un traité de commerce avec les Turcs pour tenter de sauver ses intérêts particuliers ; et hésitait à s'engager dans une expédition guerrière.

Seule la Hongrie, qui était le plus directement menacée, et où le jeune roi Mathias voulait essayer ses forces, offrait ses services. Mais seule elle ne pouvait guère agir, liée qu'elle était par tous ses embarras avec ses voisins immédiats.

Pendant deux ans les négociations traînaient. Le pape, vieux, malade, épuisé, tiraillé d'affaires en tous sens multipliait en vain les exhortations, envoyait des légats à travers l'Europe, écrivait, faisait des quêtes, cependant que les Turcs continuaient à progresser, chassaient en 1460 les Paléologue de Morée, prenaient Lesbos en 1462, attaquaient la Bosnie.

Enfin, sous le coup de cette dernière menace qui visait directement les côtes de l'Adriatique les Vé-

6. Le monastère de Poutna

7. Le triptyque d'Étienne-le-Grand à Poutna

8. Icone du triptyque d'Étienne-le-Grand



9. Icone du monastère de Poutna

nitiens épouvantés changeaient d'attitude. Ils proposaient un accord à la Hongrie ; ils donneraient de l'argent en échange des soldats du roi Mathias. Mais ils exigeaient que ce fût de leur côté, vers la Bosnie et la Serbie, que portât l'effort. Et de fait Mathias entrait en campagne cependant que les autres souverains continuaient à s'abstenir ou à peu près, ne proposant guère que le concours de quelques bandes de mercenaires qui exigeaient de se faire payer très cher un concours très incertain.

Le pape cependant ne renonçait pas à son projet. Il offrait de l'argent à Venise pour obtenir d'elle une flotte. Puis en 1464 il prenait une grande décision. Aussitôt qu'il aurait obtenu des vaisseaux il partirait lui même avec la flotte et l'armée pour donner l'exemple aux peuples chrétiens. En vain ses conseillers essayaient de le retenir. Car il était de plus en plus malade, de plus épuisé ; et les vieux cardinaux du Vatican n'aimaient pas les aventures. Malgré tout il s'obstinait ; il quittait Rome pour s'embarquer à Ancône, voyageant à petites journées, s'arrêtant longuement à chaque étape pour se reposer et prendre des remèdes. Mais à peine arrivé au port il mourait. Et aussitôt le projet d'expédition qu'il avait préparé s'ecroulait.

Son successeur Paul II n'allait pas avoir plus de succès. Il allait même rencontrer plus de difficultés encore. En 1466 en effet le cas de Georges de Podiébrad va se compliquer. Poussé par les hussites le roi de Bohème va entrer en révolte ouverte contre l'Église. Il va falloir réunir un consistoire où le pape le déclarera déchu de tous ses titres, demandera contre lui l'appui de l'Europe, et s'adressera en particulier à son voisin Mathias de Hongrie pour le

combattre. Les forces qu'il aurait fallu mener contre les Turcs se trouveront plus impossibles encore à rassembler et à unir.

Évidemment au milieu de tant d'affaires on comprend que Mathias de Hongrie, quand il se retournait vers la Moldavie et la Mer Noire n'avait eu qu'un souci: éviter des complications de plus. Cependant dès son avènement il avait été obligé de prendre parti entre Étienne et le prédécesseur de celui-ci, Pierre Aron. Et ce n'était pas en faveur d'Étienne, mais de Pierre Aron, qu'il devait être tenté d'agir.

Tout d'abord, en effet le premier geste d'Étienne après son avènement avait été, nous l'avons vu, de chercher à se concilier le roi de Pologne (rival de Mathias pour la succession aux couronnes de Ladislas), de signer avec lui un traité d'alliance et de vassalité. Et puis quelques années plus tôt Pierre Aron, quand il régnait et cherchait de tous côtés des appuis pour se maintenir, ne s'était pas contenté de promettre sa vassalité à la Hongrie comme à ses autres voisins. Il avait accepté de céder aux Hongrois le port du delta du Danube, le port de Chilia dont l'importance économique venait de grandir encore depuis la prise de Constantinople. Car c'était maintenant le seul débouché qui restait ouvert aux régions transylvaines, le débouché qui commandait toute la vallée du Danube. Et il était à craindre qu'un prince nouveau qui voulait s'imposer, qui s'était assuré l'appui de la Pologne, ne cherchât à reconquérir une place d'une telle valeur.

Pierre Aron au contraire, forcé de quitter la Pologne après l'intervention d'Étienne sur les bords du Dniester, s'était réfugié en Transylvanie. Il avait

rappelé les services rendus par lui naguère à la Hongrie ; il avait promis d'en rendre d'autres à l'avenir si on l'aidait à reprendre le pouvoir. Et comme nul ne pouvait encore savoir, en face de la folle instablité de tous ces princes moldaves, lequel avait le plus de chance de pouvoir durer, Mathias, à tous hasards, avait bien accueilli le réfugié.

Mais on comprend aussi qu'Étienne, de son côté, avide de se montrer, ait été pressé avant tout d'écarter le plus tôt possible le danger représenté pour lui par son prédécesseur. Et puis d'ailleurs Mathias, nouvellement élu, était chargé de tant d'autres préoccupations qu'il devait être tentant pour Étienne de profiter des circonstances. Pendant plusieurs années il va chercher à exploiter le plus avantageusement possible les embarras de la Hongrie.

Les historiens roumains modernes se sont efforcés d'atténuer, d'excuser, de plaider en faveur de leur héros. A vrai dire il n'y a pas de quoi. Étienne, mal installé à la tête de son petit pays si peu solide n'était guère en situation encore de faire de la politique internationale. Et en un moment où les plus puissants souverains se laissaient absorber par leurs rivalités particulières ce n'était pas à lui qu'on pouvait demander un esprit plus européen.

Quoi qu'il en soit, aussitôt réglée sa situation vis-à-vis de la Pologne il se retourne du côté hongrois. En 1461 il commence par une incursion en Transylvanie où Pierre Aron intriguait avec les gens de Brasov pour essayer d'obtenir leur appui. Cette incursion paraît bien, du reste, avoir été assez peu de chose. Les chroniques, par qui seules l'écho nous en est parvenu, nous assurent qu'il n'avait pas rencontré de résistance, et avait rapporté beaucoup de

butin [1]. Sans doute s'agit-il seulement d'une sorte de razzia menée à la tête de quelques boïards, destinée à la fois à inspirer confiance aux siens et à faire peur à son rival Pierre Aron ; mais dont les objectifs restaient très limités.

L'année suivante il entreprenait une autre affaire de portée plus large. Cette année-là les Turcs, encouragés par les succès qu'ils avaient remportés dans les Balkans et sur les côtes de Grèce, décidaient d'éliminer la résistance que, depuis quelques années, leur opposait en Valachie le farouche Vlad l'Empaleur. Ils lui avaient envoyé l'ordre de venir en personne apporter à Constantinople le tribut que ses prédécesseurs, depuis déjà longtemps, avaient accepté de verser. Vlad avait répondu en faisant empaler, selon son usage, leur ambassadeur. Il avait transmis la tête de celui-ci au roi Mathias de Hongrie avec une lettre où il lui demandait son appui et lui disait: « C'est pour la Chrétienté tout entière que je lutte ». Et il avait fait dresser dans la campagne, autour de sa capitale, une véritable forêt de pals où il avait planté plusieurs centaines de ses sujets, soupçonnés de le trahir.

Seulement Mathias, occupé par d'autres affaires, avait tardé à envoyer du secours. Vlad s'était trouvé à lui seul en face des Turcs qui, pour se venger, franchissaient le Danube avec une armée considérable. Et sans doute Vlad, rassemblant tout ce qu'il pouvait trouver d'hommes autour de lui avait résisté. Il avait même remporté quelques succès. L'armée turque, en s'avançant, avait considéré avec une admiration terrifiée les rangées de pals sanglants, avec

---

[1] Voir Gr. Urechi, *Chronique de Moldavie*, Edit. Picot, p. 95.

leurs cadavres tordus dans les souffrances de l'agonie. Mais les forces étaient trop inégales. D'ailleurs sa farouche barbarie avait aliéné déjà au prince, dans le pays même, beaucoup de ceux sur lesquels il aurait pu compter. Et les Turcs, pour le mieux abattre, avaient amené avec eux, dans les bagages de leur armée, un frère de Vlad, Rado, dit Rado le Beau, prêt a prendre le pouvoir à sa place, avec leur appui et pour leur compte. Selon l'usage trop fréquent de ces régions où les rivalités de clan et les jalousies particulières primaient toute autre considération, la plupart des boïards sur lesquels Vlad appuyait sa résistance l'avaient abandonné pour offrir leurs services au prétendant soutenu par les Turcs. Vlad, lâché par tous, avait dû s'enfuir et se réfugier en Transylvanie où, lui aussi, demandait la protection de Mathias.

Or, nous le savons, quelques années plus tôt, Vlad avait été le premier à offrir son appui à Étienne. Il lui avait offert les quelques hommes avec lesquels Étienne avait pu entrer en Moldavie et chasser Pierre Aron. Cependant quand Vlad, maintenant, à son tour était trahi par la fortune, Étienne ne songeait pas à lui venir en aide. Au contraire il profitait de l'entrée d'une armée turque en Valachie pour entreprendre un coup qui, indirectement, était un acte d'hostilité déclarée vis-à-vis de la Hongrie. Au mois de juin il lançait à l'improviste une attaque contre la citadelle de Chilia, de Chilia le port du delta que la Hongrie s'était naguère fait livrer par Pierre Aron.

Et sans doute cette attaque, sur laquelle du reste nous manquons des détails, échouait. La garnison hongroise résistait. Étienne, dont les forces militaires étaient sans doute encore bien peu solides, était

obligé de se retirer, après avoir reçu au pied une blessure dont il se ressentira toute sa vie.

Les historiens roumains d'aujourd'hui se montrent bien entendu assez embarrassés de cette affaire. Ce qui les gêne ce n'est pas de voir Étienne essayer d'enlever aux Hongrois le port de Chilia. Car ce port avait déjà appartenu un moment aux prédécesseurs d'Étienne. Seulement l'expédition avait eu lieu au moment où ses forces auraient pu être mieux employées à soutenir son voisin, son premier protecteur, Vlad. Au contraire il conjuguait son attaque avec celle des Turcs. Peut-être même avait-il reçu l'appui de ces derniers. Le fait est que si Étienne à ce moment, cherchait à enlever Chilia aux Hongrois, s'il abandonnait Vlad, avec les Turcs au contraire il évitait tout acte d'hostilité; et même, tandis que Vlad cherchait à se libérer de leur emprise, lui au contraire (le fait a été prouvé entre autres témoignages par les souvenirs d'un italien, Angiolello, attaché à la cour du sultan) continuait à payer le tribut accepté avant lui par Pierre Aron.

A vrai dire toutefois ce n'est peut-être pas Etienne seul qui est ici en jeu. Ce n'est probablement pas lui qui avait pris à ce moment l'initiative d'attaquer Chilia. Il paraît bien n'avoir agi que sous l'inspiration du roi de Pologne, toujours en rivalité avec Mathias, et heureux sans doute de renforcer sa propre position sur la Mer Noire, de servir les intérêts de ses marchands de Lwow et de Cracovie, par l'intermédiaire de son protégé moldave.

Le fait est qu'en cette année 1462, avant d'entrer en campagne Etienne avait jugé nécessaire de renouveler de façon solennelle les engagements pris par lui trois ans plus tôt vis-à-vis de la Pologne. Nous

possédons plusieurs actes de cette année-là, datés du 2 mars, une sorte de manifeste ou Étienne s'engage à venir prêter serment de fidélité au roi, au jour et à l'endroit qui lui serait fixé; et une autre pièce signée du métropolite Theoctiste, en son nom et au nom de tous les dignitaires religieux et laïques du pays, pour promettre eux aussi leur fidélité à la Pologne et leur dévouement à ses princes [1]).

Quoi qu'il en soit Étienne avait progressé. L'année suivante il se marie. Le 5 juillet 1463 il épouse une princesse de Kiew, en Ukraine, Eudoxie, fille et soeur de deux vassaux du roi de Pologne, de deux vassaux si fidèles que, nous dit la chronique, l'un d'eux Simion, lorsqu'il mourut, tint à laisser en souvenir à son suzerain l'objet et l'être qui lui étaient le plus chers, son arc et son cheval [2]).

L'Ukraine de ce temps-là, en effet, à peine délivrée de la domination tartare, était encore bien près des naïvetés barbares. Mais aussi Kiew était déjà depuis longtemps le centre d'une principauté qui avait eu ses heures d'éclat. Avant l'invasion tartare elle avait été une sorte de ville sainte de la propagande orthodoxe en orient, riche d'une foule d'églises et de sanctuaires où les pèlerins venaient de très loin apporter des offrandes. Au moment où l'orient moscovite commençait à se dégager de la sujétion des Tartares elle représentait un centre d'attraction précieux. Étienne, par l'alliance que lui avait value la protection du roi de Pologne, voyait son prestige s'assurer. À la cérémonie qui fut célébrée au château de Suceava, entre le métropolite Theoctiste et les

---

1) Voir Bogdan, *ouv. cité*, II, p. 282—288.
2) Voir C. Gane, *Trecute vieţi de doamne şi domniţe*, I, p. 41.

ambassadeurs du roi de Pologne, il se révélait déjà, après cinq ans de règne, loin de l'aventurier suivi seulement de quelques cavaliers qui, quelques années plus tôt, avait fait reconnaître ses droits par les boïards dans la clairière de Direptatea.

L'année d'après, en 1464, sa fidélité à la Pologne lui vaut encore un autre succès. Le roi de Pologne lui rend la forteresse d'Hotin, la ville de douanes et de frontière sur le Dniester, qu'il avait dû céder en garantie lors de son avènement.

En 1465 enfin, troisième succès. Le port de Chilia qu'il avait vainement essayé d'enlever trois ans plus tôt tombe entre ses mains. Cette fois il n'a même pas eu besoin de combattre, ou presque. Si la citadelle était occupée par une garnison hongroise, la population, c'est à dire sans doute les familles de marchands génois qui continuaient à détenir l'influence, n'étaient pas insensibles aux moyens de pression dont le roi de Pologne pouvait disposer. Grâce à l'action et sans doute à l'argent de celui-ci, nous laisse entendre le grand historien polonais de l'époque, Długosz, Étienne avait trouvé des complicités dans la place. Une nuit de janvier, par une porte intentionnellement ouverte, il s'était glissé dans la ville; la citadelle avait capitulé le lendemain. Les riches palais à fresques, les magasins pleins, dressés sur le bord du delta, le long des quais où s'entassaient les lourdes caravelles aux larges flancs gonflés de richesses, au milieu de l'étonnante forêt de roseaux où toutes les races d'oiscaux du monde se trouvent rassemblées, à la bouche du grand fleuve dont les flots ont traversé l'Europe entière, tout cela, maintenant, était entre ses mains. Pour un débutant ambitieux comme lui la proie était belle. Il tenait

les deux grands ports du Dniester et du Danube. Il était le maître des deux principaux débouchés, par où pouvait encore passer, depuis la prise de Constantinople, le commerce de l'occident. Pendant trois jours, afin de célébrer sa victoire, il donnait aux habitants et à ses soldats des banquets et des fêtes.

Il faut dire du reste que ce qui avait facilité l'opération c'était que Mathias de Hongrie était à ce moment-là occupé sur la côte de l'Adriatique à défendre la Bosnie contre une armée turque. La dispersion des forces à laquelle étaient condamnées les grandes puissances permettait à Étienne de manœuvrer.

Et puis Étienne s'était efforcé de prendre ses précautions. Aussitôt Chilia conquise il était entré en négociations avec Mathias, lui promettant que les Hongrois n'auraient pas à souffrir de sa présence aux bouches du Danube. Il allait peut être même jusqu'à laisser entendre qu'il se considérait comme un vassal de la couronne hongroise. Après quoi du reste nous allons le voir de nouveau profiter de toutes les circonstances pour tirer de nouveaux avantages.

Le jeu cependant n'allait pas toujours être sans risques. Mathias, tout absorbé qu'il fut par ailleurs, n'était pas homme à se laisser longtemps bafouer. Étienne en fit l'expérience en 1467, une expérience qui devait risquer de lui coûter cher, mais qui allait, pour la première fois, imposer sa valeur militaire.

Tandis que, dans son coin des bords de la Mer Noire, Étienne progressait lentement, Mathias de son côté, sur un théâtre autrement large, se révélait comme une figure, elle aussi, de belle grandeur. Non seulement, malgré son extrême jeunesse, il avait su dominer vite la situation très délicate qu'il avait

trouvée en Hongrie à son avènement. Mais dès ses premiers combats contre les Turcs il avait montré des talents, une autorité de guerrier déjà dignes de celle de son père. Il s'organisait une armée qui allait être bientôt reconnue comme la meilleure de l'Europe, avec une artillerie nombreuse, avec des piquiers, les bataillons noirs, comme on allait les appeler à cause de la couleur de leur armure, équipés sur le modèle des lansquenets suisses. Qui plus est, au moment où l'occident commençait à goûter avec enthousiasme la fièvre artistique de la Renaissance, il allait prouver qu'il n'était pas indigne des princes mécènes de ce temps-là. Déjà il attirait à lui les artistes, les poëtes, les érudits qui déjà vantaient ses talents, ses victoires, qui le représentaient couronné de laurier comme un triomphateur romain.

Or si ses combats en Bosnie contre les Turcs, si les complications soulevées par les Hussites de Podiébrad avaient détourné son attention de l'orient et ne lui avaient pas laissé le loisir de s'occuper d'Étienne le Grand, en 1467 une imprudence de ce dernier le faisait changer de front.

La grande difficulté à laquelle s'était heurté Mathias pour l'organisation de son armée c'était la question d'argent. Sans doute le pape, les Vénitiens lui en avaient donné. Mais il lui en fallait beaucoup. Les mercenaires de ce temps-là coûtaient cher. Et puis ses besoins de luxe et d'art étaient dispendieux eux aussi. Pendant tout son règne il allait être sans cesse à la recherche de ressources nouvelles.

En 1467 l'idée lui était venue d'augmenter les tarifs douaniers imposés aux villes commerçantes de Transylvanie. Mais celles-ci, et en particulier la riche cité de Brasov, se considérant comme très auto-

nomes, tenaient à défendre leurs franchises. Devant les exigences de Mathias un soulèvement avait éclaté. Étienne, qui devait beaucoup aux commerçants de Brasov, leur offrait son appui. En Transylvanie il avait, d'ailleurs, toujours son prédecesseur et rival, Pierre Aron, qui continuait à intriguer auprès de Mathias, et qui l'inquiétait. De sa part pourtant à ce moment là c'était, vis-à-vis de Mathias, une insolence excessive que de se mêler aux querelles entre le roi et les habitants de Brasov.

Si, depuis ses débuts, il s'est proclamé l'homme du roi de Pologne, s'il a en même temps continué à payer le tribut aux Turcs, s'il a enlevé le port de Chilia aux Hongrois, il avait, aussitôt après sa victoire, cherché, il semble bien, à apaiser Mathias par des offres de dévouement. Nous avons du moins des raisons de le croire. L'année suivante en effet Mathias écrira un jour au roi de Pologne en parlant d'Étienne: « Il fait des promesses à tout le monde dans l'espoir qu'entre tant de maîtres sa perfidie restera impunie » [1]).

De toutes façons, cettc fois-ci, Mathias se fâchait et voulait une vengeance. En Novembre 1467 il rassemblait une armée en Transylvanie, et, emmenant avec lui Pierre Aron, qui sans doute avait promis de se montrer un vassal souple s'il était rétabli sur le trône moldave, il entrait en Moldavie, il s'avançait à travers les montagnes par la vallée du Siret, dans la direction de Suceava, pour chasser Étienne de sa capitale et remettre son prédécesseur en place.

Depuis dix ans déjà qu'Etienne régnait c'était le premier grand danger auquel il se trouvait exposé;

---

[1]) Voir I. Ursu, *Ştefan cel Mare*, p. 57.

c'était la première véritable campagne qu'il allait avoir à diriger. Sans doute Mathias n'emmenait avec lui qu'une armée assez réduite, 40.000 hommes dit l'historien polonais Dlugosz. Mais c'etait une armée aguerrie, solide, bien équipée. Étienne, lui, n'avait, à proprement parler, pas d'armée organisée. Il ne pouvait compter que sur ses boïards et leurs paysans, avec leurs arcs, leurs faux, leurs boucliers de bois, et en guise d'armure, leurs vêtements de laine matelassés, toujours prêts, sans doute, à de courtes razzias d'ou l'on pouvait espérer ramener quelque butin; mais pressés après chaque expédition de revenir chez eux cultiver leurs terres.

Il fallait d'abord les rassembler, les faire venir de tous les coins du pays. Et sans doute leur mobilisation, d'ordinaire, était rapide. Ils arrivaient, montés sur leurs propres chevaux, apportant avec eux leurs provisions: un sac de farine et quelques mottes de fromages. Seulement il s'agissait de savoir s'ils accepteraient de marcher; si Pierre Aron, maintenant que le roi Mathias prenait fait et cause pour lui, n'aurait pas trouvé le moyen de séduire une partie d'entre eux. L'ensemble en tous cas ne devait pas, disent les chroniques, faire plus de 12.000 hommes disponibles; et à peine Étienne pouvait-il appuyer leur effort de quelques canons disparates, fournis, avec quelques mercenaires pour les servir, par les gens de Brasov. Cependant il n'allait pas perdre la tête. Nous possédons sur cette campagne un document précieux, une lettre particulière écrite par Étienne lui même au roi de Pologne, une lettre moins pompeuse que ses documents de chancellerie ordinaires, où toutes les opérations de la campagne sont racontées en détail, où bien des traits nous sont

révélés de la tactique et aussi de l'attitude politique d'Étienne.

Mathias avait franchi les cols des Carpathes. Il s'était engagé dans la vallée du Siret, pillant quelque peu au passage les bourgs qu'il rencontrait, laissant même ses troupes, nous dit Étienne, tuer des enfants et saccager quelques églises. Étienne cependant s'était contenté de suivre avec ses gens à travers les forêts, évitant une bataille rangée et guettant une occasion favorable pour intervenir. Le 14 décembre il estimait l'avoir trouvée. Mathias, ce jour-là, s'était arrêté près de la ville de Baia. Au milieu de la nuit les Moldaves, laissant leurs chevaux dans les bois, se glissaient jusqu'au campement hongrois, mettaient le feu aux cabanes de bois de la petite ville. Et, profitant du désordre, ils attaquaient à coups de flèches. Sans doute les Hongrois, paraît-il, avaient été prévenus, au dernier moment, par un traître, un des boïards, le grand vornic Isaïa, qui, escomptant la défaite d'Étienne, cherchait à se ménager à l'avance la faveur du vainqueur [1]).

Mais les Moldaves, galvanisés par leur chef, montraient un acharnement irrésistible. Malgré leur expérience, malgré la supériorité de leur armement les Hongrois étaient désorientés. Mathias lui même, reconnaissable au milieu de la mêlée à son grand bouclier noir, timbré d'un corbeau d'or [2]) était blessé d'une flèche dans le dos. Sérieusement atteint il donnait l'ordre de la retraite. Il laissait derrière lui des tentes, des chariots, des canons et de nombreux morts, dont 7000, nous dit Étienne, furent enterrés

---

[1]) Voir *Chronique d'Hermann*, Revista Istorică Română, V—VI.
[2]) Le nom de famille du roi était en latin Corvinus, c. à. d. corbeau.

ensemble, sous le même tumulus par les soins des vainqueurs. Il entraînait aussi dans sa retraite le malheureux Pierre Aron; et jugeait d'autant plus inutile d'insister que, vers la même époque, les affaires des hussites de Bohème s'envenimaient, et que le pape lui demandait d'intervenir de ce côté là comme soldat de la chrétienté et de l'Église.

Du point de vue général des affaires européennes l'embuscade nocturne de Baïa était assez peu de choses. Mais Mathias, le prince dont la réputation militaire était déjà considérable avait été blessé. Il avait fui avec ses troupes surprises. Il jugeait plus sage de ne pas poursuivre la campagne. Les soldats paysans d'Étienne, avec leur armement sommaire, avaient triomphé des beaux guerriers entraînés, aux riches armures. Pour le petit prince moldave qui n'avait pas encore donné sa mesure, et que tous traitaient encore en vassal, le succès était de taille. Étienne cependant se gardait de s'en laisser griser. Il savait bien qu'une revanche était à craindre. Il savait bien que ses forces restaient encore très limitées. Et tout de suite son premier souci était de se retourner vers le roi de Pologne. Aussitôt après la bataille il écrivait à celui-ci pour lui expliquer les événements, pour garder son appui, pour ménager sa protection. Et sans doute dans cette lettre, à laquelle nous avons déjà fait allusion [1]) il faisait valoir ses faits d'armes, il insistait sur l'importance de son succès, il énumérait les trophées conquis et les ennemis mis à mort. Mais aussi il assurait que c'était lui qui avait été attaqué; il expliquait même que si on s'at-

---

[1]) P. P. Panaitesco, *Contribuţii la Istoria lui Ştefan cel Mare* et Iorga, *Une lettre d'Étienne le Grand*, R. du Sud-Est européen, 1934, II.

taquait à lui c'était pour le punir de rester fidèle à la Pologne. À maintes reprises, déclarait-il, des émissaires lui avaient été envoyés, lui promettant toutes sortes d'avantages s'il voulait se séparer de la Pologne. Mais, ajoutait-il, il avait toujours refusé « car il tenait à rester jusqu'à la mort fidèle à ses serments ». En échange de quoi il laissait entendre qu'il demandait aide. De fait trois mois plus tard, le 16 mars 68, il obtenait une intervention diplomatique de la Pologne auprès de Mathias, protestant contre l'attaque dont la Moldavie avait été victime, et demandant le respect à l'avenir d'une province « qui depuis de nombreuses années a été soumise à la Pologne » [1]).

Le poids de cette intervention était d'autant plus efficace que Mathias, pour le moment, était de plus en plus absorbé par les affaires de Bohème. Le 31 mars 68 il déclarait la guerre à Podiébrad. Et il ne tenait pas à compliquer sa situation par de nouvelles difficultés du côté moldave.

Alors Étienne profitait des circonstances pour monter un complot qui le débarrasserait définitivement de son rival Pierre Aron, de nouveau réfugié en Hongrie. Il faisait écrire à celui-ci, par quelques uns de ses boïards, qu'une révolution se préparait à Suceava contre Étienne, qu'on l'attendait, qu'on comptait sur lui. Et quand Pierre Aron s'était laissé convaincre, s'était remis en route à travers la Transylvanie pour rentrer en Moldavie, Étienne, franchissait la frontière, lui tendait une embuscade dans les montagnes, lui coupait la tête; et utilisait la circonstance pour donner à ses hommes une nouvelle

[1]) Voir Ursu, *ouv. cité*, p. 57.

occasion d'un peu de pillage, sans que Mathias, lié par ses promesses à la Pologne, soulevât de protestation.

Cette fois voilà Étienne solidement assis. Il n'a plus de rival. Il a montré sa force à la Hongrie. Il s'est assuré des traités avec ses deux grands voisins. Il peut, à présent, changer de ton.

La confiance croissant avec le succès il va maintenant faire éclater pompeusement sa jeune puissance. En cette année 1469, qui a vu la mort de Pierre Aron, une bande de Tartares, conduite par le fils du khan Maniak, avait entrepris une expédition sur les frontières de la Pologne. Elle avait saccagé les bords du Dniester; puis, avant de pouvoir être atteinte par les troupes du roi Casimir, elle s'était rabattue sur la Moldavie, emmenant avec elle un grand nombre de prisonniers.

Étienne, lui, rassemblant hâtivement quelques forces, s'était trouvé sur son passage pour lui barrer la route; il l'avait arrêtée, lui avait enlevé un important butin; et même avait fait prisonnier le chef de l'expédition, le fils de Maniak.

À cette nouvelle le khan qui vivait encore sur le souvenir des anciennes terreurs inspirées par sa race, et qui ignorait sans doute à qui il avait affaire, avait envoyé en Moldavie, nous racontent les chroniques, une délégation de cent ambassadeurs chargés de réclamer avec des menaces la libération de son fils. Mais Étienne à présent se sentait assez fort pour répondre. Avec un mélange de férocité et de fierté qui donne à cette époque sa couleur et son originalité il organisait une double mise en scène. Il recevait les ambassadeurs. Il commençait par faire mettre à mort devant eux le prisonnier qu'ils réclamaient. Il

laissait ensuite exécuter l'un après l'autre 99 d'entre eux. Au centième il faisait couper le nez et les oreilles; puis bravant de possibles représailles qui, du reste, ne vinrent pas, il le renvoyait ainsi mutilé, pour porter à son maître, lui disait-il, la réponse des Moldaves [1]).

Après quoi il décidait de remercier Dieu par une cérémonie éclatante où sa puissance nouvelle apparaîtrait à tous.

Quelques années plus tôt, entre deux expéditions, il avait entrepris la construction d'un grand monastère, comme le pays n'en possédait pas encore et dont il avait fixé l'emplacement près de sa capitale de Suceava, dans un cirque imposant de montagnes boisées, à côté du village de Poutna. Le monastère était à présent achevé. Il ordonnait que sa consécration se ferait en grande pompe, en présence du métropolite Theoctiste, de tout le clergé, de toutes les autorités.

Arrêtons nous un moment ici. Le monastère de Poutna est devenu un des monuments légendaires de l'histoire des pays roumains. La cérémonie de sa consécration officielle représente une date essentielle et symbolique dans la carrière d'Étienne.

Ses débuts ont été ceux d'un aventurier qui, pour s'imposer, joue un peu sur tous les tableaux au milieu des voisins puissants qui l'entourent. Après dix ans de règne maintenant sa personnalité se précise, son oeuvre se dessine. Sans doute nous manquons de documents qui nous seraient précieux pour mettre à l'échelle, pour donner la couleur exactc. À travers la sécheresse des actes officiels, à travers la brièveté

---

[1]) Voir Dlugosz II, XIII, 450 et Miochowski, ap. Hasdeu, Arch. I, II.

des anciennes chroniques le caractère de l'homme apparaît mal, la physionomie même du pays se dégage difficilement.

Il semble bien pourtant que le grand mérite d'Étienne a été de savoir maintenir l'équilibre des forces au milieu desquelles il était obligé de manoeuvrer. À l'intérieur l'Église a été son premier grand appui. Dès le début il s'est attaché à protéger les intérêts du clergé. A présent il lui construit le beau monastère de Poutna. A mesure qu'il avancera dans sa carrière il en construira d'autres de plus en plus nombreux et riches. L'église en échange le soutiendra de son influence, ajoutera le prestige de ses pompes et de ses cérémonies à l'éclat encore bien modeste de sa petite cour à demi rustique; elle peindra son image, couronnée d'or et vêtue de pourpre sur les murs de tous les monuments qu'il élevait pour elle. Plus tard, après sa mort, elle entourera sa mémoire de légendes; elle entretiendra son souvenir, elle se fera l'historienne de sa gloire.

Lui cependant pétrissait aussi une autre pâte plus difficile encore à lier. Pour agir, pour durer il a dû s'imposer à ses boïards. Ceux-là n'étaient dressés à aucune discipline. Habitués depuis des années à l'instabilité continuelle d'un pouvoir sans traditions et sans règles, vendant aux plus offrant leurs services d'un jour ils ne songeaient le plus souvent qu'à renverser le lendemain celui qu'ils avaient contribué à élever la veille. Ils constituaient avec leurs paysans la seule force armée du pays, une force sans l'appui de laquelle aucune autorité ne pouvait s'établir, mais sur laquelle nul ne pouvait compter avec certitude. Ils étaient toujours prêts à partir en campagne pour quelqu'expedition de butin et de pillage. Mais toute

entreprise trop longue ou trop lointaine les fatiguait. Ils avaient hâte de retourner chez eux au milieu de leurs forêts surveiller leurs terres et jouir du fruit de leurs rapines. Et pourtant il fallait les dominer et les maintenir. Car s'ils étaient la force guerrière c'était le commerce, c'était la liberté des routes c'était la régularité des douanes et des marchés le long des grandes voies de passage vers l'orient et vers la mer qui commençaient à assurer la richesse et la vie de la principauté.

A vrai dire nous savons très mal comment Étienne a dû procéder. Les chroniques qui s'en tiennent le plus souvent au récit des batailles, à la description des châtiments imposés aux vaincus ne nous laissent à peu près rien deviner du jeu politique des négociations et des intrigues particulières. Cependant il est certain qu'Étienne a dû, dès son début, jouer dans le pays avec une habileté savante. S'il savait se faire craindre, s'il n'hésitait pas plus qu'un autre de ses contemporains à couper des têtes ou même à empaler à l'occasion, il paraît bien avoir su toujours éviter les excès qui auraient excité contre lui des haines et des révoltes. Le fait est que plus tard, dans les dernières années de sa vie, un médecin italien venu pour le soigner, écrira un jour au sénat de Venise, dans un curieux rapport qui nous a été conservé, qu'il avait été frappé de trouver en lui un prince « très aimé de ses sujets pour sa clémence et son esprit de justice ».

Pour le moment, le jour où, après douze ans de pouvoir, en présence de son clergé et de ses boïards il présidait la consécration solennelle du monastère de Poutna il pouvait considérer avec une juste fierté la cérémonie qui se déroulait sous ses yeux.

Sans doute aujourd'hui, si le monastère existe encore, les bâtiments en ont été à peu près tous saccagés et refaits bien des fois au cours des siècles. Mais le cadre est toujours là, imposant et sauvage, avec son cirque de grands bois et de pâturages couchés le long des pentes. Et puis les érudits modernes, fouillant les tombes princières et les ruines de l'ancienne église, ont rassemblé dans quelques chambres du couvent tout un ensemble de pièces rares et précieuses, voiles de velours brodés de soie et de perles, chasubles d'or, icones, orfèvreries délicatement ouvragées où se devine encore toute la somptuosité byzantine de l'art religieux qui renaissait en ce temps-là au fond des forêts de Moldavie. Les moines qui accompagnent les visiteurs joignent à leurs explications toute une série de pieuses légendes. Ils racontent qu'Étienne s'était proposé de construire une sorte de réplique de la grande Ste Sophie de Constantinople. Ils ajoutent que le jour où il était venu décider lui même l'emplacement de l'édifice à élever il était monté sur un tertre d'où il avait tiré avec son arc une flèche au travers de la forêt, pour fixer l'endroit où serait placé le maître autel de l'église. Et ils expliquent que, par la suite, il devait se montrer si attaché à son monastère qu'il s'y était fait réserver un appartement où il revenait souvent travailler et méditer entre deux campagnes; qu'il y avait lui même fait sculpter à l'avance la pierre du tombeau qui devait être le sien.

La scène de la consécration, telle que nous pouvons nous la représenter, ne devait pas manquer de chaudes couleurs. Au centre de l'enceinte de clôture, devant l'église neuve dont les trois absides étaient dominées d'un haut toit pointu, Théoctiste, le métro-

polite dont le nom reste attaché aux débuts d'Étienne le Grand, et dont la figure mériterait d'être retrouvée, Théoctiste était là accompagné de tous ses évêques et de tout son clergé, au nombre de soixante quatre précise la chronique, le front ceint de la haute couronne épiscopale de Byzance, revêtu de la longue chasuble d'or. Tout autour les moines barbus avec leur coiffure noire en tuyau de poêle; puis les boïards, avec leurs dolmans brodés d'hermine, et leurs bonnets de cérémonie qui devaient être surmontés d'une aigrette blanche, et décorés de quelque diamant ramassé dans les pillages; les paysans enfin et les paysannes qui possédaient déjà les chemises et les tabliers brodés de laines vives que l'on réserve encore aujourd'hui dans leurs campagnes pour les jours de fête, et leurs sandales en peau de porc, les opanques, fixées par des courroies entrelacées le long de la jambe.

Étienne lui même, quittant son habit de guerre avait dû revêtir le long manteau royal en brocard d'or que nous lui voyons sur les fresques de ses églises.

Quand l'office avait commencé, à genoux devant l'iconostase de bois doré, tandis que se déroulaient les lentes psalmodies de la lithurgie byzantine, il devait pour la première fois prendre pleine conscience de la grandeur et aussi de la difficulté du rôle qui pouvait maintenant être le sien. Grâce à lui un véritable état, avec sa civilisation propre était en train de s'affirmer dans les forêts moldaves. Ses douze premières années de règne et de négociations l'avaient armé. Il n'avait, pour le moment, plus rien à craindre de la Hongrie ni de la Pologne. Il allait pouvoir tenter aussi de faire acte l'indépendance vis-à-vis des Turcs.

Il allait pouvoir jouer un rôle dans la grande lutte de la Chrétienté contre l'Islam qui, malgré tant d'autres affaires, reste encore pour tous les Européens du 15e siècle la tâche essentielle.

Le fait est que, pendant plusieurs années maintenant, c'est la lutte contre l'infidèle qui va l'absorber. Et il ne se contentera pas de figures en satellite de second plan dans quelque coalition générale. Au contraire, tandis que les souverains des grandes nations d'occident demeureront la plupart absorbés par leurs rivalités particulières, c'est lui, petit prince de la principauté naissante, qui, un moment, va tenir le drapeau, symboliser la volonté de résistance. Sans doute nous ne savons pas tout. Dans quel esprit, avec quelles arrière-pensées allait-il agir? Le petit nombre des documents va nous obliger à plus d'une incertitude. Tout de même c'est lui qui va être au premier plan. Par lui les pays roumains vont entrer dans la grande histoire internationale.

CHAPITRE IV

## ÉTIENNE ADVERSAIRE DES TURCS

En l'année 1470 la menace turque se fait pour l'Europe plus pressante que jamais et cependant moins énergiquement combattue.

Le sultan Mahomet, à qui, les années précédentes, Venise, appuyée par les troupes de Mathias de Hongrie, a fait subir un certain nombre d'échecs, prépare une revanche. Il vient d'armer une flotte considérable qu'il dirige vers la Grèce. Le 12 juillet Negroponte, en Eubée, est pris; en août la côte dalmate est saccagée.

Cependant les princes d'occident sont plus divisés que jamais. Mathias qui, en 1468, a, sous l'inspiration du pape, déclaré la guerre à Georges de Podiébrad défenseur de la cause hussite, s'est fait, en 1469, proclamer roi de Bohème par un certain nombre de grands du pays. Mais Podiébrad n'a pas pour cela renoncé à la lutte. Et puis l'élection de Mathias blesse à la fois le roi de Pologne et Ferdinand de Habsbourg qui tous deux ont, depuis longtemps, des prétentions sur la Bohème. Les rapports entre eux tous se font de plus en plus âpres. Entre Tchèques et Hongrois la guerre prend un caractère de férocité sauvage. Le 20 juin 70 une terrible bataille éclate.

Quelques jours plus tard un convoi tchèque ayant été surpris par un détachement hongrois tous les conducteurs sont tués et leurs têtes coupées pour servir de trophées.

Sans doute on pourra croire bientôt après à un apaisement. Car le 22 mars 71 Podiébrad va mourir, jeune encore, absorbé par une vie trop fiévreuse. Et sa mort va, pour un moment, décourager le mouvement hussite. Mais la guerre aussitôt reprendra sous une autre forme. En effet, pour faire pièce à la fois à la Hongrie, à Mathias, au pape, Podiébrad, avant de mourir, a reconnu comme héritier un des fils du roi de Pologne, Ladislas. C'est contre la Pologne que Mathias qui ne veut pas renoncer au titre de roi de Bohème, va se trouver entraîné maintenant. Finalement Mathias sera le plus fort. Après une entrevue avec le roi de Pologne une suspension d'armes sera signée en 1475 qui lui reconnaîtra la possession de la moitié des états tchèques. Mais ce sera l'empereur Frédéric alors qui se révoltera contre un accroissement de puissance de la Hongrie, dangereux pour son propre prestige; qui rcfusera de reconnaître les conquêtes de Mathias. Celui-ci sera entraîné dans de nouvelles guerres qui le méneront du reste à de nouveaux succès, qui lui donneront en 1485 la possession de Vienne, mais qui aussi useront ses forces et le tiendront éloigné de la guerre contre les Turcs.

Les papes seuls s'obstineront à tenter de nouvelles coalitions de la Chrétienté contre l'Islam. Après la mort de Paul II, en juillet 71 son successeur Sixte IV, aussitôt élu, reprend les mêmes éternelles négociations. Il envoie des légats à travers tous les pays demander la fin des luttes entre princes chrétiens. Il envoie en particulier, et sans succès, le cardinal

Balbo en Bohème, en Hongrie, en Pologne pour plaider en faveur d'une réconciliation générale contre l'Infidèle. Il s'efforcera lui aussi d'armer une flotte dans l'Adriatique. Il négociera en 72 le mariage du grand duc Ivan III de Russie avec une nièce du dernier empereur de Constantinople, convertie au catholicisme et sur laquelle il compte pour tenter de faire de la naissante Russie un appui de l'Église en Orient. A peine mariée du reste la princesse retournera à l'orthodoxie, et le rapprochement escompté ne se produira pas.

Alors le pape cherchera plus loin encore. Par l'intermédiaire des Vénitiens ils essaiera de prendre les Turcs à revers, au moyen d'une alliance avec l'empereur de Perse Uzun Hassan.

A mesure que la situation se complique entre les grands princes d'Europe, à mesure que ses plus puissants voisins seront davantage absorbés par leurs luttes particulières, Étienne, à l'extrême pointe orientale, voit son rôle devenir à la fois plus grand et plus lourd aussi.

À vrai dire ce qu'il a en tête à ce moment-là nous ne le savons pas exactement. Avec quelles arrière-pensées, par quel enchaînement de circonstances va-t-il en venir à prendre figure de défenseur de la Chrétienté contre les Turcs ? Ce qu'il y a de sûr en tous cas c'est qu'il ne va s'avancer dans son nouveau rôle que par étapes, avec cette prudence rusée et diverse dont il a déjà donné plus d'un exemple.

Maintenant qu'il occupe avec le port de Chilia le principal débouché du delta du Danube il est tenté de s'installer plus avant vers l'intérieur. Il guette la ville de Braïla, autre centre commercial

important. Il est vrai que Braïla appartient aux Valaques. Mais depuis la chute de Vlad la Valachie, livrée à de nouvelles divisions, ne tient guère. Rado le Beau que les Turcs ont imposé est très instable. Sans doute les Turcs qui l'ont amené sont derrière lui. Du port de Giourgiou, à 60 km de Bucarest, où ils ont mis une garnison, ils le surveillent. Étienne a bien dû envisager que se tourner contre la Valachie s'était s'en prendre aux Turcs.

Il est vrai que les Hongrois et les Polonais, trop occupés par ailleurs pour intervenir eux mêmes de ce côté-là, l'ont peut-être encouragé et soutenu.

Et d'autre part il lui faut bien donner de l'occupation et des pillages à ses boïards. Et c'est du côté de la Valachie que les voies, à présent, sont les plus libres.

Le fait est qu'en février 1470 il lance une première attaque contre Braïla qu'il laisse, selon l'usage, piller et brûler plus ou moins par les siens. Les hostilités ainsi ouvertes se poursuivent pendant trois ans. Rado répond à l'attaque de Braïla par une incursion en Moldavie. Pendant trois ans les deux princes vont poursuivre ce jeu d'attaques et de contre attaques. Rado s'adresse aux Turcs pour avoir leur appui. Étienne réplique en suscitant un prétendant nouveau contre Rado, un certain Laiota Bessarab (car c'est toujours avec la même famille que l'on intrigue). Il le mène jusqu'à Bucarest en 1473, entre dans la forteresse qui domine la ville, prend du butin, coupe des têtes, installe son protégé, et part en emmenant la fille de Rado. Mais Laiota Bessarab, à peine en place, trouve plus prudent, tout comme son prédécesseur, de s'entendre avec les Turcs. Étienne qui s'anime au jeu, revient à la charge en

1474 avec encore un autre prétendant, Bessarab le jeune. Bref le voilà qui, peu a peu, s'efforce de prendre, vis-à-vis de la région valaque, figure de suzerain. En tous cas, son prestige grandissant lui vaut des appuis neufs par où des perspectives plus larges s'ouvrent à lui.

Sa première femme Eudoxie de Kiew était morte en 1468. En 72 il contracte un second mariage avec une descendante des empereurs de Constantinople, Marie, dite Marie de Mangop, dont les parents après l'écroulement de l'empire byzantin, s'étaient réfugiés en Crimée, dans la ville de Mangop, où ils s'étaient constitués, entre deux tribus de Tartares, une petite principauté, au bord de la mer. Certes les princes de Mangop n'étaient que d'assez petits seigneurs qui ne pouvaient continuer à régner qu'avec la complicité des Khans du voisinage. Mais leur port de Mangop était un des points d'arrivée où les caravanes de chameaux, venues à travers les déserts de la Mongolie, apportaient, pour être transportés en occident, les trésors de la Chine. Et puis ils portaient avec eux le prestige, les souvenirs et quelques traces des anciennes splendeurs de l'antique dynastie des Paleologue. Étienne s'assurait une alliance qui, peut-être un jour, si les Turcs étaient repoussés d'Europe, pouvait se révéler précieuse. Et puis il y avait autre chose encore. Les princes de Mangop étaient parents des princes de Trébyzonde, qui eux mêmes, pour se procurer un appui, venaient de marier leur fille à l'empereur de Perse, lequel, à ce moment, était en difficultés avec les Turcs. De ce côté-là aussi il pouvait y avoir des relations utiles à nouer.

Sans doute nous ne possédons que bien peu de documents sur Marie elle-même, à part le voile de

velours, timbré des armes des Paleologue, qui devait être tissé plus tard pour couvrir son tombeau, et qui est conservé au trésor de Poutna. Les princesses de ce temps-là, qui vivaient retirées dans les châteaux de montagne, tandis que leurs époux couraient les bois et la campagne, n'ont guère, le plus souvent, laissé dans l'histoire qu'un nom et quelques images parmi les fresques des églises. Cependant quand elle était arrivée à Suceava, pour unir l'aigle des Paleologue au taureau moldave, conduite par son frère, et portant dans ses coffres les icones précieuses, les bijoux historiques hérités des anciens empereurs, les tissus délicats amenés d'extrême Asie; quand, le jour du mariage, elle était apparue dans la chapelle du chateau, avec les longues nattes de ses cheveux toutes tressées de perles, tombant sur un manteau de soie ancienne à longues manches doublées d'hermine, tandis que le clergé psalmodiait un des vieux hymnes byzantins réservés au mariage des princesses impériales, le rude Étienne avait dû accueillir avec une orgueilleuse fierté la belle proie que lui valait son jeune renom.

Les premiers avantages politiques de sa nouvelle alliance ne s'étaient pas fait attendre pour lui. Tandis que dans son coin Étienne grandissait, le pape et les Vénitiens venaient d'entrer en relations avec l'empereur de Perse, Uzun Hassan, et négociaient avec lui un plan d'action en commun. Uzun Hassan allié aux princes de Mangop, attira leur attention sur la Moldavie. En 1474 l'ambassadeur de Venise en Perse vint à Suceava trouver Étienne pour lui proposer de collaborer avec eux.

Cette fois-ci nous n'en sommes pas, comme il nous arrive trop souvent au cours de cette histoire, réduits

aux hypothèses. Tout le dossier de la correspondance entre les Vénitiens et leur ambassadeur a été conservé. Nous allons y voir que, dans leur désir de s'assurer un nouvel auxiliaire contre les Turcs, les Vénitiens ne ménagèrent ni les démarches ni l'argent. Les entrepôts italiens des ports de la Mer Noire servaient de relais, non seulement pour le transport des marchandises, mais aussi pour les opérations de banque les plus diverses. Nous avons jusqu'au texte des lettres de change signées par l'ambassadeur au consul vénitien de Caffa, pour se procurer les ducats d'or destinés à lui permettre de faire figure et d'impressionner favorablement les Moldaves au cours de sa négociation.

Aussitôt arrivé à Suceava il sut intéresser, éblouir et convaincre. Il sut flatter Étienne, lui promettre des appuis puissants, lui faire entrevoir un grand rôle. Le fait est qu'à partir de ce moment le ton du prince moldave va changer. Jusque là les documents nous l'ont montré soucieux seulement de ménager l'appui et la protection de ses puissants voisins de Pologne et de Hongrie. A présent nous allons le voir parler au nom des intérêts de la Chrétienté, faire valoir les services qu'il peut rendre à tout l'occident contre la menace turque.

Peut-être cependant, malgré l'éloquence de l'ambassadeur vénitien, aurait-il hésité encore à engager la lutte.

Mais les Turcs eux mêmes vont le provoquer les premiers. En réponse à ses efforts des années précédentes pour imposer un prince à lui en Valachie ils lui envoient un ambassadeur qui le menace de représailles, et lui ordonne de venir, en signe de vassalité, apporter lui même à Constantinople, cette

année-là, le tribut qu'il avait continué jusqu'à présent, à verser au sultan.

Étienne, qui a maintenant des raisons de se croire soutenu, répond en refusant non seulement de venir mais de verser le tribut. Les ponts étaient coupés. Les Turcs que leurs succès n'avaient pas habitués, de la part d'un aussi petit prince, à une pareille résistance préparent contre lui une expédition à grand orchestre.

Dans la masse des conquêtes turques de ces années-là l'audacieux effort de résistance d'Étienne risquait de passer bien inaperçu. Le souverain de la jeune Moldavie avait bien des chances d'être noyé, son état saccagé sous le flot des envahisseurs. La Valachie, sa voisine, qui déjà ne résistait plus, aurait été absorbée, elle aussi. Et la civilisation roumaine, dès ses débuts, se serait effondrée sans espoir.

Mais Étienne va résister, triompher. Certes son succès sera passager, instable. Pourtant, au milieu du désarroi général de l'Europe, alors que les Turcs avaient remporté depuis des années tant d'éclatantes victoires, le retentissement en sera considérable. Étienne et avec lui la Moldavie et tous les pays roumains vont entrer dans la grande histoire.

Étienne du reste va procéder avec ce mélange d'audace et de prudence qui avait assuré ses premiers progrès. Il n'avait toujours, à proprement parler, pas d'armée. Les Turcs, eux, vont venir avec quelques unes de leurs meilleures troupes de mercenaires agguerris, avec leurs janissaires dont les bonnets de feutre blanc faisaient la terreur des meilleurs soldats d'Europe. Ils emmènent en outre un contingent de Valaques ; sans compter les considérables services d'arrière, esclaves, cuisiniers, porteurs qu'ils

avaient l'habitude de traîner après eux pour installer à chaque étape leur campement et leurs tentes; en tout 100.000 hommes au moins, devait écrire Étienne par la suite.

Sans attendre la belle saison, pour faciliter la surprise, ils s'étaient mis en route à la fin de décembre. Conduits par le pacha Soliman ils avaient franchi le Danube sur la glace, et s'avançaient à travers les campagnes couvertes de neige.

Mais Étienne ne s'était pas laissé prendre à l'improviste. En voyant venir la menace il avait eu soin de s'assurer le plus d'appuis possible. Il s'était adressé d'abord à ses grands voisins, polonais et hongrois. Puis, appuyé par l'ambassadeur vénitien, venu de Perse pour l'encourager, et qui ne le quittait pas, le 24 novembre, 74, tout orthodoxe qu'il fut, il écrivait au pape pour tenter de l'intéresser à sa cause, en l'assurant (ce qui n'était évidemment pas tout à fait exact) , « qu'il n'avait cessé depuis ses débuts de consacrer ses forces au salut de la Chrétienté » [1]. Le résultat de ces diverses démarches avait du reste été assez médiocre. Les Hongrois lui avaient envoyé seulement un petit contingent, les Polonais aussi, plus dix canons avec leurs servants, et, en fait de munitions, sept coups par pièce. Quand au pape, ignorant encore à peu près complètement qui était Étienne, il avait attendu pour répondre de connaître la suite des événements.

Tout cela évidemment était, comme résultat, assez maigre. Du moins Étienne avait alerté l'opinion européenne. Et puis sans doute aussi son principal atout était-il le prestige qu'il avait su s'as-

---

[1]) Bogdan, *ouvr. cité*, II, 318.

surer sur les siens. Et il allait répondre à l'offensive grandiose de ses adversaires par la ruse et par le sang froid.

Le plan des Turcs était simple. Ayant franchi le Danube à Braïla ils se proposaient de remonter la vallée du Siret jusqu'à Suceava, la capitale. Avec leurs troupes bien armées aux cottes de mailles en solide acier, avec leurs équipages, leur artillerie, avec tout l'attirail richement monté de services, de bagages, de tentes confortables qui suivaient leurs troupes ils formaient une masse imposante, assez forte, pensaient-ils, pour écraser tout sur leur passage, assez brillante pour décourager à l'avance toute résistance.

Étienne, qui ne se faisait pas d'illusions sur la disproportion des moyens, se gardait bien de chercher à leur barrer la route. Mais pour exalter le courage des siens les coureurs envoyés, selon l'usage, porter de village en village l'ordre d'appel aux armes, avaient été chargés d'un message invoquant le devoir pour les Chrétiens de défendre leur foi contre l'infidèle. L'ordre en outre avait été donné aux habitants de dévaster, de réduire en cendre toute la région par où allait passer l'envahisseur, et de se réfugier avec leurs troupeaux dans les montagnes. Puis, aussitôt ses troupes rassemblées, au lieu de les exposer à une attaque directe, Étienne préparait avec elles une embuscade, sur le flanc de la vallée que suivaient les Turcs, le long d'un petit affluent du Siret, le Barlad, entre des marais, au pied de la colline où s'élève aujourd'hui la ville de Vaslui.

Le 10 janvier l'armée turque qui suivait la vallée était en vue. Justement ce jour-là un brusque dégel était survenu, provoquant au fond de la vallée, un épais brouillard, qui allait rendre l'embuscade plus

efficace encore et plus facile. Étienne dissimulait le gros de ses gens dans les bois, sur une des rives du fleuve. De l'autre côté il massait derrière les marais un détachement dont l'importance, à cause du brouillard, était difficile à calculer, et qu'il chargeait d'ouvrir l'attaque, avec un grand bruit de trompettes, pour faire croire que le gros de ses forces étaient là. Les Turcs, convaincus de leur supériorité, partaient à l'assaut dans cette direction. Mais ils s'embourbaient dans les marais. Étienne alors, avec celles de ses troupes qu'il tenait dissimulées de l'autre côté, se précipitait sur eux, et, les prenant à revers, bousculant leurs bagages, cependant que ses canons, pour augmenter le désordre, se mettaient à tirer, il faisait d'eux un immense carnage. Les chroniques nous racontent que 40.000 Turcs furent tués, que plusieurs des pachas qui commandaient les troupes furent faits prisonniers, que de nombreux chariots furent abandonnés, de nombreux drapeaux enlevés; et que les survivants désorientés, sans chercher à mener plus loin la campagne, battirent en retraite jusqu'au Danube, poursuivis par les cavaliers moldaves qui les harcelaient à coups de flèches, et ramassaient le long des chemins dévastés des traînards épuisés.

Bien évidemment il nous faut faire, au milieu de tout cela, la part de la légende. Quoi que cette victoire, qu'on appelle la victoire de Vaslui, ou bien encore du Podul Inalt, le Pont Haut (du nom d'un pont sur un petit affluent du Barlad), ait été bien des fois racontée par les historiens locaux, et ait donné lieu à une foule de commentaires, les récits, le plus souvent assez naïfs, sont loin de concorder.

Ce qui est sûr c'est que, pour la première fois, avec ses boïards et ses paysans, Étienne avait osé affronter une armée turque régulière et puissante. Et il l'avait battue, dispersée, obligée à la retraite. Ses hommes avaient vu les riches pachas, les imposants janissaires fuir en désordre devant eux sur les pistes de boue neigeuse; ils avaient ramassé avec les traînards implorants des richesses de toutes sortes, des chevaux de prix, de belles armes damasquinées, des tissus précieux, des joyaux et de l'or. À une époque où le prestige militaire des Turcs était immense, où leurs progrès effrayaient l'Europe entière, le retentissement de cette victoire devait être considérable. Du jour au lendemain Étienne et ses Moldaves, dont on connaissait jusque là à peine le nom en occident, devenaient célèbres dans toute l'Europe. La petite principauté, à peine indépendante, accrochée dans les bois aux flancs des Carpathes, devenait pour la Chrétienté un État sur lequel plus d'un homme politique se mettait à fonder des espoirs.

Il faut dire qu'Étienne ne s'était pas contenté de vaincre. Il savait célébrer sa victoire avec une habileté, un éclat, un sens de la mise en scène où se révèle mieux que nulle part ailleurs le curieux mélange de finesse, de barbarie et de piété qui donne à sa figure tout son caractère.

Une fois vainqueur il avait commencé par publier dans le pays un édit ordonnant, pour remercier le ciel, des prières publiques accompagnées d'un jeûne général de quatre jours au pain et à l'eau; et enjoignant à tous de reporter à Dieu l'honneur du triomphe [1]). Il avait fait ensuite empaler solennellement

---

[1]) Voir Miehovitza, *Cronica Polonorum*.

quelques uns de ses principaux prisonniers. Comme plusieurs de ceux-ci, pour se racheter, lui avaient offert d'énormes rançons il s'était contenté de leur répondre: Si vous êtes si riches pourquoi êtes-vous venus dans mon pauvre pays? Après quoi il récompensait ceux des siens qui s'étaient le plus distingués pendant la bataille en distribuant des terres à plusieurs d'entre ses boïards, et en ennoblissant un certain nombre de paysans.

Et puis il faisait rédiger par ses scribes une circulaire, qu'il adressait à tous les princes de la Chrétienté, pour leur annoncer sa victoire; et aussi pour leur faire comprendre la nécessité de l'aider. Car il devinait bien que les Turcs n'allaient pas accepter de rester sur leur défaite.

Trois exemplaires du document ont été conservés, deux à la bibliothèque ambrosienne de Milan, un autre à celle de St. Marc de Venise dont le ton à la fois pompeux et insinuant est riche d'enseignements sur la psychologie de l'époque et du héros.

Après avoir raconté comment « l'empereur des Turcs qui chaque jour médite comment il pourra soumettre et anéantir toute la Chrétienté », avait envoyé pour l'attaquer une armée de 120.000 hommes conduite par le pacha Soliman et toute une série de ses meilleurs capitaines, il ajoutait: « À cette nouvelle j'ai pris mon sabre en mains; et avec l'aide de notre Dieu puissant je me suis élancé contre les ennemis des Chrétiens; je les ai vaincus et foulés aux pieds; et je les ai tous passés au fil de mon sabre ».

Puis, pour émouvoir les princes chrétiens, il leur annonçait que le sultan avait déjà fait connaître son intention de prendre sa revanche, de venir avec toutes ses forces attaquer la Moldavie « qui est la

porte de la Chrétienté et que Dieu a protégée jusqu'a ce jour »; mais qui, si elle est perdue « laissera toute la Chrétienté en grand danger ». Il s'engageais, pour sa part, à lutter jusqu'à la mort pour la foi chrétienne. Il leur demandait, pour finir, de venir le plus tôt possible, par terre ou par mer, l'aider à lutter « jusqu'à ce que nous ayons, avec l'aide de Dieu tout puissant, coupé la main droite de l'ennemi » [1]).

Et en même temps, pour donner plus de poids à son appel, il envoyait à ceux des princes dont l'appui lui semblait plus précieux quelques uns des plus beaux trophées de sa victoire, 36 drapeaux au roi de Pologne, plusieurs autres au roi de Hongrie, quelques uns aussi au pape, avec certains de ses prisonniers les plus illustres.

L'effet de la victoire et de la mise en scène par quoi elle était annoncée à l'Europe paraît bien, cette fois, avoir été éclatant. Un chroniqueur de Turda, en Transylvanie, écrivait à la date du 24 février: « Toute la Transylvanie est en fête de cette victoire ». L'historien polonais Długosz déclarait que Étienne « était un homme digne d'admiration, égal aux chefs les plus héroiques, celui qui le premier, parmi les princes du monde, a remporté à notre époque une victoire éclatante sur les Turcs ». Le pape, répondant à Étienne le 31 mars, le félicitait « de sa promptitude, de son zèle à défendre la foi chrétienne et à combattre la secte perfide des Turcs ». Et il lui donnait le titre « d'athlète du Christ » [2]).

Le sénat de Venise, informé par son ambassadeur en Perse qui était resté auprès d'Étienne pendant la

---

[1]) Voir I. Bogdan, *ouvr. cité*, II, p. 319.
[2]) Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, II, p. 8.

campagne, décidait d'envoyer un négociateur à Rome, pour discuter avec le pape quelle aide pourrait être donnée au prince moldave.

Mathias de Hongrie, lui aussi, avait manifesté sa joie et sa reconnaissance. Toutefois son attitude n'a pas paru sans reproche aux Roumains. On l'a accusé d'avoir cherché à tirer à lui, à titre de suzerain, les honneurs et les profits de la victoire. Le fait est qu'il acceptait sans protester une lettre où le pape lui disait à lui même: « Nous avons appris que dans la victoire remportée par notre cher fils Étienne, voïvode de Moldavie, la gloire qui te revient n'est pas petite. C'est, nous le savons, à l'aide des tiens qu'Étienne doit d'avoir pu enlever tant de trophées et de prisonniers, dont il t'a lui même, nous a-t-on dit, remis une part importante » [1]).

Déjà, la première joie passée, les rivalités, les jalousies se réveillaient. D'ailleurs si l'on n'avait pas ménagé les compliments à Étienne les appuis effectifs qu'il avait espérés étaient beaucoup plus lents à venir. Le pape lui même s'était excusé de ne pouvoir lui envoyer d'argent avant l'année suivante, « à cause des charges qui, pour le moment pesaient sur lui » [2]).

Les Turcs, par contre, se montraient décidés à réagir sans retard. Pour le sultan Mahomet II, grisé depuis ses débuts de tant de succès répétés, l'humiliation avait été cuisante. En apprenant la défaite de son armée, pendant cinq jours il avait refusé de voir personne et était resté enfermé à méditer sa vengeance. Après quoi il avait donné des ordres pour une expédition nouvelle.

---

[1]) Hurmuzaki, *ouvr. cité*, II, p. 10.
[2]) Lettre du 31 mars citée plus haut.

Ce n'était pas d'ailleurs son amour propre seulement qui était blessé. Jusque là les Turcs avaient quelque peu dédaigné les régions de la Mer Noire. Ne s'imaginant pas qu'il pût exister de ce côté-là de prince susceptible de représenter pour eux une menace ils avaient estimé pouvoir s'en tirer en imposant un tribut aux populations ; et ils avaient réservé leurs principales forces pour leurs campagnes vers l'occident. Ils venaient de découvrir tout à coup, sur leur flanc, le danger moldave. Ils estimaient nécessaire de réagir sans plus attendre. Toutefois leur récent échec les rendait prudents. Ils ne se sentaient pas en mesure de reprendre tout de suite, sans préparation, une marche à travers la Moldavie.

Alors, en attendant, Mahomet II décidait une expédition navale le long des côtes de la Mer Noire, dont le but était double : il s'agissait de faire peur, et de se préparer aussi pour l'avenir des bases d'opérations.

Dès le mois de mai sa flotte était prête. Elle s'était dirigée d'abord sur la Crimée ; et le 1 juin, elle atteignait Caffa, le grand port génois. Étienne, bien qu'il ne fût pas visé directement, avait compris sans peine que c'était lui qui était menacé. Il avait envoyé aux Génois des renforts pour soutenir leur résistance. Mais le temps avait manqué pour préparer la défense ; et d'ailleurs, sans doute, plus d'un commerçant génois s'était-il imaginé qu'il était plus sage d'essayer de traiter que de combattre. En quelques jours la citadelle avait été enlevée. Et les Turcs, apprenait que des Moldaves étaient dans la place, décidaient une vengeance terrible. Tout était pillé, brûlé, saccagé. Tous ceux des habitants qui

n'étaient pas mis à mort étaient enlevés sur les navires pour être envoyés comme esclaves à Constantinople.

Après quoi, encouragé par le succès, on s'était retourné vers les ports moldaves; on était venu attaquer Cetatea Albă et Chilia. Sans doute, là, on avait échoué. Éticnne avait eu le temps de prendre ses dispositions. Dans les deux ports il avait, selon son usage, fait évacuer la population civile; il avait renforcé les garnisons.

Les Turcs avaient dû se rembarquer, sans avoir pu forcer les murailles. Mais ils s'étaient alors retournés sur la principauté de Mangop, que gouvernait Alexandre Paleologue, le beau frère d'Étienne. Et là, de nouveau tout avait été saccagé: Alexandre lui même avait été fait prisonnier et emmené à Constantinople avec toute sa famille, cependant qu'une grande partie de la population était réduite en esclavage.

Étienne, en présence de cette série d'attaques et de massacres, ne s'était pas fait d'illusion. Sans doute ses ports à lui, mieux défendus, étaient sauvés pour cette fois. Mais la partie n'était que remise. Et déjà la prise de Caffa représentait pour le commerce moldave, pour ses débouchés maritimes un coup très dur. Caffa était un des principaux points d'arrivée de caravanes d'Asie. La possession des côtes de Crimée permettait de fermer l'accès de la haute mer aux vaisseaux venus du Dniester et du Danube. Les Turcs qui, jusque là, s'étaient occupés surtout de progresser vers l'occident, se montraient décidés maintenant à écraser le prince ambitieux qui apparaissait sur leur flanc. Si l'on voulait réagir il n'y avait pas de temps à perdre.

Aussi pendant tout l'été de 75 Étienne multipliait-il les démarches pour obtenir des appuis. Il s'était adressé bien entendu d'abord aux Polonais et aux Hongrois. Mais malgré la gravité du danger qui, à travers la Moldavie, menaçait leurs frontières, les querelles dynastiques en Europe Centrale, les rivalités d'influence du côté de l'occident continuaient à tout embrouiller. Cet été-là venait d'être signé un armistice entre la Hongrie et la Bohème qui cédait à la Hongrie la Moravie et la Silésie, et qui laissait la couronne de Bohème à Ladislas, fils de roi de Pologne.

Mathias, malgré ses préoccupations occidentales, faisait bien quelque chose pour la Moldavie. Au mois d'août il signait un traité d'alliance avec Étienne, lui promettant son appui, lui offrant un refuge en Hongrie en cas de malheur [1]).

Il allait même plus loin. En novembre il donnait de l'argent et des troupes à Vlad l'Empaleur, retiré depuis plusieurs années en Transylvanie, pour l'aider à essayer de reconquérir le trône de Valachie. Puis lui même, au début de janvier 76, entre deux campagnes en occident, faisait une apparition du côté de Belgrade où les Serbes continuaient à résister, depuis des années, avec des chances inégales.

Mais tout de suite après il retournait à d'autres affaires. Il préparait cette année-là son mariage avec une princesse italienne, Béatrice d'Aragon; et ce qui l'inquiétait surtout c'était d'obtenir, malgré les croisières turques, le libre passage de l'Adriatique pour sa fiancée.

Quant aux Polonais, malgré tous les engagements signés par eux à plusieurs reprises de défendre la

---

[1]) I. Bogdan, *ouvr. cité*, II, p. 334.

Moldavie en cas de besoin, ils se contentaient de faire une démarche diplomatique auprès du sultan. Ils lui rappelaient qu'Étienne était vassal du roi de Pologne ; et, pour le décider à ménager la Moldavie, ils lui envoyaient un manteau de zybeline orné de perles et de diamants.

Bien évidemment cette façon de procéder n'intimidait guère Mahomet II. Celui-ci répondait par une série d'insultes à Étienne.

Un certain nombre de jeunes Génois, faits prisonniers lors de la prise de Caffa, et emmenés par mer à Constantinople, s'étaient mutinés pendant le voyage, avaient massacré leurs gardiens, et avec le vaisseau qui les transportait s'étaient réfugiés en Moldavie. Le sultan avait envoyé â Étienne un ambassadeur exigeant la restitution de ses prisonniers ; il réclamait en même temps la libération de tous ceux des prisonniers faits à la bataille de Vaslui qui étaient encore en vie. Étienne avait refusé de rendre les Génois ; il avait accepté seulement de libérer les prisonniers de Vaslui si le sultan de son côté remettait en liberté le prince Alexandre de Mangop. Mais le sultan répliquait qu'Alexandre de Mangop ne pouvait être libéré, car il avait déjà été mis à mort. Et il ajoutait qu'en présence de la mauvaise volonté d'Étienne il exigeait non seulement les prisonniers de Vaslui, mais encore le tribut qu'Étienne, depuis l'année précedente, avait refusé de verser ; et même la livraison du port de Chilia.

Étienne, sans discuter davantage, s'était contenté de faire décapiter les prisonniers de Vaslui sous les yeux de l'envoyé du sultan.

Mais après un pareil geste il sentait davantage encore le besoin d'aides et d'appuis extérieurs. Il

s'adressait aux Vénitiens et au pape. Il envoyait en Italie deux prêtres catholiques, chargés de plaider sa cause, et qui, pour disposer le souverain pontife de façon favorable, lui offraient, en échange de ses subsides, la création d'un évêché catholique en Moldavie.

Mais le succès n'avait pas été beaucoup meilleur qu'auprès des Hongrois et des Polonais. Malgré la victoire de l'année précédente le pape, comme les Vénitiens, hésitait à s'engager en faveur du lointain prince de la petite Moldavie. A Rome, où ils s'étaient rendus d'abord, les envoyés d'Étienne n'avaient reçu que des bonnes paroles, des bonnes paroles un peu naïves. Le pape proposait d'accorder des indulgences aux pèlerins qui visiteraient les basiliques de Moldavie, en acceptant que leurs offrandes, au lieu d'être transmises à Rome, fussent conservées sur place pour aider à subvenir aux frais de la lutte contre les Turcs. Il promettait de faire plus, l'année suivante, et priait Étienne de ne pas se décourager. Mais, ajoutait-il, pour le moment toutes ses disponibilités d'argent avaient été envoyées au roi de Hongrie, à qui du reste il faisait confiance pour aider ses fidèles vassaux de Moldavie [1]).

À Venise, ou ils s'étaient rendus ensuite, les envoyés, déçus de l'accueil fait à leur premières démarches, avaient parlé plus haut. Reçus par le sénat ils se plaignaient que l'argent du pape eût été réservé au roi de Hongrie. Car, assuraient-ils, la Moldavie était indépendante, et Mathias l'aidait fort peu. Ils allaient jusqu'à déclarer que, si on ne le soutenait

---

[1]) Voir Hurmuzaki, *ouvr. cité*, II, p. 13, 14. Lettres du pape à Étienne des 20 mars et 3 avril 1476.

pas, Étienne s'entendrait avec les Turcs et abandonnerait la cause de la Chrétienté.

Les Vénitiens qui étaient des gens prudents et qui, à ce moment, redoutaient beaucoup les progrès des Turcs, décidaient d'envoyer en Moldavie un nouvel ambassadeur qui promettrait l'amitié et l'appui de la République; en s'en tenant du reste à des généralités, mais des généralités chaleureuses et abondantes, précisaient les instructions du doge à leur envoyé. Celui-ci, en même temps, devait s'informer soigneusement sur place des ressources du pays, du caractère du prince, de l'état de ses forces, et, si Étienne songeait véritablement à s'accorder avec les Turcs, il devait l'en détourner par tous les moyens [1]).

Le succès, on le voit, était assez mince. Étienne, avec le mélange de souplesse et de violence encore barbare qui le caractérisait, était peut-être allé trop loin. Il avait poussé le sultan à bout, et, se fiant de façon excessive aux encouragements qui lui étaient venus de Venise, il n'avait obtenu de l'Europe chrétienne que des promesses assez incertaines. Le danger était à prèsent pour lui tout à fait grave. L'oeuvre de création d'un état qu'il avait poursuivie depuis près de vingt ans déjà était menacée de mort. Un des points les plus névralgiques du système de défense de la Chrétienté, cette porte sur tout l'orient asiatique que représentait la côte de la Mer Noire, allait être perdu.

Tandis qu'Étienne, pressentant la menace, multipliait ses démarches auprès des puissances, les Turcs, pendant l'hiver, avaient préparé une expédition plus

---

[1]) Instructions du Doge à l'ambassadeur de Venise. Voir Esarcu, *Ştefan cel Mare; Documente descoperite în arhivele Veneţiei.*

grandiose encore que celle de 1475. Au printemps de 76 tout était prêt. Un accord avait été conclu entre la Porte et les Tartares pour obtenir de ceux-ci une diversion du côté du nord. Une armée de 150 à 200.000 hommes avait été rassemblée [1]).

Le plan était à peu près le même que celui de l'année précédente: remonter la vallée du Siret, atteindre la capitale de Suceava ; puis, une fois là, exiger la déchéance d'Étienne et son remplacement par le prince de Valachie, Laïota Bessarab qui, plus que jamais aux ordres des Turcs, devait suivre l'armée avec un contingent valaque.

Cette fois c'était le sultan lui même qui prenait le commandement. Au milieu de juin il franchissait le Danube sur un pont de bateaux et il entrait en Moldavie.

De l'autre côté Étienne, malgré les alliances sur lesquelles il avait cru pouvoir compter, était seul, avec les contingents toujours aussi faibles de ses boïards et de ses paysans. Il reprenait, lui aussi, sa tactique de l'année précédente, éviter la bataille rangée, faire le vide devant l'envahisseur. Bien que l'on fût près du temps de la moisson il n'avait pas hésité à brûler les récoltes, à incendier les villages, si bien que l'armée turque s'avançait, dit la chronique, au milieu d'un nuage de fumée qui incommodait jusqu'aux chevaux, cependant que les habitants se réfugiaient dans les montagnes [2]).

Et comme l'année précédente aussi Étienne se proposait d'attendre son adversaire dans les forêts, à un point choisi à l'avance. Cette fois-ci c'était du côté

---

[1]) Voir Columna lui Traian 1876, p. 378.
[2]) Voir Ursu: *Ştefan cel Mare şi Turcii*, p. 198.

des montagnes, le long d'un affluent de droite du Siret, la Bistritza, sur un plateau entouré de bois, à Valea Alba, qu'il préparait son embuscade. Il s'était fortifié mieux encore que l'année précédente, creusant des fossés, amenant des canons. En même temps il écrivait à ses toujours fidèles amis de Brasov pour leur demander de le tenir au courant des mouvements de l'ennemi, et pour les prier aussi d'arrêter toute exportation qui pourrait servir au ravitaillement de ses troupes [1]).

Le 25 juillet l'armée turque était en vue. Elle s'avançait le long de la vallée sans se douter du péril; quand Étienne, sortant des bois, essayait de provoquer par la surprise une panique dans ses rangs. Mais, cette fois, son attaque avait été mal calculée. Les Turcs se resaisissaient, le rejetaient dans la forêt où ils le poursuivaient jusque dans ses retranchements à qui les janissaires donnaient l'assaut. La lutte ici était bientôt trop inégale. Les quelques canons dont disposait Étienne étaient vite réduits au silence. Après un combat à l'arme blanche qui faisait couler beaucoup de sang Étienne, sur le point d'être pris, n'avait eu d'autre ressource que de se sauver à travers bois, laissant, dit-il lui même dans l'inscription qu'il fit graver plus tard sur le porche d'une église, élevée pour commémorer la bataille, un grand nombre de soldats sur le terrain.

Ce qu'il y avait de plus grave c'est que la route de la capitale était maintenant libre. En quelques jours le sultan atteignait Suceava, mettait le siège devant la citadelle, et incendiait en partie la ville, que ses habitants avaient abandonnée, cependant que

[1]) Voir I. Bogdan, *ouvr. cité*, II, p. 340.

la famille princière, elle aussi, s'enfuyait. La mère d'Étienne se retirait dans la forteresse de Neamts, dans les montagnes, à la frontière de Hongrie; sa femme, la princesse Marie, déjà accablée par le massacre récent de tous les siens à Mangop, se réfugiait dans la forteresse d'Hotin, sur la frontière polonaise.

Certes, nous le savons, si la ville était en bois, facile à réduire en cendres, la forteresse, dont les ruines énormes dominent encore aujourd'hui toute la vallée, pouvait résister. Mais elle n'avait qu'une petite garnison. Et surtout ce qui était à craindre c'était de voir ceux qui la gardaient trahir, passer, selon l'usage, du côté de l'ennemi, offrir leurs services à Laïota Bassarab que le sultan avait amené avec lui.

Étienne, sous le coup de la catastrophe menaçante, avait traversé une crise de découragement. N'avait-il pas eu tort d'oser, comme il l'avait fait, s'attaquer à la puissance des Turcs, en comptant sur l'illusoire appui des états chrétiens d'Occident? Pendant quelques jours, fuyant le lieu de sa défaite, il avait erré à travers les forêts dans la montagne, incertain de ce qu'il devait faire. Sans doute nous manquons de tout document véritablement historique qui nous éclaire de façon sûre, au sujet des angoisses qu'il avait dû traverser. Mais la légende et les chroniques, le plus souvent si sèches, nous ont transmis cette fois toute une série d'anecdotes très vivantes sinon toutes strictement exactes.

Étienne, paraît-il, dans le premier désarroi de la défaite, avait pensé d'abord à chercher abri dans la forteresse de Néamts. Mais si la forteresse était, momentanément au moins, un refuge et une pro-

tection, Étienne risquait de s'y voir bloqué par l'ennemi, coupé de toutes relations avec son peuple. Quand, épuisé, suivi seulement par quelques fidèles, il était arrivé sous les murs de la citadelle, sa mère, nous dit le chroniqueur Neculcia, bien qu'elle le vît accablé et las, comprenant la faute politique qu'il allait commettre, avait donné l'ordre que la porte restât fermée; et, du haut des remparts, elle lui avait dit: « L'oiseau qui reste dans son nid se fait prendre; va dans les montagnes; rassemble tes troupes ».

Et Étienne, comprenant que sa mère avait raison, avait, malgré sa fatigue, décidé de faire demi-tour, de tenter de rappeler à lui ses paysans dispersés, pour inquiéter dans les montagnes, par des embuscades répétées, les communications de l'ennemi, et pour attendre aussi les secours qu'il avait fait demander à ses voisins.

Mais quelques jours plus tard, comme ces secours ne venaient pas, le découragement l'avait repris. Un soir, près du village de Voronetz, l'idée lui était venu d'aller consulter un ermite, célèbre dans la région. Et poussant la porte de la cabane du religieux il lui avait demandé s'il n'était pas plus sage pour lui de renoncer à la lutte et d'essayer de traiter avec les Turcs.

Mais l'ermite l'avait réconforté, et l'avait assuré de la victoire, pourvu qu'il promît d'élever plus tard, sur l'emplacement de leur rencontre, un monastère dédié à St. Georges. Et c'est de là que le monastère de Voronetz, un des plus beaux du pays, tirerait son origine.

Quoiqu'il en soit Étienne avait eu raison de ne pas perdre confiance. À Suceava, bien qu'on fût resté

plusieurs semaines sans nouvelles sûres de lui, son prestige, l'autorité morale qu'il avait su s'acquérir sur les siens, étaient tels que nul n'avait trahi, que rien n'avait cédé.

Le sultan, perdu avec son immense armée au milieu de ce pays volontairement saccagé, craignant de voir ses approvisionnements s'épuiser, et redoutant d'avantage encore les attaques d'Étienne sur ses lignes de communications, le long des routes de forêts et de montagnes, ne pouvait prolonger longtemps le siège.

Et puis la résistence de tous entraînait encore une autre conséquence. Les Hongrois se décidaient à intervenir. Sans doute malgré les engagements pris l'année précédente, ils avaient laissé au début de la campagne Étienne se défendre seul.

Et d'ailleurs, maintenant encore Mathias, occupé par son mariage, ne venait pas en personne. Mais il envoyait un de ses meilleurs généraux, Bathory. Et les historiens hongrois nous disent qu'à la seule nouvelle de la venue de l'armée de Bathory le sultan se décidait à lever le siège de Suceava [1]).

Les historiens roumains soutiennent, il est vrai, de leur côté, que tout était déjà fini au moment où put arriver la nouvelle de l'approche des Hongrois. Et il nous est difficile de prendre parti entre des affirmations opposées qu'inspirent des amours propres nationaux également respectables.

Ce qu'il y a de sûr c'est que le sultan décidait de battre en retraite. Dans le pays à demi dévasté, au milieu des forêts qui pouvaient à chaque pas dissimuler une embuscade cette retraite était pé-

---

[1]) Voir Fraknoï, *Vie de Mathias Corvin.*

nible, plus pénible encore que celle de l'année précédente. Les approvisionnements manquaient. Avec la chaleur, parmi les troupes épuisées, une épidémie éclatait. Étienne et Bathory harcelaient les arrière-gardes. Et le 8 septembre Mathias, dans son palais de Bude, recevait de Bathory la nouvelle que le sultan avait quitté la Moldavie et repassé le Danube en désordre « laissant, paraît-il, jusqu'à 50.000 morts dans le pays, et abandonnant la plus grande partie de son butin » [1]).

On ne s'en tenait même pas là. A peine délivré de la terrible menace qui avait pesé sur lui Étienne, d'accord avec Bathory, décidait de se venger de Laïota Besarab qui avait accepté de recevoir de la main des Turcs la couronne valaque. Il entrait à son tour en Valachie, emmenant avec lui Vlad l'Empaleur que l'on était allé rechercher une fois encore dans son exil de Transylvanie. Il entrait à Bucarest, il déposait Bessarab, il remettait Vlad sur son instable trône en lui laissant, pour l'appuyer, une garde de 200 moldaves.

Ainsi donc, malgré l'importance de l'effort fait par les Turcs, malgré son isolement, malgré les tiraillements de l'Europe et les hésitations des puissances à lui venir en aide, Étienne avait fini par vaincre. À deux reprises la petite Moldavie, embusquée au milieu de ses forêts, triomphait du sultan qui pouvait se vanter d'avoir abattu l'empire de Constantinople. Et même, non content d'avoir protégé son propre territoire, Étienne, pour la deuxième fois, imposait dans la région voisine de Valachie un homme à lui; il préparait déjà les voies à l'union

---

[1]) Lettre de Mathias du 15 nov. Voir Veress, *Acte şi scrisori*, I.

des provinces dont le rapprochement définitif devait, tant de siècles plus tard, donner naissance à la Roumanie; il révélait tout ce que peut la volonté obstinée d'un chef.

Mais la partie était trop grosse pour lui. Trop d'intérêts, trop de passions opposées tiraient l'Europe vers d'autres préoccupations. Le drame de sa carrière c'est qu'il révélait sa grandeur au moment où cette grandeur devait se trouver sans emploi, c'est qu'il forgeait une âme à son peuple, en lui fixant une grande tâche au moment où l'Europe allait s'intéresser de moins en moins à une tâche pareille. Il apparaît comme un des défenseurs de la Chrétienté contre les Turcs au moment où la Chrétienté perd le sentiment de la solidarité qui devait l'unir contre l'infidèle.

Pendant des années encore maintenant Étienne va s'épuiser à poursuivre son oeuvre, tantôt combattant à cheval avec ses bandes, tantôt préparant dans son palais, avec ses scribes, des négociations patientes. Il connaîtra encore bien des succès éclatans. Mieux encore il mènera patiemment une oeuvre plus obscure de chef d'état, d'organisateur, dont la marque après lui restera durable. Mais il éprouvera aussi des déceptions décourageantes. Plus d'un quart de siècle durant se succéderont encore avec des chances diverses des campagnes, des intrigues, des négociations dont le récit détaillé ne serait pas sans quelque monotonie. Ce qui importe maintenant c'est de considérer les étapes essentielles de cette résistance qui va forger l'âme d'un peuple.

CHAPITRE V

# LES TURCS S'ACHARNENT CONTRE ÉTIENNE

Dès les derniers jours de l'année 76 l'essai d'union de la Moldavie et de la Valachie contre les Turcs par la restauration de Vlad avait échoué. Vlad, rentrant pour la troisième fois, s'était heurté tout de suite aux haines qu'avait laissées le souvenir de ses cruautés, aux rancunes et aux craintes de ceux qui avaient, avec Laïota Bassarab, pris le parti des Turcs.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, la Valachie, sans défenses naturelles, restait sous la menace constante des Turcs qui occupaient le port de Giourgiou à 60 km de la capitale. Laïota qui, lui non plus, ne manquait pas d'acharnement était revenu. Et, cette fois, il avait assassiné Vlad avec sa garde moldave presque tout entière.

Qui plus est, dans les mois suivants, la guerre reprenait entre Mathias et l'empereur Frédéric de Habsbourg. Mathias allait envahir l'Autriche. Il lui fallait de nouveau la tranquillité à l'est. Au lieu de s'opposer au retour de Laïota il encourageait ses vassaux transylvains à traiter avec lui pour leurs intérêts commerciaux.

Étienne qui, lui, ne veut ni ne peut renoncer (car il sait bien que les Turcs, maîtres en Valachie, sont pour lui une menace constante), se retourne vers les Vénitiens. Et pour chercher à les émouvoir il leur envoie en ambassade un de ses oncles, un certain Tzamblac, qu'il charge d'aller plaider sa cause devant le doge, et dont il rédige lui même minutieusement les instructions.

Le texte du discours adressé au doge le 8 mai 1478 par l'envoyé d'Étienne, ou plutôt de la lettre qu'au nom d'Étienne il eut pour mission de lire, nous a été conservé, et mérite d'être considéré avec attention. De tous les documents connus c'est un de ceux où apparaît avec le plus de pathétique l'effort d'Étienne, ses ambitions ses angoisses, la haute idée qu'il se fait de sa mission, et toute la portée aussi du rôle qui était le sien, à l'extrême pointe de la Chrétienté. Il commence par rappeler ses luttes, ses victoires, les promesses qui lui ont été faites, et qui n'ont pas été tenues « parce que les princes chrétiens se disputent entre eux au lieu de s'unir contre l'infidèle ». Il fait valoir les services qu'il a rendus, ceux qu'il est susceptible de rendre encore; « car déjà, grâce à lui, beaucoup de Chrétions ont été laissés en paix depuis quatre ans ».

Il promet qu'il saura montrer sa reconnaissance des appuis qu'il recevra. Mais, ajoute-t-il, le temps presse. Les Turcs, il le sait se jetteront bientôt sur lui de nouveau. Ce qu'ils veulent en effet surtout, ce sont ses deux ports de Chilia et de Cetatea Albă, les deux seuls débouchés encore ouverts sur la Mer Noire aux nations chrétiennes, les deux ports grâce auxquels « la Moldavie est un rempart pour la Hongrie et pour la Pologne », mais sans lesquels elle ne peut qu'étouffer inévitablement.

Reprenant ensuite la menace qu'il avait faite déjà deux ans plus tôt il déclare: « Si votre Seigneurie ne m'aide pas deux, hypothèses seulement me restent à envisager: ou mon pays sera perdu, ou je devrai me soumettre aux Turcs ». Et il ajoute pour finir: « Cette dernière solution je ne m'y résignerai jamais. J'aimerais mieux mourir cent mille fois. Et je mets en vous tout mon espoir » [1]).

Par malheur il arrivait à un moment où les Vénitiens, après avoir pendant quelques années cherché à organiser la résistance, étaient déjà fatigués de leur effort. Les commerçants qu'ils étaient avant tout estimaient plus sage de ne pas s'obstiner dans une politique qui leur coûtait cher, et dont le succès restait incertain. Quelques mois à peine après la réception de l'envoyé d'Étienne ils négociaient la paix avec les Turcs. En échange d'un certain nombre de garanties pour leur commerce ils abandonnaient l'Albanie, les îles de la Grèce; ils renonçaient à la lutte. Et le 18 mai 79, raconte le chroniqueur vénitien Malipiero, un ambassadeur du sultan était reçu pompeusement à Venise, où il remettait au doge une pièce d'étoffe de soie légère qui avait servi de ceinture au sultan, et dont il invitait le doge a se ceindre, en signe de réconciliation et d'amitié.

Étienne malgré cela ne se décourage pas encore. Du reste si les Vénitiens l'abandonnent il a fini, il semble bien, par recevoir un peu d'argent du pape [2]). Accroché à son idée de barrer la route aux Turcs en s'associant la Valachie il soudoie, avec l'argent du pape, contre Laïota Bessarab, un autre préten-

---

[1]) Voir I. Bogdan, *ouvr. cité*, II, 342.
[2]) Voir Esarcu, *ouvr. cité*, I, 52.

dant, un parent de Laïota nommé Tzepelush Bessarab, qu'il entoure d'hommes, de fonctionnaires à lui de façon à établir entre les deux provinces une sorte de véritable union administrative. Pour assurer à cette union plus de chances encore de durée il imagine en outre, vers la même époque, un autre projet assez surprenant.

Sa seconde femme Marie de Mangop, celle sur laquelle il avait compté un moment pour s'assurer des droits à la succession éventuelle des Paleologue, était morte, en 77, il semble bien, épuisée par les émotions de cette année 1476 où tant de malheurs s'étaient abattus sur elle. Il veut se remarier à nouveau. Or en 1473, lors de sa première expédition en Valachie, quand il était venu détrôner Rado le Beau, il avait enlevé et emmené prisonnière à Suceava la fille de celui-ci, encore enfant, Marie, dite Marie Bessarab. Depuis lors il l'avait fait élever à sa cour. Veuf pour la deuxième fois il prenait le parti de l'épouser, de façon à reserrer encore ses liens avec la Valachie et ses droits à la gouverner un jour.

Nous manquons du reste beaucoup de renseignements sur la personnalité de cette troisième femme d'Étienne, comme sur les précédentes, sur les conditions où se fit le mariage et même sur la date exacte où il fut célébré. Le mystère dont s'entouraient les gynécées de ce temps-là n'a laissé passer que bien peu de choses, malgré le zèle des commentateurs à célébrer les grands événements de la vie de leur héros. Tout ce que la chronique nous raconte c'est qu'au milieu de ses campagnes et de ses entreprises Étienne, le prince guerrier et pieux, trouvait encore le temps de s'occuper beaucoup des femmes. Sa légende est pleine d'anecdotes où nous le voyons,

entre deux batailles, passant dans un village avec quelques compagnons, séduire au vol quelque jeune fille qui le plus souvent ignore son identité véritable, mais demeure, quand il est parti, éblouie de son charme et de sa séduction. Ce n'est pas là le mérite dont ses compatriotes d'aujourd'hui sont le moins fiers pour lui. Mais dans l'histoire proprement dite chacune ne fait que passer comme une ombre, et les légitimes restent enveloppées d'autant d'obscurité que les autres.

En ce qui concerne Marie Bessarab, lorsque Étienne comptait sur son union avec elle pour consolider son influence en Valachie, il allait être déçu. En effet, pas plus que ses prédécesseurs Tzepelush, une fois élevé au pouvoir grâce à l'appui d'Étienne, ne songera à rester fidèle à son protecteur. Il se rendra vite compte que, dans sa province ouverte de toutes parts, il ne pouvait se maintenir sans la bonne volonté des Turcs. Des déceptions nouvelles vont s'ajouter à celle qu'Étienne a déjà rencontrées dans son effort obstiné d'assimilation.

Sans doute en cette même année 78 la situation s'arrangeait un peu du côté de l'occident. La paix était signée à Olmutz entre la Hongrie et la Pologne, au milieu de fêtes somptueuses, de banquets, de bals de concerts, donnés dans une grande salle décorée de tapis précieux que Mathias avait fait élever tout exprès sur la grande place de la ville. Confirmant l'armistice précédent Mathias reconnaissait au fils du roi de Pologne, Ladislas, le titre de roi de Bohème. Il lui laissait la Bohème proprement dite en ne gardant pour lui que la Moravie et la Silésie.

La Pologne, il est vrai, voyait en même temps se rouvrir sur sa frontière nord ses interminables dif-

ficultés avec l'ordre teutonique. Du moins Mathias, bien que, de son côté, il demeurât toujours en lutte avec Frédéric de Habsbourg, avait quelques loisirs pour se retourner vers l'orient. Il en profitait en 79.

Cette année-là, en effet, les Turcs, traînant après eux les Valaques, entraient dans la Transylvanie occidentale par la vallée de l'Olt. Mathias envoyait contre eux son fameux lieutenant Bathory, celui qui, en 76, avait aidé Étienne à délivrer la Moldavie. Et Bathory remportait le 13 octobre à Kenyer Mesö (le Champ du Pain), une retentissante victoire au soir de laquelle, pour remercier ses soldats fanatisés à qui il avait fait jurer sur l'hostie de ne reculer à aucun prix, il offrait sur le champ de bataille un immense banquet oú l'on vit, raconte la légende, un des généraux danser avec un cadavre turc.

Les années suivantes c'était à Étienne directement que Mathias donnait son appui pour l'aider à poursuivre en Valachie, avec la collaboration des contingents hongrois, son effort toujours à recommencer d'assimilation et de conquête.

En 80 une expédition d'Étienne obligeait Tzepelush à chercher un abri chez les Turcs. En 81 Étienne ne se contentait pas d'attaquer par les armes. Il adressait le 15 mars aux habitants des principales villes une proclamation où, s'intitulant seigneur de tous les pays moldaves, il essayait de leur persuader que lui seul pouvait leur assurer la paix. Mais les habitants, comme leur prince, redoutaient les Turcs. Les notables de Roman, de Bouzau et de Ramnic acceptaient à la demande de Tzepelush de signer une réponse ou ils déclaraient qu'ils avaient déjà un seigneur, et un bon, pour lequel ils étaient prêts à se battre jusqu'à la mort. Ce qui n'allait pas empêcher le prince en

question, tout comme ses prédécesseurs, de s'écrouler quelques mois plus tard.

Au mois de mai, en effet, poussé et soutenu par les Turcs, Tzepelush essayait de répondre aux interventions répétées d'Étienne en tentant à son tour une incursion en Moldavie. Mais il n'allait pas loin. Étienne avec l'appui de Mathias réagissait aussitôt. Le 8 juillet, soutenu par un contingent hongrois, il remportait une nouvelle victoire, à Ramnic. Trente drapeaux étaient pris dont, par l'intermédiaire de Mathias, plusieurs étaient envoyés au pape. Tzepelush était chassé une fois de plus et remplacé par un certain Vlad le Moine, fils naturel d'un des princes précédents.

La même année le sultan Mahomet II mourait. Sa succession, selon l'usage oriental, s'annonçait difficile. Ses fils se disputaient le trône. De côtés et d'autres on espérait un moment que déjà la grande période d'expansion turque allait finir. Mais les troubles ne duraient guère. Bajazet, triomphant de son frère Djem qui se réfugiait en occident, rassemblait sous son autorité tout l'empire de Mahomet. La Valachie, bien entendu, ne pouvait plus songer à faire acte d'indépendance. Vlad le Moine, comme ses prédécesseurs, abandonnait Étienne pour passer aux Turcs.

Bref si Étienne avait su barrer au sultan la route de Moldavie, si son courage et ses succès lui avaient permis de s'imposer à ses grands voisins d'occident, il restait trop mal soutenu par eux, trop isolé pour pouvoir consolider sa position de l'autre côté du delta du Danube, dans la plaine de Valachie. La petite Moldavie restait en flèche, à la pointe orientale de l'Europe, exposée par mer et par terre aux coups toujours plus menaçants des infidèles.

Du moins pendant ces années-là, de 1477 jusqu'en 1484 en particulier, grâce à ses campagnes répétées en Valachie, grâce aussi à l'appui de Mathias de Hongrie, malgré l'abandon des Vénitiens et des Polonais, Étienne a assuré la paix intérieure de la Moldavie, la protection de ses frontières, la liberté de ses ports. Le pays a pu travailler, réparer les ruines des invasions précédentes, et sans doute aussi s'enrichir.

Étienne en effet ne se contentait pas de faire la guerre. Il administrait son pays avec une fermeté où la brutale barbarie de certains châtiments exemplaires paraît bien avoir été tempérée le plus souvent de beaucoup de bonhomie.

Nous avons signalé déjà les réflexions du médecin vénitien qui, en arrivant dans le pays, devait admirer combien l'esprit de justice du prince était universellement reconnu. Nous devons tenir compte aussi de toutes les légendes qui vantent sa séduction, et bien souvent aussi sa bonne humeur familière lorsque toujours en route, soit pour ses guerres, soit, entre deux campagnes, pour quelque chasse dans les forêts des montagnes, il s'arrêtait la nuit dans les villages, s'intéressant au sort des paysans, les aidant, au besoin, de sa bourse.

Sous son active surveillance les routes se faisaient plus sûres ; les caravanes de marchands circulaient plus nombreuses, apportant avec elles non seulement les richesses, mais aussi les techniques de l'occident. Depuis longtemps déjà les Italiens étaient nombreux dans tout l'orient ; ils avaient construit et peuplé les ports de la Mer Noire ; on en trouvait jusque chez les Tartares et chez les Perses. Étienne, à l'occasion de ses négociations avec Venise, a été amené à en

attirer à lui un grand nombre. Il encourageait aussi les colonies de Grecs, d'Arméniens, voire de Juifs dont les talents divers trouvaient à s'employer partout dans les villes naissantes.

Il encourageait également l'agriculture; et la légende raconte que c'est lui qui avait fait venir de Hongrie quelques plants des fameuses vignes de Tokaï, d'où sont issus les vins de Cotnar qui font aujourd'hui encore la fierté des Moldaves.

A travers tout ce mouvement provoqué par la sécurité et la prospérité, une civilisation personnelle se développait sous l'impulsion du souverain, une civilisation dont les manifestations les plus caractéristiques nous sont fournies par l'épanouissement d'un art religieux original et brillant.

Étienne, nous le savons, s'était montré dès ses débuts très dévoué au clergé. À partir des années 80 nous voyons s'élever en nombre sans cesse plus considérable des églises, dont beaucoup sont encore debout aujourd'hui, et dont le style nouveau, avec leurs fresques, leurs céramiques, leurs lignes harmonieuses et leurs fraîches couleurs font la fierté de l'art orthodoxe moldave.

On voyait aussi apparaître dans le pays des calligraphes, des enlumineurs de manuscrits, des ateliers de broderie et d'orfèvrerie. Le règne d'Étienne apportait avec la prospérite et la paix intérieure toute une série de raffinements qui supposent avant tout des loisirs et de la sécurité.

Lui même, dans l'intervalle de ses campagnes, s'efforçait d'embellir le cadre de sa propre existence. Son château de Suceava se transformait. Dans les ruines de la forteresse aujourd'hui détruite les archéologues ont retrouvé la trace des dallages, des faïences,

des torchères élégamment travaillées dont Étienne ornait ses appartements. Il faisait également construire, auprès de ses vignes de Cotnar, à Hârlau, un château d'été, dont seule subsiste aujourd'hui une chapelle basse, aux fresques à demi affacées; mais où il se plaisait à donner des fêtes, et où la légende raconte qu'il lui arrivait d'abriter ses amours de passage.

Vers la même époque, en 1483, il remportait sur un autre terrain, un succès aussi flatteur pour son amour propre qu'avantageux, semblait-il, pour l'avenir de sa dynastie. Il mariait sa fille, la fille qu'il avait eue de sa première femme, Eudoxie de Kiew, avec le fils de tzar Ivan III de Russie.

Pendant deux siècles les terres russes étaient restées, sous la domination des Tartares, dispersées en principautés aussi faibles que jalouses les unes des autres. Peu à peu, à mesure que la tyrannie tartare perdait de sa vigueur, un regroupement avait commencé. La principauté de Moscou, entre autres, commençait à prendre une personnalité et une autorité grandissantes. En 1462 un prince, Ivan III, était monté sur le trône de Moscou; et, avec lui, la prépondérance de Moscou s'était accentuée. En 1472 le pape Paul II, pour chercher à étendre l'influence catholique vers l'orient, avait eu idée de faire épouser à Ivan la fille d'un des frères du dernier empereur de Constantinople, Sophie, qui s'était réfugiée à Rome et convertie au catholicisme. L'affaire devait tourner autrement que le pape n'avait prévu. Les moscovites avaient vu surtout dans l'alliance qui leur était offerte l'occasion de rattacher leur pouvoir au glorieux passé byzantin. Ils avaient tout mis en oeuvre pour que leur nouvelle princesse revînt à la religion orthodoxe. So-

phie, qui était ambitieuse, avait accepté. Elle avait en outre influé sur son époux pour le décider à secouer le joug des Tartares. En 1480 une grande bataille avait eu lieu à la suite de laquelle les derniers liens de vassalité qui rattachaient Ivan aux Tartares avaient été rompus. La principauté de Moscou, devenue indépendante, et rattachée par son alliance avec les Paleologue au passé byzantin, n'allait cesser de grandir davantage encore. Ivan, qui est resté dans l'histoire sous le nom de «rassembleur de la terre russe», commençait la grandeur de la Russie moderne qui allait devenir le foyer des peuples orthodoxes.

Étienne, en mariant sa fille au fils et à l'héritier d'Ivan, s'assurait un appui qui devait être, sans doute, d'un poids immense.

Déjà cependant la chance tournait à nouveau pour lui. En cette même année 1483 les difficultés de la guerre que Mathias poursuivait depuis plusieurs années contre Frédéric de Habsbourg allaient obliger la Hongrie, pour conserver les mains libres du côté de l'ouest, à signer une trêve de cinq ans avec les Turcs. (Au moment ou il la signait Mathias, pour s'excuser, écrivait aux princes allemands une lettre où il expliquait que, nul des souverains d'Europe n'ayant le courage de continuer la lutte, il ne pouvait s'obstiner seul) [1]).

Étienne allait perdre le seul allié qui, avec quelque suite s'était, jusque là, engagé en sa faveur.

Sans doute un peu plus tard Mathias allait déclarer que, dans son esprit, la trêve qu'il avait signée devait englober la Moldavie, vassale des Hongrois. En fait il allait être obligé bientôt de reconnaître que,

---

[1]) Voir Fraknoï, *Mathias Corvinus König von Hungarn.*

par l'oubli des pénipotentiaires, disent les historiens hongrois, le texte signé par les deux parties ne faisait à la Moldavie aucune allusion particulière [1]).

Les Turcs allaient en profiter pour reprendre avec une ardeur accrue leurs attaques contre la Moldavie. Mathias, après une protestation toute platonique, occupé bientôt à assiéger Vienne, allait remettre à plus tard d'agir efficacement. Étienne, par la faute des rivalités occidentales, se retrouvait tout seul pour défendre les côtes de la Mer Noire.

Comme il l'avait déjà prévu huit ans plus tôt les deux points de la Moldavie que les Turcs voulaient surtout atteindre c'était ses deux grands ports, à la pointe du Danube et du Dniester. Aussitôt assuré de la neutralité hongroise le sultan préparait une flotte. Pendant quelque temps il laissait planer le doute sur la région à laquelle il la destinait; le bruit courait qu'il allait attaquer Rhodes, Chio ou encore Raguse [2]). Puis tout à coup en juillet ses vaisseaux apparaissaient dans la Mer Noire, et en quelques jours Chilia et Cetatea Albă allaient tomber sans presqu'avoir résisté.

La brusquerie de cette victoire peut surprendre. Étienne, depuis des années, savait (il l'avait dit et écrit à plusieurs reprises) que c'était ses ports qui étaient menacés. Il devait avoir eu le loisir de les fortifier. Et, de fait, s'il reste aujourd'hui peu de chose du vieux Chilia la forteresse de Cetatea Albă est encore à présent debout. Sur le bord de l'immense estuaire du Dniester (le liman comme on dit là-bas, d'un nom difficile à traduire, car il corres-

---

[1]) Voir Bonfinius, *Rerum Ungaricarum decades*, IV, p. 453.

[2]) Voir Makusiv, *Monuments historiques des Slaves méridionaux* et N. Iorga, *Studii Istorice asupra Chiliei şi Cetăţii Albe*, p. 155.

pond à une chose assez particulière, une sorte de golfe à demi fermé par des dunes de sable), dominant la plaine de Bessarabie elle dresse la lourde masse de pierre de sa double enceinte dont les Génois avaient commencé la construction, que les Moldaves avaient continuée, et dont la porte est, aujourd'hui encore, timbrée de l'écusson moldave à tête d'auroch. La résistance aurait dû être au moins aussi facile qu'à Suceava, lors de la grande expédition de 76. Les documents, les récits trop sommaires des chroniques ne nous expliquent pas. Il y a tout lieu de penser qu'Étienne, malgré son autorité et son ascendant, avait cette fois été trahi, queles villes s'étaient rendues sans véritable résistance, comme au jour où, vingt ans plus tôt, lui même avait enlevé Chilia aux Hongrois. L'autorité était encore, dans ces régions-là, si instable, que chacun s'estimait le plus souvent en droit de négocier pour son propre compte, quand celui de qui il dépendait n'était pas le plus fort.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, dans tous les ports de la Mer Noire le fond de la population était encore composé des commerçants génois qui les avaient fondés, et de tout ce que ceux-ci avaient attiré après eux d'Arméniens, de Grecs et de Juifs. Comme ils avaient sans résistance accepté la domination des Moldaves, des Valaques et des Hongrois, ils devaient estimer maintenant plus sage de chercher à se concilier les Turcs pour tenter de sauver leurs vies et leurs biens. Et puis, dans le voisinage immédiat de la côte, il y avait les Tartares qui occupaient encore de grands bandes de pays. Ils avaient, depuis longtemps, beaucoup perdu de leur ardeur conquérante. Leurs chefs, leurs khans étaient loin de s'entendre entre eux. Si souvent encore ils quittaient, pour

quelqu'expédition, leurs campements de tentes, leurs bourgades faites de cabanes de terre, Étienne, depuis le jour où en 69 il leur avait infligé un sévère échec, n'avait pas rencontré en eux des ennemis bien menaçants. Mais non plus, dans l'hinterland de ses ports, ils ne pouvaient être pour lui des alliés sûrs. Ils demeuraient prêts à profiter de toutes les occasions de pillage.

Pour tout dire, la Moldavie demeurait embarrassée du mélange confus de populations mal fondues ensemble, amenées le long des voies de passage, et au milieu desquelles les premiers princes avaient établi leurs principautés.

Étienne, bien entendu, aussitôt ses villes prises, essayait de réagir. Trop faible toujours pour livrer une bataille rangée aux Turcs ou pour entreprendre un véritable siège, il essayait d'abord de reconquérir Cetatea Albă par surprise, avec une petite troupe, grâce à la complicité de certains des habitants. Une nuit ses hommes, appliquant des échelles contre la muraille, entraient brusquement dans la place. Mais il avait été trahi à l'avance. Les Turcs, prévenus, faisaient les assaillants prisonniers, et les massacraient tous.

Il se retournait alors encore une fois vers l'occident. Il commençait par implorer l'aide du Saint Siège. Et le pape, à sa demande, comprenant la gravité du danger que représentait pour la Chrétienté la perte des débouchés sur la Mer Noire, adressait une encyclique à tous les princes d'Europe pour tenter de les émouvoir; il écrivait une lettre particulière à l'empereur Frédéric pour lui demander de conclure une trêve avec Mathias de Hongrie. Mais les démarches du Vatican restaient sans effet. Nul ne



10. Étienne-le-Grand, la princesse Marie et leur fils Bogdan. Fresque dans l'église de Voronetz

se souciait de sacrifier ses querelles particulières en faveur des ports de la Mer Noire.

Alors, en désespoir de cause, Étienne se retournait vers la Pologne; il se résignait à ce que les historiens roumains appellent «l'humiliation de Colomea».

On sait que pendant plusieurs générations les premiers progrès de la Moldavie s'étaient faits dans le sillage et en quelque sorte sous la protection des Polonais. Au début du 15-e siècle le premier de ses princes dont le règne ait eu quelque durée, Alexandre le Bon, ne s'était maintenu qu'en reconnaissant la suzeraineté de la Pologne. Étienne lui même, à ses difficiles débuts, avait dû commencer par traiter avec le roi de Pologne. Et à plusieurs reprises il avait signé de solennelles déclarations où il se mettait sous sa protection.

Mais si le roi de Pologne avait été heureux de recevoir ces hommages répétés; s'il les avait lui même sollicités à plusieurs reprises, en échange il avait très insuffisamment joué son rôle le protecteur. Ses luttes avec les chevaliers teutoniques, sur sa frontière du Nord, ses plans d'expansion vers l'est, du côté de la Lithuanie et de la naissante Russie, ses rivalités dynastiques surtout avec la Hongrie à propos de la couronne de Bohème, l'occupaient bien davantage.

Quand Étienne avait eu besoin de lui contre les Turcs il s'était contenté le plus souvent de démarches diplomatiques auprès de la Porte, dont l'efficacité était restée très faible. Et quand Étienne s'était retourné vers la Hongrie, mieux disposée à faire de véritables sacrifices et à donner l'appui de ses soldats, il s'était vexé, il avait réclamé à plusieurs reprises qu'Étienne, sans se contenter des déclara-

tions écrites, signées par lui auparavant, vînt personnellement à la cour de Pologne rendre hommage au souverain et faire acte de vassal.

Étienne, jusqu'à présent, avait éludé sous des prétextes divers, faisant valoir que ses campagnes l'absorbaient et l'empêchaient de quitter son territoire. À mesure que sa propre autorité grandissait, que la Pologne lui rendait moins de services il s'était senti moins disposé à reprendre publiquement devant elle un rôle subalterne.

Cette fois, cependant, sous le coup de son douloureux échec, pour tenter de sauver ses ports il faisait taire son amour propre. Il proposait à Casimir de venir lui rendre hommage, sur le territoire polonais, avec toute sa cour. Casimir, bien entendu, acceptait. Et pour mieux humilier son ancien et trop orgueilleux vassal il décidait de donner à la manifestation un grand éclat.

C'est une des scènes de la vie d'Étienne au sujet de laquelle nous possédons le plus de détails, une de celles qui nous révèle le mieux le goût un peu naïf des princes de ce temps-là pour la pompe extérieure, ce goût des belles parades par lesquelles les hommes de la Renaissance, cherchaient à s'éblouir mutuellement et par quoi la chevalerie moyenngeuse finissante se dissimulait bien souvent à elle même ses faiblesses et sa chute.

La rencontre avait été fixée au 15 septembre 1485, près de la ville de Colomea, sur le bord du Pruth, dans le voisinage de la frontière des deux pays, au milieu d'une grande plaine où Casimir de Pologne avait installé son camp. Étienne était arrivé à cheval, précédé d'un écuyer qui portait un grand étendard de soie rouge où l'écusson moldave

à tête d'auroch était brodé en or, et suivi d'une troupe de ses boïards, tenant chacun un drapeau plus petit tandis que les troupes polonaises, rangées sur le passage, rendaient les honneurs.

Casimir attendait au milieu du camp, sous une grande tente, assis sur un trône, la couronne au front, avec ses courtisans debout autour de lui. Au son des trompettes polonaises et moldaves Étienne était descendu de cheval, était entré dans la tente suivi des siens, s'était approché du trône, et, inclinant la tête, abaissant jusqu'à terre son étendard que lui tendait son écuyer, tandis que ses boïards, derrière lui l'imitaient, il avait dit au roi:

« Je dépose à vos pieds mon hommage et ma foi. Je jure en mon nom et au nom de mes sujets, de mes boïards, de tous les miens d'être fidèle à votre majesté, à ses successeurs et à la couronne royale avec l'aide de Dieu et de la Sainte Croix ».

Casimir l'avait remercié, lui avait promis son appui, l'avait embrassé, et, prenant l'étendard de la main d'Étienne, l'avait confié à un de ses officiers.

A ce moment l'entente entre les deux princes paraissait complète. Étienne, du reste, en acceptant de venir au rendez vous fixé, avait précisé que son hommage serait rendu à l'intérieur de la tente royale pour ménager son amour propre vis-à-vis de l'armée et de la foule. Et Casimir avait accepté. Mais il avait, à part lui, pris d'autres dispositions. Au moment où Étienne s'agenouillait et prononçait son serment les parois de la tente étaient brusquement tombées. Et toute l'armée avait pu voir le prince moldave, prosterné au pied du trône. Étienne ne devait pas oublier par la suite une telle insulte.

La cérémonie cependant avait continué. Étienne, dominant sa révolte, s'était assis à côté du roi, tandis que les boïards, à leur tour, prêtaient serment [1]). Après quoi, pour confirmer de façon plus solennelle encore leur accord, les deux princes signaient chacun un nouvel acte où ils renouvelaient par écrit leurs engagement réciproques.

« In nomine Dei, amen, écrivait Étienne. Nous, par la grâce de Dieu seigneur de la terre moldave... Par ce document nous promettons, nous et nos fils et nos descendants, et nos sujets et nos soldats, à la bienveillance du roi, aux rois ses successeurs, et à la couronne de Pologne de ne rechercher, de n'avoir, de ne reconnaître aucun autre seigneur... etc. ».

« In nomine Dei, amen, répondait le roi de Pologne, Casimir, par la grâce de Dieu roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, de Russie, de Prusse, de Samogétie, etc., étant donné que le magnifique Étienne par la grâce de Dieu, seigneur de Moldavie, sincèrement attaché à nous a prêté serment d'hommage et de fidélité... de tout coeur nous lui avons promis et nous lui promettons de l'avoir en vraie et sincère amitié et de défendre ses anciennes frontières par notre épée, par notre trésor, par notre peuple et par toutes les forces que Dieu nous a données... Fait dans la plaine, à notre camp et sous nos tentes, près de notre cité de Colomea [2]) ».

Mais tant d'hommages, tant de solennelles promesses ne devaient apporter à Étienne que des déceptions. Après la cérémonie, à peine l'humiliation subie, il allait en mesurer la décevante inefficacité.

---

[1]) Voir Hasdeu, *Archiva Istorică*, I, p. 23.
[2]) Voir I. Bogdan, *ouvr. cité*, II, p. 377.

Profitant de son absence les Turcs qui maintenant, maîtres des ports, avaient pied dans le pays, envoyaient, dans la direction de Suceava une bande qui saccageait et pillait. Et sans doute, sur le moment le roi de Pologne prêtait à Étienne un petit contingent de cavaliers pour l'aider à repousser l'attaque. Il envoyait même une ambassade à Constantinople pour demander au sultan de respecter son protégé de Moldavie.

Mais Étienne aurait voulu davantage. Il espérait pouvoir, grâce à l'appui des Polonais, reconquérir ses ports. Or c'était là une entreprise que les Polonais ne se souciaient pas de tenter. Ils trouvaient plus prudent et plus sage de se contenter de demander aux Turcs le respect de leurs propres intérêts commerciaux. Et après d'assez longues négociations, le 11 mars 1489, le sultan allait signer avec le roi Casimir un traité par lequel, en échange de la reconnaissance de ses conquêtes, il s'engageait à laisser aux négociants polonais un libre accès aux ports de la Mer Noire.

Étienne, lui, n'obtenait rien. Et puis les engagements que la Pologne lui avait arrachés risquaient de le brouiller avec la Hongrie laquelle, de son côté, considérait la Moldavie comme son obligée et, en quelque sorte, sa vassale. Mathias d'un côté, Casimir de l'autre se plaignaient d'Étienne au pape à qui ils demandaient de servir d'arbitre [1]).

Mais le pape n'avait pour le moment guère le loisir de s'intéresser à la Moldavie. Si depuis les progrès des Turcs, le Saint Siège s'était essayé à maintes reprises à servir d'arbitre entre les princes chrétiens et à

---

[1]) Hurmuzaki, *ouvr. cité*, II, 316.

réveiller l'esprit des Croisades son autorité déclinante n'avait pu s'imposer. Les affaires d'Italie, l'administration temporelle du petit état de l'Église l'absorbaient de plus en plus dans cette Italie de la Renaissance où tant d'aventuriers et de condottiers, où tant de principautés enchevêtrées l'entraînaient dans leurs mesquines rivalités locales et l'obligeaient à négliger les grands devoirs.

Pendant ces années 85 et 86, justement, la succession de la couronne de Naples, ouverte par la mort de René d'Anjou et qui devait un peu plus tard entraîner l'intervention de la France, agitait toute la péninsule. Le pape Innocent VIII, alors régnant, avait bien de la peine à s'occuper encore efficacement de l'orient et des Turcs. Pourtant il s'efforçait de ne pas renoncer. Et même, à partir de 87, un nouveau et dernier projet de coalition générale contre l'Islam était amorcé, qui pendant quelques temps allait être poussé plus loin que ceux des années précédentes, et devait paraître un moment sur le point d'aboutir.

Après la mort de Mahomet II ses deux fils, Bajazet et Djem s'étaient, nous le savons, disputés un moment la succession. Bajazet avait triomphé. Djem avait dû s'enfuir en occident où il espérait trouver des appuis contre son frère. Il s'était réfugié d'abord en France. De là il était passé en Italie où le pape l'avait accueilli et logé dans un des palais de Rome. Une vaste combinasion avait alors commencé à germer dans certains esprits. Il s'agissait de former une grande armée pour aider le prince Djem à abattre son frère et à le supplanter en échange de quoi celui-ci, une fois au pouvoir, s'engagerait à évacuer l'Europe et à se contenter des possessions turques d'Asie.

Pour mettre ce projet en route le pape s'était adressé d'abord à la France, la France qui avait été jadis la grande animatrice des Croisades, qui depuis avait été obligée longtemps de se replier sur elle même pendant la terrible crise de la guerre de Cent ans, mais qui, maintenant, était en pleine renaissance, restaurée, enrichie par l'habile et patient règne de Louis XI, et dont le nouveau et jeune roi Charles VIII commençait à rêver de grandes aventures.

Encouragé par la France, Innocent VIII s'adressait ensuite aux princes allemands. En 1489, à la diète de Francfort, il leur envoyait des ambassadeurs pour leur faire part de son projet. Il leur proposait sa médiation pour régler les conflits qui les divisaient et leur permettre d'équiper une armée commune. La même année un congrès général des puissances était convoqué à Rome. Déjà on entrait dans les détails d'organisation de l'expédition, on étudiait les conditions de la participation de chacun, l'importance des contingents à engager. Déjà on était, en principe, d'accord sur les grandes lignes. Quand tout à coup le roi Mathias de Hongrie, à peine âgé de 50 ans, mourait subitement, en pleine santé, sans que rien eût pu faire prévoir sa disparition. Et sa succession venait rouvrir à l'improviste, entre tous les princes d'Europe centrale, ce problème des successions princières, ces rivalités et ces compétitions qui allaient laisser moins que jamais de loisirs pour une croisade contre les Turcs.

Mathias, à qui sa femme, la reine Béatrice d'Aragon, n'avait pas donné d'enfant ne laissait d'autre héritier qu'un fils naturel, Jean, qu'il avait reconnu, à qui il avait espéré pouvoir léguer sa couronne. Mais tous les princes, qui estimaient pouvoir faire

valoir des prétentions sur la Hongrie, intervenaient. Il y avait d'abord la famille de Pologne, forte du souvenir des rois qu'elle avait déjà, dans le passé, donnés à la Hongrie, et représentée pour le moment par le roi Casimir et ses fils, tous ambitieux, avides de quelque trône et, d'ailleurs, peu d'accord entre eux. L'un déjà, de ceux-ci, Ladislas avait obtenu la couronne de Bohème à propos de laquelle il avait dû soutenir de longues luttes contre Mathias. Il estimait que c'était à lui que la Hongrie devait revenir, cependant que son cadet, Jean Albert, qui n'était pas encore pourvu, se mettait également sur les rangs. Frédéric de Habsbourg d'autre part élevait lui aussi des prétentions soit pour lui même, soit pour son fils Maximilien, et comptait bien, de toutes façons reconquérir les provinces que lui avait enlevées Mathias ; cependant que la fils naturel de Mathias, Jean Corvin, évoquait, sans beaucoup insister du reste, les intentions et les voeux de son père.

Par là-dessus il fallait compter encore avec tous les intérêts particuliers des Grands de Hongrie. Plusieurs, bien entendu, souhaitaient un souverain qu'ils pourraient dominer. Et l'un d'entre eux, le grand général Bathory, allait jusqu'à déclarer: « Il me faut un roi, que je puisse tenir continuellement par les cheveux ».

À la diète qui s'ouvrait le 17 Mai 90 tous ces intérêts opposés s'affrontaient. Finalement c'était Ladislas Jagellon qui allait être élu. Il passait pour avoir un caractère assez mou qui laissait aux magnats l'espoir de le manoeuvrer. Et puis on faisait valoir que, déjà roi de Bohème, il allait avec ses deux couronnes, constituer un état assez fort pour pouvoir résister aux menaces extérieures. Mais son

frère ne se résignait pas. Et comme, deux ans plus tard, leur père Casimir allait disparaître à son tour la succession de Pologne allait venir compliquer encore les ambitions et les rivalités.

Frédéric de Habsbourg et son fils Maximilien avaient été éliminés. Les guerres des années précédentes laissaient entre eux et les Hongrois des souvenirs trop cuisants. Eux non plus cependant n'acceptaient pas de s'effacer. Dès le mois d'août 90, Frédéric profitait de l'interrègne pour reconquérir la ville de Vienne. Pendant des années il cherchera davantage encore. Pour faire pièce aux Jagellons de Pologne, de Bohème, de Hongrie il négociera en tous sens. Il ira en particulier chercher l'alliance du tzar de Russie, Ivan III, qui, vers la même époque, se dégageant tout à fait de la tutelle tartare, préparait son entrée dans la politique européenne.

Étienne de Moldavie allait subir de façon particulièrement pénible le contre coup de tous ces désordres. Depuis ses victoires contre les Turcs son rêve avait été de représenter à l'orient de l'Europe l'avant-garde de la Chrétienté, de créer sur les bords de la Mer Noire ce qu'il avait appelé un jour « le mur de défense de la Pologne et de la Hongrie ». Il aurait tenu les débouchés de deux grands fleuves, du Dniester et du Danube. Tout le commerce à destination de la mer, passant par ses mains, aurait assuré la prospérité de son état.

Et sans doute la tâche s'était tout de suite révélée difficile. Car la petite Moldavie était encore bien peu peuplée, bien pauvre; le sens national y naissait à peine. Étienne avait dû tour à tour ménager ses puissants voisins, s'appuyer alternativement sur l'un et sur l'autre. Tout de même un moment, après ses

victoires de 1475 et de 1476, quand il détenait les ports de Chilia et de Cetatea Alba, quand il travaillait à imposer des hommes à lui dans la principauté voisine de Valachie il avait pu entrevoir la réussite pour peu que l'Europe, derrière lui, voulut bien appuyer son effort. Là ou ses prédécesseurs s'étaient écroulés l'un sur l'autre au milieu de continuelles et sanglantes révolutions de palais lui, depuis plus de trente ans, avait su se maintenir en apportant aux siens non seulement la gloire de quelques beaux combats, mais encore une incontestable prospérité intérieure. Le commerce continuait à se développer, les terres à se défricher. La chaîne des belles basiliques dont les lignes imposantes et les fresques lumineuses célébraient les progrès d'une jeune et originale civilisation continuaient à sortir du sol. En 87 c'était l'église S-te Croix de Patrautzi qui était inaugurée, en 88 l'église St. Procope de Badautzi, l'église St. Élie de Suceava, le monastère de Voronetz; en 90 l'église de la décollation de St. Jean élevée à Vaslui pour commémorer la grande victoire de 1475 contre les Turcs.

Mais maintenant tout était menacé de nouveau. Ses ports étaient perdus; nul n'avait fait l'effort nécessaire pour l'aider à les reprendre; les projets de Croisade s'écroulaient une fois de plus pour faire place à des rivalités dynastiques vis-à-vis desquelles le souci de défense de la Chrétienté comptait fort peu. Si Étienne voulait malgré tout durer, s'il voulait sauver son oeuvre il allait lui falloir à présent reprendre les louvoiements de ses débuts. Et il allait se heurter aux ambitions excessives et confuses de la famille des Jagellon.

CHAPITRE VI

# LA FIN DU RÈGNE ET DES GRANDS ESPOIRS

La succession de Mathias de Hongrie d'abord, celle de Casimir de Pologne deux ans plus tard, avaient entraîné, pour première et plus immédiate conséquence, de provoquer une grande agitation de la famille Jagellon. L'un des fils du roi Casimir, Ladislas, déjà roi de Bohème, avait, à la mort de Mathias, été proclamé roi par la diète de Hongrie. Un de ses frères, Jean Albert, qui, lui aussi, avait eu des prétentions sur la Hongrie, avait réclamé une compensation. Il avait obtenu l'abandon en sa faveur de quelques provinces avec le titre de « duc supérieur des Deux Silésies et de la Lusace ». Mais il restait encore deux autres frères qui n'étaient pas pourvus. À la mort de leur père, en 92, ils avaient exigé un nouveau partage. Ladislas avait gardé la Bohème et la Hongrie, Jean Albert avait reçu la Pologne dont on avait détaché la Lithuanie, pour en faire un duché en faveur du troisième frère, Alexandre. Pour le quatrième, Sigismond, il avait fallu chercher autre chose parmi les pays voisins. Or parmi les pays voisins il y avait la Moldavie sur laquelle la Pologne s'était toujours estimé en droit de faire valoir des

titres de suzeraineté, la Moldavie qui commençait à faire figure de pays riche et prospère, mais qui restait très vulnérable, et contre laquelle on découvrait maintenant un certain nombre de griefs.

Dès avant la mort de Mathias, Étienne, mécontent de voir que la cérémonie de Coloméa ne lui avait pas apporté, pour la reconquête de ses ports, l'appui qu'il espérait, avait commencé à se retourner d'autres côtés. Une fois la succession hongroise ouverte il avait cherché à en tirer, s'il pouvait, quelqu'avantage. Il s'était fait faire, par Maximilien d'Autriche, pour le cas où celui-ci aurait été élu, des promesses d'agrandissement du côté de la Transylvanie. (Voir le manifeste électoral adressé par Maximilien aux Transylvains, où il fait état de ses bonnes relations avec Étienne) [1]).

Puis Ladislas élu, et en froid avec ses parents de Pologne, avec son frère Charles Albert en particulier, Étienne avait offert au nouveau roi de lui servir, s'il était besoin, d'appui contre les soulèvements que ses parents et adversaires pouvaient exciter contre lui dans les régions des Carpathes. A tous hasards il était allé attaquer un rassemblement de troupes polonaises qui se massaient le long de sa frontière, dans la province de Pocutie, et il avait pillé quelques villages en profitant de l'occasion pour rappeler que, jadis, un de ses prédécesseurs avait occupé la région, et qu'il avait peut-être bien des droits sur elle.

Mais Ladislas n'avait pas répondu à ses avances. Il avait préféré s'entendre avec son frère. Étienne en avait été pour ses frais. Il avait, sans se concilier

---

[1]) Veréss, *ouvr. cité*, I, p. 43.

un sérieux appui hongrois, donné à la Pologne un argument contre lui.

Là-dessus les Turcs, délivrés du danger de croisade qui avait pesé sur eux les années précédentes, s'étaient de nouveau montrés aggressifs. Ils s'étaient remis à exiger d'Étienne le paiement d'un tribut. Et cette fois Étienne, abandonné de tous, n'avait pas cru pouvoir refuser [1]). Sans doute il ne s'agissait pour lui que de gagner du temps. Il ne guettait qu'une occasion de se libérer à nouveau. Et quand, après la mort de Casimir, son fils Alexandre sera nommé grand duc de Lithuanie, il enverra au nouveau duc une ambassade pour le féliciter et lui demander de convaincre ses frères de la nécessité de reprendre en commun la lutte contre l'Infidèle.

Mais la façon dont il avait lui même commencé par essayer de traiter avec les Turcs enlevait du poids à sa proposition. Il avait donné des armes contre lui. Il était, pouvait-on dire, peu sûr. Les Jagellon avaient sauté sur l'occasion. En 93 ils se rassemblaient tous les quatre pour une conférence a Levotcha, en Pologne. Ils annonçaient qu'il s'agissait de mettre sur pied un projet d'entente contre les Turcs. En réalité ce qui les préoccupait c'était la principauté à trouver pour Sigismond. Et sur la suggestion de Jean Albert, roi de Pologne, ils décidaient que cette principauté ce serait la Moldavie, dont on commencerait par déposséder Étienne. Il devait y avoir là, au dire du roi Jean Albert, toutes sortes d'avantages. D'abord on renforcerait d'un allié naturel nouveau l'influence des Jagellon en Europe orientale. Et puis, ajoutait-il, on pourrait aussi s'en-

---

[1]) Hurmuzaki, *ouvr. cité*, VIII, p. 28.

tendre pour reprendre pied aux bouches du Danube et du Dniester, dont la Pologne avait besoin pour son commerce, qu'Étienne n'avait pas su défendre, et dont, de toutes façons, depuis qu'il cherchait a se rapprocher des Turcs, il barrait dangereusement la route [1]).

Le raisonnement était d'autant plus spécieux que si Étienne avait perdu les ports de la Mer Noire, s'il se voyait obligé à ménager de nouveau les Turcs, c'était que les princes chrétiens, et la Pologne en particulier, n'avaient fait aucun effort sérieux pour le soutenir.

Il était du reste à craindre qu'Étienne ne se laissât pas déposséder sans résistance. Et puis si le roi de Hongrie et le grand duc de Lithuanie étaient du complot avec leur frère de Pologne, tous deux montraient beaucoup moins d'enthousiasme. Sigismond, grand duc de Lithuanie, venait d'épouser la fille du tzar Ivan de Russie qu'il avait besoin de ménager, qui ne tenait pas outre mesure à voir un agrandissement de la puissance des Jagellon, et qui, du reste, était allié à Étienne, dont son fils avait épousé la fille. Et quant au roi de Hongrie il savait que ses sujets de Transylvanie ne seraient pas favorables a la déposition d'Étienne.

Aussi une fois le projet conçu on tardait à le mettre à exécution. Le roi Jean Albert, cependant, qui ne voulait pas renoncer, imaginait, au lieu d'attaquer ouvertement Étienne, d'entrer en Moldavie sous un prétexte, en proposant une expédition en commun contre les Turcs [2]).

---

[1]) Voir les chroniques polonaises de Miehovitza et de Wapowski.
[2]) Voir Wapowski, I, p. 25.

Mais déjà Étienne était au courant des arrière-pensées véritables du roi de Pologne. Il avait été informé, assure le chroniqueur Urechi, par le roi de Hongrie. Il s'était retourné vers le grand duc de Lithuanie, à qui il avait fait craindre une attaque des Turcs, contre laquelle, expliquait-il, son propre appui serait précieux [1]). Puis il avait envoyé une ambassade au roi de Pologne pour lui demander des explications, et le menacer d'une dangereuse et sévère résistance s'il entrait en Moldavie en ennemi.

Le roi de Pologne, malgré cela, n'avait pas renoncé. Pour toute réponse il avait arrêté les ambassadeurs d'Étienne, il les avait fait mettre en prison à Lwow. Puis, sans attendre plus longtemps, en septembre 97, il franchissait la frontière avec une grande armée, et se dirigeait sur Suceava.

Une fois de plus la capitale d'Étienne était menacée. Mais ce n'était plus, à présent, par les Turcs. C'était par le prince qui, avait passé si longtemps pour le protecteur des Moldaves. Et la défense était d'autant plus difficile que si Suceava se trouvait éloignée du Danube, par où venaient les Turcs, elle était tout près du Pruth qui servait de frontière aux Polonais.

Étienne, selon son usage qui était d'éviter les batailles rangées, les attaques de front pour lesquelles il n'avait jamais eu assez de troupes se contentait de laisser une garnison à Suceava. Lui même se retirait dans les forêts de la vallée du Siret, dans ses précieuses forêts de montagnes qui lui avaient tant de fois servi d'abri, et d'où il faisait appel à tous ceux qui pouvaient l'aider, ses amis de Braşov,

---

[1]) I. Bogdan, *ouv. cité*, II, p. 397.

et aussi les nouveaux alliés que lui donnait maintenant le retournement de ses alliances, c'est-à-dire les Turcs, et avec eux les gens de la Valachie. Dès qu'il avait eu rassemblé quelques contingents, et tandis que les Polonais, arrêtés devant Suceava, bombardaient avec les gros canons qu'ils avaient amenés, et dont l'un, dit la chronique de Miehovitza, était traîné par cinquante chevaux, il lançait sur leurs derrières, sur leurs lignes de ravitaillement, toute une série de petites attaques. Il tendait des embuscades dans les bois, coupait les routes, procédait par surprises répétées, et, bien entendu, saccageait lui même le pays pour empêcher le ravitaillement.

Les Polonais, chevaliers habitués aux beaux combats en rase campagne, avaient été vite fatigués par cette tactique. Au bout de quelques jours, leurs ravitaillements coupés, ils avaient été tout à fait démoralisés, d'autant plus que ni le Grand duc de Lithuanie, ni le roi de Hongrie n'avaient, à la réflexion, jugé utile de venir les aider. Le roi Jean Albert, déjà découragé, tombait malade, et, renonçant à l'expédition, demandait à son frère de Hongrie de négocier une suspension d'armes. Étienne acceptait la paix, mais en posant comme condition que les troupes polonaises se retireraient par la route qu'elles avaient prise pour venir, de façon à ne pas saccager une autre région du pays. Albert, sans faire d'objection, levait le siège de Suceava, trois semaines seulement après son arrivée sous les murs de la forteresse, et se mettait en route, porté en litère â cause de la fièvre qui le tourmentait.

Seulement, malgré sa promesse, il préférait ne pas reprendre la route de Soroca et du Dniester par laquelle il était venu, qui était plus longue et déjà

saccagée. Il remontait dans la direction du Pruth à travers les montagnes. Étienne, qui n'avait accepté qu'à contre coeur la suspension d'armes, alors qu'il se sentait le plus fort, se fâchait. Du reste si le chemin nouveau pris par l'armée polonaise était le plus court, il était aussi le plus accidenté et le plus boisé. Entre les vallées du Siret et du Pruth il traversait un noeud de montagnes et de défilés qui prêtaient a la surprise. Avec ce goût de l'embuscade qu'il tenait de sa longue carrière de guerrier aventureux, l'occasion, pour Étienne, était trop tentante. Le 26 octobre au matin, après avoir campé pour la nuit auprès du village de Cosmin, l'armée polonaise s'avançait sans inquiétude à travers les forêts, quand, brusquement, une troupe moldave, conduite par Étienne lui même, se jetait sur l'arrière garde. Des arbres que les Moldaves avaient, à l'avance, à demi scié pendant la nuit, s'abattaient en travers du chemin. Les voitures chargées de riches bagages, l'artillerie avec ses attelages interminables se trouvaient embouteillées, tandis que les Moldaves, embusqués dans la forêt, lançaient des rafales de flèches. Au milieu de la confusion une panique éclatait dont les Moldaves profitaient pour tirer à coup sûr. Le roi lui même, toujours malade et couché dans sa litière, avait été en danger.

Sans doute, après la première surprise, un corps de cavalerie qui marchait en avant faisait demi tour, dégageait le roi et lui permettait de fuir. Mais beaucoup de seigneurs polonais étaient tués. Tous les bagages, tous les canons et un grand nombre de prisonniers tombaient entre les mains d'Étienne.

Les jours suivants celui-ci, encouragé par son succès, continuait à poursuivre les fuyards, les ra-

menait, en les harcelant, jusqu'au Pruth. Il distribuait à ses boïards une partie des trésors trouvés dans les chariots. Le reste, comme le souci religieux ne l'abandonnait jamais, il en faisait cadeau à l'église St. Démètre de Suceava, et il célébrait sa victoire dans un grand banquet qu'il terminait par un solennel discours où il invitait les siens à louer Dieu, «maître et dispensateur de tout pouvoir». En même temps du reste il abandonnait aux Turcs, qui l'avaient aidé dans sa campagne, un certain nombre des prisonniers et des trophées de la victoire, en échange de quoi le sultan, de son côté, lui envoyait un cheval et plusieurs bourses avec un bonnet d'or [1]).

On ne s'en tenait même pas là. Maintenant qu'il avait coupé les ponts avec la Pologne Étienne voulait profiter jusqu'au bout de ses avantages. Déjà, de leur côté, les Turcs, au mois de mai 98, avaient lancé une razzia de cavalerie à travers la Pologne, qui atteignait Lwow et incendiait les faubourgs de la ville. Étienne, le mois suivant, rentrait à son tour en campagne, et poussait jusqu'à Przemisl, d'où il ramenait des foules de prisonniers qu'il vendait aux Turcs, cependant que les Tartares à leur tour, encouragés par tant de pilleries, venaient compléter le saccage. La légende nous raconte plus encore. Avant de livrer ses prisonniers aux Turcs Étienne avait voulu leur infliger une humiliation sans précédent. Dans une plaine il avait fait rassembler plusieurs centaines de charrues. Les prisonniers y avaient été attelés. Puis fouaillés à coups d'aiguillon comme l'auraient été des boeufs, ils avaient dû labourer toute la plaine. Après quoi, dans les sillons ainsi creusés,

---

[1]) Voir d'Ohson, *Tableau général de l'empire turc*, VII, 1824.

on avait semé des glands qui avaient donné naissance à une forêt, appelée par la suite la Forêt Rouge [1]).

Ainsi donc Étienne avait tiré une terrible vengeance de la mauvaise foi, des trahisons du roi de Pologne. Pendant des années on l'avait leurré de projets de croisade, sans cesse remis à plus tard. On avait laissé les Turcs lui enlever les ports de la Mer Noire, on l'avait humilié en exigeant de lui des déclarations de vassalité, on avait été jusqu'à vouloir le dépouiller de sa Moldavie. Malgré la faiblesse de ses ressources, bien qu'il fût maintenant très vieux il ne s'était pas laissé faire. Il avait répondu à la mauvaise foi et à la trahison par des procédés de même ordre. Puisque les Chrétiens l'abandonnaient il s'était retourné vers les Turcs. Puisqu'il n'était pas en état de livrer des batailles rangées il s'était vengé par des embuscades. Il avait, une fois encore, sauvé son héritage. Il avait même fait plus. Il avait fait comprendre qu'on ne pouvait se passer de lui pour rien de ce qui touchait à l'Europe orientale. Les événements allaient fournir bientôt une preuve nouvelle de son autorité.

*
* *

Tandis que l'Europe orientale s'embarrassait dans les complications soulevées par la mort de Mathias de Hongrie, qui avaient servi de prétexte à arrêter les projets de croisade du pape Innocent VIII, l'occident s'enfonçait dans d'autres difficultés, plus complexes encore, qui avaient leur centre en Italie.

---

[1]) Voir Chronique de Neculcia, *O seamă de cuvinte.*

Si, depuis tant d'années, les efforts répétés des papes pour obtenir une action commune de la Chrétienté contre l'Islam avaient si complètement échoué, c'est en grande partie les divisions, les jalousies, les rivalités des principautés italiennes qu'il faut accuser.

Au milieu de tant d'intrigues auxquelles elle était directement mêlée comme souveraine temporelle des états de l'Église la papauté risquait sans cesse de compromettre son autorité et son prestige.

Le choix même des souverains pontifes était en grande partie livré aux hasards des combinaisons politiques italiennes qui avaient déjà provoqué plus d'un scandale, qui allaient bientôt en provoquer de plus graves encore.

Dans les années qui avaient précédé la mort de Mathias ce qui avait longtemps gêné Innocent VIII pour se consacrer à l'organisation de la Croisade qu'il souhaitait, c'était les difficultés soulevées en Italie par la succession du royaume de Naples. Après 90 ces difficultés se compliquaient encore. Les guerres, qui sont restées dans l'histoire de France sous le nom de guerres d'Italie, allaient commencer. Le jeune roi de France Charles VIII avait des droits sur la couronne de Naples en tant qu'héritier du roi René d'Anjou, mort en 1480. Plusieurs des princes d'Italie, désireux de s'assurer l'alliance de la France contre leurs voisins et ennemis, l'attiraient d'ailleurs dans la péninsule. Lui même, sentant son pays remis des cruelles blessures de la guerre de Cent ans, en pleine renaissance de forces à dépenser, rêvait de rentrer par l'Italie et par Naples dans le mouvement de la politique méditerranéenne qui le mènerait peut être à Constantinople. En 94 il était parti a la conquête de Naples.

Mais bientôt sa venue, qui risquait de déplacer les centres d'influence dans la péninsule, excitait la colère des états jusque là les plus puissants. La république de Venise avait organisé contre lui une coalition dans laquelle elle attirait la maison d'Autriche, qui, elle aussi, avait des prétentions à faire valoir en Italie. Elle avait mis également la papauté dans son jeu. Plus que jamais, en effet, les intérêts temporels intervenaient à ce moment dans les préoccupations vaticanes. Car en 92 le pape Innocent VIII était mort. Et celui que le conclave avait élu à sa place, c'était le père de Lucrèce Borgia, le chef de cette famille, célèbre entre toutes dans l'Italie de la Renaissance pour ses scandales, et qui allait régner sous le nom d'Alexandre VI.

Ceux des princes qui jalousaient Venise, ceux qui comptaient avec le moine Savonarole, sur l'appui de la France pour purifier la papauté, avaient répondu en cherchant à causer des embarras à la République du côté des Turcs, avec lesquels, on le sait, elle avait, les années précédentes, signé la paix en échange d'avantages commerciaux considérables.

Les Turcs, toujours prêts à profiter de toutes les occasions pour progresser en occident ne s'étaient pas fait prier. Rompant brusquement leurs traités ils avaient emprisonné tous les commerçants vénitiens établis à Constantinople. Ils avaient attaqué et pris Lépante sur les côtes de la Grèce, le 26 août 96. A travers les Balkans, par la Bosnie, ils s'étaient avancés jusqu'au dela des frontières d'Italie.

Alors tout le monde, en Italie, avait commencé à s'effrayer. Le pape Alexandre VI avait pris en 99 l'initiative d'évoquer une fois de plus le vieux rêve

de Croisade. Bien évidemment, en un tel moment, avec un tel pape le mot de Croisade répondait à tout autre chose qu'à des préoccupations de défense religieuse. Beaucoup, en Italie, n'y voyaient qu'une occasion de négociations à poursuivre dans l'intérêt de leurs ambitions particulières.

Cependant du côté de l'orient, en Pologne, en Hongrie, surtout, où traditionnellement la lutte contre les Turcs était le premier des devoirs nationaux, on se préparait à rentrer en guerre. Le roi de Hongrie avait signé une alliance avec Venise et avec le roi de France, et avait espéré rassembler encore d'autres concours.

Seulement il avait vite compris que la première chose à faire pour avoir les mains libres en orient contre les Turcs était de négocier avec Étienne de Moldavie. Les récentes victoires de celui-ci en 97 contre la Pologne avaient fait sentir à tous le poids que son intervention était susceptible de jeter dans la balance.

Et puis d'ailleurs, par le mariage de sa fille, Étienne était allié au tzar de Russie, avec lequel il entretenait des relations suivies, tandis que la Pologne et plus encore la Lithuanie étaient avec la Russie en difficultés de voisinage déjà graves.

Or pour une action efficace contre les Turcs l'appui, ou au moins la neutralité, du tzar de Russie étaient à présent indispensable. Alors en 99 le roi de Hongrie s'entremettait pour obtenir une réconciliation, une paix entre la Moldavie et la Pologne. Jamais la situation n'avait été plus favorable en faveur d'Étienne pour négocier. Le 12 juillet 99, à Hârlău en Moldavie, dans le château de plaisance qu'Étienne s'était fait construire près de ses vignes

de Cotnar, un traité était signé, très long, très minutieux qui assurait au voïvode moldave une série de réparations éclatantes.

1°. Le roi de Pologne s'engageait à oublier les dommages qu'il avait subis pendant la dernière guerre. 2°. Il reconnaissait, ainsi que ses frères, la pleine souveraineté d'Étienne sur la Moldavie. 3°. Il promettait de ne soutenir les tentatives d'aucun prétendant pour enlever à Étienne ou à ses successeurs le trône de Moldavie. 4°. Il lui promettait, ainsi que le roi de Hongrie, un refuge dans ses états en cas de besoin. 5°. Il s'engageait, ainsi que son frère, pour le cas ou l'un ou l'autre d'entre eux serait obligé de traverser la Moldavie pour combattre les Turcs, de ne suivre que les chemins qui seraient autorisés par Étienne. 6°. Il lui reconnaissait de nombreux avantages commerciaux. On demandait seulement à Étienne, en échange, son alliance contre les Turcs. Il n'était plus question, par contre, d'hommage de vassalité. Pour la première fois Étienne était traité par ses voisins sur un pied de parfaite égalité. À la fin de sa longue carrière, après tant d'aventures et d'épreuves, la pleine indépendance de la Moldavie était reconnue et proclamée. Bientôt, peut-être, grâce à l'appui de ses alliés, il allait pouvoir reconquérir ses ports, ses deux fenêtres sur la Mer Noire et sur l'orient, les deux poumons de son commerce.

Le pape, lui aussi, maintenant qu'il était réconcilié avec ses voisins, lui renouvelait une fois de plus les offres d'aide et d'appui de la Chrétienté occidentale, et promettait, offre assez inattendue sous la plume d'un Borgia, de remettre leurs péchés à tous les habitants de la Moldavie qui combattraient contre les Turcs.

Étienne, alors, avait promis son concours à la Croisade. Et quand l'envoyé du sultan était venu lui réclamer le tribut qu'il payait de nouveau depuis quelques années, il avait répondu en coupant le nez et en crevant les yeux à l'ambassadeur.

Mais à peine ce geste accompli ses rêves allaient s'écrouler. L'Europe avait en vain fait un dernier essai d'union contre les Turcs. En réalité l'esprit des Croisades était mort et bien mort, et ne devait plus se réveiller.

Sous le premier effort des alliés l'offensive des Turcs en direction de l'Italie avait été momentanément arrêtée ; Constantinople, menacée en même temps du côté de l'est par une attaque de la Perse, ralentissait ses coups. Aussitôt chacun était revenu à ses préoccupations personnelles. Venise, sans plus attendre, avait entamé des négociations de paix particulières. La France avait à lutter sur ses propres frontières avec la maison d'Autriche que les Turcs ne détournaient pas de chercher à s'agrandir de toutes parts. Du coté de l'orient plusieurs difficultés renaissaient aussi pour Étienne.

Ses bonnes relations de famille avec le tzar de Russie avaient contribué, les années précédentes, à faciliter sa réconciliation avec les Jagellon, auprès de qui il pouvait servir d'intermédiaire avec leur puissant voisin. Mais en 1502 une brouille éclatait. Le fils d'Ivan, en effet, était mort. Il laissait bien un fils qui devait hériter du trône. Mais Ivan s'était remarié, avait eu un fils de sa seconde femme. Celle-ci prétendait écarter l'héritier légitime. Étienne avait cru devoir intervenir pour défendre les droits de son petit-fils. Bien entendu ses représentations avaient été mal acceptées. Son autorité vis-à-vis des Jagellon s'en était trouvée atteinte.

Une autre complication, en outre, était survenue avec ceux-ci. Au moment où avait été négocié le traité de paix et de réconciliation de 1499 une question avait été réservée, la délimitation des frontières polono-moldaves du côté du Pruth. Il y avait là une petite région, la Pocutie, qu'Étienne estimait devoir lui revenir d'après d'anciennes délimitations de fiefs datant de ses prédécesseurs. Longtemps il n'avait pas soulevé la question pour ne pas envenimer ses rapports déjà difficiles avec la Pologne. En 1490, au moment de sa rupture avec elle, il avait fait valoir ses droits.

Quand la réconciliation avait été solennellement proclamée, quand on avait senti le besoin de traiter de nouveau avec lui contre les Turcs, il avait été convenu qu'on s'en remettrait à une commission du soin de délimiter les frontières exactes. Mais les preparatifs de la Croisade avaient détourné l'attention d'un autre côte. Au début de 1503, quand les Vénitiens décidaient, à l'improviste, de signer une paix particulière, rien n'était encore réglé pour la Pocutie. Pendant toute l'année Étienne allait s'obstiner à tenter d'aboutir. Mais on n'avançait plus, au contraire.

Maintenant, en effet, il n'intéressait plus. Il embarrassait, non seulement à cause de la petite question de Pocutie; mais encore davantage à cause des promesses qui lui avaient été faites au sujet de ses ports de la Mer Noire.

Une fois les projets de Croisade abandonnés chacun cherchait à tirer, comme il pouvait, son épingle du jeu. La Pologne songeait pour sa part, à traiter avec Constantinople. Or le sultan ne pardonnait pas à Étienne. Non seulement il voulait garder

à tous prix les ports de la Mer Noire; il prétendait aussi de nouveau le paiement d'un tribut par les Moldaves. Tout ce que la Hongrie pouvait obtenir en faveur d'Étienne c'est que ce tribut ne serait pas augmenté.

Lui qui, quelques années plus tôt, s'était cru sur le point d'atteindre le rêve de sa vie, donner à son pays l'indépendance complète, faire de sa petite Moldavie un état véritablement libre et assez fort pour pouvoir vivre et durer, il voyait tout remis en question. Et maintenant il était bien tard pour qu'il pût espérer reprendre encore une fois la lutte. Il atteignait ses 70 ans; et sa santé, qui avait résisté jusque là aux fatigues, épuisantes de son activité incessante, l'abandonait tout à fait. Dans sa jeunesse, au siège de Chilia, il avait reçu une blessure au pied. Cette blessure ne s'était jamais cicatrisée. A présent, avec l'âge, elle s'envenimait; la gangrène s'était mise dans la plaie et gagnait peu à peu. Du moins il allait tenir dignement son rôle jusqu'au bout. Sa fin, elle aussi, allait être marquée de cette grandeur à la fois imposante et naïvement barbare dont sa carrière tout entière avait donné l'exemple.

Se sentant gravement atteint, et connaissant le peu de ressources scientifiques de son pays, il avait écrit au doge de Venise pour lui demander de lui envoyer des médecins de valeur. Le premier qui lui avait été adressé était mort à peine arrivé. Au printemps de 1504 un second était venu. C'est lui qui, dans son rapport au sénat de Venise, devait signaler combien il avait été frappé de trouver Étienne aimé des siens pour sa clémence et son esprit de justice. Il ajoutait que, malgré sa maladie, le prince restait encore plein de forces et d'énergie. Déjà cependant

les membres d'Étienne étaient à demi paralysés. Aidé d'un médecin juif venu de chez les Tartares, et d'un barbier hongrois, le Vénitien avait tenté une opération, brûlé la plaie au fer rouge. Il n'avait apporté aucune amélioration. La mort maintenant approchait. Étienne, sur son lit de mourant, allait avoir encore à donner une dernière preuve d'implacable énergie.

De ses divers mariages il avait eu plusieurs enfants dont deux étaient morts en bas âge. Un seul fils légitime lui restait, Bogdan, dit Bogdan le Borgne, à qui devait revenir sa succession. Mais il avait aussi un fils naturel, Pierre, dit Pierre Rarès, du nom de sa mère, qui était la femme d'un marchand de la ville de Hârlau.

Les boïards, pendant son long règne, avaient été pliés par lui à une discipline sévère; et depuis longtemps ils avaient renoncé au jeu des révolutions de palais où, avant lui, s'étaient usé les forces du pays. Mais maintenant qu'il allait disparaître les intrigues se réveillaient. Pierre Rares avait su se faire, à coup de promesses, des partisans nombreux. Étienne, déjà presque moribond, apprenait tout à coup que, près de la capitale, à la clairière de Direptatea où lui même, près de cinquante ans plus tôt, avait été proclamé, une assemblée de boïards se réunissait pour chercher à écarter du trône l'héritier légitime Bogdan et à élever à sa place Pierre Rarès.

Alors, rapporte son médecin vénitien, il se faisait transporter sur un brancard au milieu de l'assemblée. Il appelait à lui les chefs du complot, les faisait mettre à genoux, donnait à ses gardes l'ordre de leur couper la tête. La sentence était exécutée sans que nul osât élever la moindre protestation. Puis, ramené

à son palais, Étienne demandait la communion, et, l'âme tranquille, il rendait le dernier soupir, le 2 juillet 1504 [1]).

Quelques jours plus tard il était enseveli en grande pompe, selon les instructions données par lui, dans l'église du monastère de Poutna, le premier des monastères qu'il avait fondés, celui qu'il aimait entre tous, et où parfois il se plaisait à venir se reposer.

Au fond de la haute vallée de montagnes, au milieu de son cirque de forêts et de pâturages, dans l'église neuve aux trois absides, décorée de fresques éclatantes, de lustres d'or, de rideaux de velours brodés de perles, son tombeau avait été préparé auprès de celui de la pauvre Marie de Mangop.

Sans doute, pour la cérémonie dernière, le clergé qui lui devait tant, les boïards à qu'il avait appris à combattre et à obéir, les commerçants à qui il avait ouvert des marchés neufs, les paysans et les paysannes à qui il avait assuré la paix intérieure pressant en foule colorée et diverse, autour de Bogdan revêtu du long manteau royal, leurs chasubles somptueuses, leurs hauts bonnets de fourrure, leurs vestes de cuir, leurs dolmans de velours, leurs tabliers brodés de laines vives, devaient plus ou moins confusément sentir qu'avec leur vieux souverain un grand rêve s'évanouissait, tandis que se prolongeaient dans l'église les lentes litanies du rite orthodoxe.

Étienne lui même, avant de disparaître, s'était rendu compte qu'il avait échoué dans son effort orgueilleux et grandiose pour créer sur la côte occidentale de la Mer Noire, avec ses paysans de montagnes, un état indépendant assez fort pour servir

---

[1]) Voir Esarcu, *ouvr. cité.*

de rempart à la chrétienté contre les Turcs. Il avait compris que l'esprit des Croisades était mort en occident. Et, sur son lit de mort, il avait, nous assure le chroniqueur Neculcia, conseillé lui même à son fils de s'entendre avec les Turcs de façon à sauver au moins le pays d'une dissolution complète.

Bogdan, une fois au pouvoir, hésitera d'abord à suivre un tel conseil. Il essaiera, comme son père l'avait fait, de s'appuyer sur la Pologne. Mais il ne recontrera que des déboires. On lui soulèvera des difficultés pour des questions religieuses; on l'abandonnera aux assauts des Tartares. De moins en moins, du reste, la Pologne, absorbée de son côté par des luttes contre la Russie et contre la Maison d'Autriche, pourra continuer à s'intéresser aux régions de la Mer Noire. Alors Bogdan se résignera à se soumettre de lui même aux Turcs, non plus par le simple paiement d'un tribut, mais par un traité de vassalité en règle.

Sans doute il obtiendra en échange des garanties que bien peu des régions soumises par l'empire ottoman se verront concéder. Les Moldaves conserveront, en principe au moins, le droit d'élire leurs princes. Ils obtiendront l'interdiction pour les Turcs d'élever des mosquées dans le pays. Par moments même, à la fin du 16$^{e}$ siècle en particulier, avec le prince Michel le Brave, de brusques réveils d'énergie secoueront pendant quelques années le pays.

Cependant, à mesure que les générations se succéderont, la domination effective des Turcs se fera plus pesante et plus dure. Les princes, de moins en moins indépendants, ne gouverneront qu'avec la permission de la Porte, et seront renversés par elle à son gré; l'empire ottoman exigera des impôts de

plus en plus lourds. La Moldavie, comme sa voisine la Valachie, tombera à un état d'asservissement de plus en plus complet. La personnalité même du peuple changera. Les premiers princes, pour créer dans les villes qu'ils fondaient une activité commerciale à laquelle leurs paysans et leurs boïards n'étaient pas préparés, avaient fait appel à des colonies étrangères, arméniennes, grecques ou juives. Et sans doute, tant que l'autorité centrale était restée assez forte et assez indépendante, ces colonies avaient pu rendre plus de services qu'elles ne faisaient de tort. Mais avec la décadence qui suivra la soumission aux Turcs elle prendront une place grandissante et excessive. Vivant en parasites sur le sol qu'elles épuiseront d'usure, elles ruineront les campagnes; elles enlèveront aux populations paysannes leur énergie et leur ressort. Le pays, naturellement riche, deviendra misérable et couvert de ruines. La puissance de rayennement et d'expansion s'éteindra. Les populations, absorbées par les misères quotidiennes, perdront le sens de tout grand dessein. Un grand nombre d'habitants, découragés, émigreront dans les régions voisines.

La Moldavie cependant conservera une force, sa religion, et, grâce à sa religion, ses souvenirs. La Russie, sans doute, qui va se développer à partir du 16ᵉ siècle deviendra pour elle bientôt une voisine quelque peu encombrante. Tout au moins la Russie entretiendra, rajeunira la tradition orthodoxe et byzantine. Et en Moldavie le clergé orthodoxe ne cessera de rappeler, de célébrer les grands souvenirs d'indépendance des 14ᵉ et 15ᵉ siècle.

Aussi quand, au 19ᵉ siècle, la puissance de l'empire ottoman s'écroulera; quand le mouvement

d'émancipation, venu de France, s'étendra à travers toute l'Europe orientale, et que les jeunes intellectuels des régions roumaines partiront en occident pour y apprendre comment un peuple renaissant se forge une âme nationale, ils rapporteront, pour nourir leur foi nouvelle, les théories, les conceptions et l'exaltation romantique de l'histoire, inspirées de Michelet et de Quinet.

Ils se mettront, avec un enthousiasme neuf, à relire les vieilles chroniques, à ranimer les anciennes légendes ensevelies dans les monastères, à étudier les fresques à demi effacées sur les murs des antiques églises. Ils y découvriront les thèmes d'une littérature, d'une poësie à tendance épique, où chacun des épisodes de leur vieille histoire retrouvée sera transposé en vers, où la figure d'Étienne, la première, sera évoquée, exaltée sans cesse. Alecsandri en particulier, avec son poème sur la Forêt Rouge, Bolintiniano, avec ses légendes historiques, d'autres encore, célébreront inlassablement les aventures du grand voïvode moldave.

Et sans doute il s'agira moins pour eux d'exactitude historique que d'exaltation patriotique. Mais peu à peu ils créeront autour de l'image d'Étienne une sorte de culte, ils feront de lui une sorte de symbole de la grandeur nationale. Le poète Eminesco, par exemple, dans une ode fameuse où il appelle à l'union tous les Roumains dispersés au dela des étroites frontières moldo-valaques depuis le Dniester jusqu'à la Tissa terminera par un appel à Étienne — « Étienne, ne reste pas dans ton tombeau de Poutna. Sors, viens à nous, sonne de ton cor pour rassembler les Moldaves. Si tu sonnes une fois toute la Moldavie sera debout. Si tu

sonnes une seconde fois, les forêts elles mêmes viendront à notre aide. Si tu sonnes une troisième fois tous nos ennemis, sur toutes nos frontières, s'effondreront ».

Bientôt alors, quand les principautés, une fois unies, commenceront non seulement à se consolider en états modernes, mais sentiront leurs forces s'affermir, ce ne seront plus les poètes seuls qui évoqueront le souvenir et les leçons de grandeur du vieux prince. Quand, en 1916, poussé par le voeu de son peuple, le roi Ferdinand se décidera à entrer dans la guerre mondiale, pour tenter, selon le rêve du poète, d'étendre ses frontières, depuis le Dniester jusqu'à la Tissa, lui aussi, dans son ordre du jour d'appel aux armes, fera allusion aux glorieux souvenirs d'Étienne de Moldavie. Et aujourd'hui encore, chaque fois qu'un mouvement nationaliste croit devoir, en face de quelque crise de découragement, faire appel aux énergies des générations montantes, c'est encore et toujours le nom symbolique d'Étienne, c'est toujours le souvenir de ses victoires qui sont invoquées.

Et sans doute cette exaltation sans cesse reprise des gloires anciennes s'accompagne parfois de théories racistes un peu simples, que l'étude précise des faits historiques ne justifie pas toujours. En Roumanie, pas plus que dans aucun des pays d'Europe, il n'y a, à proprement parler, de race distincte. Les attaches lointaines des populations roumaines d'aujourd'hui avec les légionnaires roumains de Trajan ; les conditions dans lesquelles des noyaux roumains se maintinrent ou se reformèrent au delà des frontières moldaves et valaques, dans les montagnes de Transylvanie, tout cela a donné matière a plus d'une interminable controverse. La langue elle même a dû emprunter, au cours des siècles, un assez

grand nombre de mots à des idiomes très divers. Ce sont à l'origine, surtout des circonstances économiques qui, au moment de la décomposition de l'Empire Byzantin, ont donné aux régions des côtes occidentales de la Mer Noire une importance qu'elles n'avaient pas jusque là, et qui ont préparé la naissance d'un peuple nouveau.

Peut-être même ne serait-il pas, pour la Roumanie d'aujourd'hui sans quelqu'imprudence de grandir, de façon excessive, les souvenirs légendaires du passé. Il ne suffit pas que les poètes et les intellectuels aient tracé à une nation une belle image de son passé et des droits que ce passé doit lui assurer dans l'avenir. Il faut encore que le peuple tout entier soit adapté, par une longue préparation, au rôle qu'on attend de lui.

Or entre le 15$^{e}$ et le 19$^{e}$ siècle s'est creusé, pour les régions roumaines, un dangereux et profond hiatus.

Sous l'esclavage qui leur a été imposé pendant une suite de générations les populations ont longtemps perdu le goût, le sens même de l'effort. Les invasions, les razzias, les pillages successifs ont laissé debout bien peu de traces vivantes des époques anciennes.

Je pensais à ces contrastes un jour de l'hiver dernier, dans la petite ville de Hârlau, où Étienne-le-Grand, jadis, avait élevé son château de plaisance auprès des vignes nouvelles de Cotnar. Sans doute les vestiges d'une ancienne chapelle existent encore; et ont été soigneusement protégés par des murs de briques neuves. Sans doute aussi, si le château lui même a été complètement rasé, les érudits ont retrouvé bien conservées sous terre quelques unes de ses anciennes caves. Mais à travers la ville, tout le

long de la grande rue couverte de neige boueuse où glissent quelques traîneaux de paysans aux patins de bois, les maisons de brique ou de torchis, basses sous leurs toits de tôle rouillée, où s'alignent quelques misérables boutiques tenues par des marchands juifs, évoquent plutôt l'image de quelque campement passager, planté naguère pour un jour sur les ruines au lendemain de quelque désastre, et conservé depuis par lassitude.

Certes la jeune et grande Roumanie d'aujourd'hui aux frontières si largement étendues par les victoires de 1919 a, si elle sait vouloir, un beau et noble rôle de grande nation, ouvert devant elle. Mais son développement rapide garde encore quelque chose d'improvisé. Le brusqu'éveil des régions de la Mer Noire à la fin de Moyen Âge, l'épanouissement de la civilisation moldave d'Étienne dans la seconde partie du 15e siècle, avaient été avant tout l'oeuvre d'un homme, aidé de quelques circonstances passagères dont il sut se servir avec habileté et énergie. Et cette oeuvre fut instable parce que, improvisée dans une région difficile, elle ne trouva pas, après la mort d'Étienne, de successeur à sa taille pour la continuer.

Aujourd'hui, dans des conditions du reste très différentes, la leçon ne doit pas être perdue.

Une, deux générations ont, au siècle dernier, préparé la grande Roumanie nouvelle.

C'était l'oeuvre exaltante de libération et de renaissance en des temps où, avec un particulier éclat, le rayonnement de la culture occidentale et latine soutenait les activités et entretenait les enthousiasmes.

À présent les générations montantes ont devant elles une autre tâche aussi belle mais plus lente et peut-être plus pénible.

Il s'agit pour elles de consolider la victoire, d'établier des institutions durables, de fondre ensemble des éléments encore divers, d'administrer, de mettre en valeur, d'assurer au pays une armature qui lui permette de résister aux attaques.

Et certes je sais, pour avoir depuis plusieurs années pratiqué de près la jeunesse roumaine, quelles riches ressources de talents et d'énergies celle-ci apporte.

Mais je sais aussi que dans l'Europe troublée d'aujourd'hui les occasions de découragement et de lassitude sont insinuantes et perfides. Certains, tentés de croire que les victoires de leurs aînés devaient leur assurer des droits à une vie facile, risquent de se laisser désorienter.

L'exemple des conditions dans lesquelles, à la fin du Moyen Âge, leur pays a grandi pour la première fois, puis s'est écroulé, doit bien plutôt leur apprendre qu'il n'existe pas de droit naturel des peuples à l'existence et à la prospérité; qu'il y a avant tout les droits que savent, par leur volonté, par leur mérites et par les services rendus, se conquérir des chefs et des peuples courageux et nobles. Et cette leçon-là ce n'est pas la Roumanie seule qui pourrait en tirer profit.

JUILLET 1937

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

I. BOGDAN, *Documentele lui Ştefan cel Mare*, 2 vol. in oct., Bucarest, 1913.
BONFINIUS, *Rerum ungaricarum decades*, IV (Lipsca, 1771).
G. I. BRATIANO, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire. Geuthner*, Paris, 1929.
— *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935.
— *Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin*, 1936.
O. DENSUSIANO, *Histoire de la langue roumaine*, Paris, Leroux, 1901—1914.
CH. DIEHL, *Une république patricienne*, Venise, in 18, Paris, Flam.
— *Figures byzantines*, 2 séries, in 18 Jésus, Paris, Colin.
— *Byzance, Grandeur et décadence*, Paris, Flam., 1934.
DIMITRIE CANTEMIR, *Descricrea Moldaviei*, Ed. Cartea Românească, Bucarest.
DLUGOSZ, *Historia Polonica*, Ed. Lipsca, 1596.
ESARCU, *Ştefan cel Mare*, documente descoperite în arhivele Veneţiei, Bucarest, 1878.
FRAKNOI, *Mathias Corvinus*, Konig von Hungarn, Fribourg en Brisgau, 1891—1898.
C. GANE, *Trecute vieţi de doamne şi domniţe*, Bucarest, 1932.
CONST. C. GIURESCO *Istoria Românilor*, Bucarest, 1937, (I, II,).
FERNAND GRENARD, *Gengis Khan*, Colin, Paris, 1935.
PAUL HENRY, *Les églises de la Moldavie du Nord*, Leroux, 1930.
HAMMER, *Histoire de l'empire ottoman*, T. Dochez, Paris, 1844.
HURMUZAKI, *Documente privitoare la Istoria Românilor*.
NICOLAS IORGA, *Studii istorice asupra Chiliei şi Cetăţii Albe*, Bucarest, 1900.
— *Istoria lui Ştefan cel Mare*, Bucarest, 1904.
— *Veneţia în Marea Neagră*, 1914.
— *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, Bucarest, 1922.
*Art et littérature des Roumains*, Gamber, Paris, 1929.
— *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935.
— *Une lettre d'Étienne le Grand*, Revue de l'Institut Sud Est européen, 1934, II.
DONADO DE LESSE, *Historia Turchesca, d'après les mémoires d'Angiolelo*, Bucarest, edit. Ursu.
G. K. LOUKOMSKI, *Kiew, ville Sainte de Russie*, Paris in 4, Dauguin, 1922.
ION NECULCIA, *Letopiseţul Ţării Moldovei. O seamă de cuvinte*.
DR. I. NISTOR, *Handel und Wandel in der Moldau*, Cernautz, 1912.
TUDOR PAMFILE, *Amintiri ale poporului despre Ştefan cel Mare*, 1904.

P. P. PANAITESCO, *La route commerciale de Pologne à la Mer Noire au Moyen Âge.* Revista Istorică Română, III, 2—3.

— *Contribuţii la istoria lui Ştefan cel Mare*, Académie Roumaine, 1934.

LUDWIG PASTOR, *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen Âge*, Plon, 8, Paris.

JEAN DE PLAN CARPIN, *Mission chez les Tartares*, éditée par d'Avezan.

ALFRED RAMBAUD, *Histoire de la Russie*, Hachette, 1913.

GÉNÉRAL R. ROSETTI, *Studii asupra chipului cum se făptuia războiul de către Ştefan cel Mare*, édit. Cultura Naţională, Bucarest.

— *Essai sur l'art militaire des Roumains*, Bucarest, 1915.

GUILLAUME DE RUBROCK, *Voyage chez les Tartares*, Récits de voyages et mémoires, tome IV.

ST. RENÉ TAILLANDIER, *Tchèques et Magyars*, Paris, 1869.

E. SAYOUS, *Histoire générale des Hongrois*, Paris, 1900.

SCHLUMBERGER, *Le siège, le sac et la prise de Constantinople*, Paris, 1915.

O. TAFRALI, *Le Trésor de Poutna*, Paris, 1925.

G. URECHI, *Chronique de Moldavie*, éd. Picot. E. Leroux, Paris, 1878.

I. URSU, *Ştefan cel Mare*, Bucarest, 1925.

WACLAW SEBIESKI, *Histoire de Pologne*, Payot, Paris 1934.

A. A. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, Picard, 1932, 2 vol. in 8.

A. D. XENOPOL, *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*, Paris, E. Leroux, 1896, 2 vol. in 8.

# TABLE DES MATIÈRES



M. O., IMPRIMERIA NAȚIONALĂ
BUCUREȘTI
1937

C. 44.520